

6

~1000 - ~600

Crises chez *Homo religiosus*

Les archives religieuses de ces quatre siècles révèlent que, dans deux régions au moins du continent eurasiatique : Inde et Iran, *Homo religiosus* entreprit une sévère remise en question de ses relations avec le monde divin, prémisses du tournant radical de l'évolution religieuse de l'Humanité, à partir de 600. En Israël, il découvrit que Dieu était Autre, Tout autre, qu'il échappait à l'entendement de l'homme, mais que sa distance transcendante d'avec lui ne l'empêchait pas d'être proche de lui et de l'aimer comme un père aime ses enfants. En Grèce il explora une nouvelle voie pour accéder à ce monde divin en instituant des cultes à mystères. Répandue en Asie, la croyance en la réincarnation connut une diffusion rapide en Europe occidentale à partir de la Thrace. En Grèce encore, deux immenses poètes : Homère et Hésiode, revêtirent les habits d'*Homo religiosus* et donnèrent leur propre vision du monde divin, tout comme le firent les Étrusques en Italie.

6.1	~1000 - ~600	Eurasie	Survol de la période	2
6.2	~1000 - ~700	Inde	Quand la lettre tue l'esprit	5
6.3	~1000	Iran	Le zoroastrisme	7
6.4	IX ^e -VIII ^e siècle	Grèce	Le problème du Mal vu par Homère	15
6.5	~800	Israël	Dieu est Silence	24
6.6	~760 - 722	Israël	Dieu est Amour	33
6.7	Dès 750	Italie	Homo religiosus chez les Étrusques Entre fatalité et liberté	41
6.8	~750	Grèce	Le paradis perdu, le péché originel, la première Ève	48
6.9	~680 - 106 EC	Thrace	Creuset pour l'Europe occidentale de la croyance en la réincarnation ?	55
6.10	VII ^e -VI ^e siècle	Grèce	Homo <i>religiosus</i> redéfinit ses relations avec le monde divin	59
6.11	639 - 609	Israël	<i>Yahvé</i> , seul et unique dieu national	71

6.1

~1000 – ~600

Eurasie

Survol de la période

En Inde, durant cette première moitié du premier millénaire, la religion védique se sclérosa de plus en plus. Elle se ritualisa à outrance et s'adonna à une prolifération de sacrifices. Jusqu'alors elle avait fort bien réussi à répondre aux interrogations et aux attentes des Indiens dont l'immense majorité vivait dans des villages. Ses servants, les brahmanes, n'avaient pas éprouvé trop de difficultés à convaincre leurs ouailles que la meilleure manière d'obtenir des dieux tous les bienfaits qu'ils pouvaient souhaiter (enfants, troupeaux, récoltes...) était de leur offrir des sacrifices sous leur direction, car eux seuls connaissaient les formules et les rites capables de les leur rendre agréables. Or en pratiquant un ritualisme de plus en plus exacerbé, cette religion tomba dans le formalisme, la magie, la manipulation du divin. Enfermant le fidèle dans un corset d'obligations, elle devint de moins en moins supportable à un point tel qu'une réaction se produisit à partir de 600, sous deux formes notamment :

- Le brahmanisme qui prôna une intériorisation de la religion.
- Le bouddhisme et le jaïnisme qui proposèrent chacun leur propre Voie de salut, sans recourir à un divin quelconque incapable, selon ses missionnaires, de sauver les hommes de la roue infernale des réincarnations.

On ne sait toujours pas qui est à l'origine de cette croyance en la réincarnation. Les chamanes scythes, thraces, les premiers paysans hindous, les ascètes jaïns, les rishis brahmaniques ou les bouddhistes ? Pour l'heure, le mystère demeure. Ce qui est certain, c'est que cette croyance se répandit dans toute l'Asie. De la **Thrace** elle essaima en Grèce continentale, puis dans la Grande Grèce et en Gaule. Elle devint, par conséquent, une des croyances les plus répandues sur le continent eurasiatique durant les derniers siècles avant notre ère.

En Iran, la religion archaïque pratiquée par ses populations était très proche de la religion védique. Vers 1000, un de ses prêtres, Zoroastre, entreprit de la réformer. Il prêcha trois nouveautés révolutionnaires pour l'époque :

- Selon certains chercheurs, il réduisit le panthéon à deux dieux : le Dieu du Bien et le Dieu du Mal. Pour d'autres, il n'en conserva qu'un seul : le Dieu du Bien et réduisit le Dieu du Mal à un symbole des mauvais penchants de l'homme. Dans ce cas, Zoroastre serait le premier monothéiste de l'Histoire. De plus, s'adressant à tout homme, sa religion serait la première religion historique universelle.
- Prêchant que la ligne de front entre le Bien et le Mal passait par le cœur de chaque homme, il mit au centre de sa religion un engagement solennel, total, libre et personnel de ses fidèles, à lutter aux côtés d'Ahura Mazda, le Dieu du Bien, contre les forces du Mal.
- Guerriers, ses compatriotes faisaient de la razzia leur sport favori. D'hommes de guerre il voulut en faire des hommes de paix.

Mais sa réforme ne lui survécut pas. Ses fidèles retournèrent au polythéisme. L'engagement qu'il exigeait dut leur paraître trop contraignant. Sa religion reprit vie, au VI^e siècle, sous le nom de religion mazdéenne, avec les souverains perses qui en firent la religion officielle de leur empire. D'aucuns pensent qu'elle influença les trois religions monothéistes en prêchant la supériorité de la morale sur le rite, une résurrection générale des corps et un Jugement dernier à la Fin des Temps, ainsi qu'un paradis et un enfer.

En **Palestine**, entre ~1100 et 722, l'histoire de l'ancien peuple d'Israël connut une période plutôt faste sous les règnes de ses rois David et Salomon et sous la dynastie des Omrides (884 - 842).

Durant le IX^e siècle, Élie, un des tout premiers prophètes de *Yahvé*, le dieu national de ce peuple, fut gratifié d'une expérience mystique au cours de laquelle il découvrit avec stupeur que son dieu n'était pas un chef de guerre qui se battait à la tête de son peuple. Il n'était pas non plus un *Baal* (seigneur) comme les autres *Baal*, responsables de la protection et de la prospérité de leur peuple. Il découvrit qu'il était Autre, totalement Autre, comme l'avaient déjà découvert les rishis hindous. Les prophètes qui lui succédèrent affirmèrent avec force que si *Yahvé* était transcendant, il était cependant tout proche de son peuple. Il aimait celui-ci comme un père aime ses enfants, comme un fiancé aime sa fiancée, comme un vigneron aime sa vigne... Avant eux, aucune religion n'était allée aussi loin dans la proclamation d'un Dieu éperdu d'amour pour les hommes. Mais leur message ne fut pas entendu. Il était trop révolutionnaire pour l'époque.

En Grèce

À ces visions d'un divin Tout Autre, Transcendant, prémices du monothéisme, que l'Égypte avait commencé, elle aussi, à découvrir, s'opposèrent celles que donnèrent à leurs compatriotes grecs deux de leurs poètes : Homère et Hésiode.

Les dieux sont la copie conforme des humains, en plus grands, en plus forts, certes, mais avec les mêmes qualités et surtout avec les mêmes défauts.

Pour Homère, si les hommes sont la plupart du temps les premiers responsables des maux dont ils souffrent, les dieux le sont aussi, car ils sont amoureux et se conduisent trop souvent de façon totalement arbitraire. Seul compte leur bon plaisir. Mais, et c'est là une nouveauté dans l'histoire des religions, il existe un troisième responsable du Mal : la Fatalité, le Hasard auquel personne n'échappe, même pas les dieux.

Hésiode donna, à son tour, sa vision du divin. Il décrivit sa genèse comme une succession d'enfancements douloureux de générations de dieux et de déesses, fixant ainsi la généalogie du panthéon grec. Quant aux hommes, après avoir été renvoyés par Zeus du Paradis où ils vivaient heureux en compagnie des dieux, ils furent rendus coresponsables du péché originel commis par le Titan Prométhée. Ce qui leur valut de connaître la mort et de subir un mal tout aussi terrible : la femme porteuse d'un coffre d'où s'échappèrent tous les maux de la Terre.

Mais ces visions d'un monde divin composé de divinités si semblables aux hommes en bien comme en mal, et aux humeurs changeantes, se montrèrent peu aptes à répondre aux questions existentielles et personnelles de chaque individu.

Il en alla de même avec la religion civique que les édiles politiques créèrent de toutes pièces pour souder les diverses classes sociales de leurs cités et conforter ces dernières dans leur fierté d'appartenir à une même civilisation, à un même peuple. Elle montra très vite ses limites, car, durant ces quatre siècles, la Grèce vécut des temps tourmentés par la rivalité qui opposait ses cités les unes aux autres, rendant l'avenir de tout un chacun des plus incertains. Aussi les Grecs cherchèrent-ils du secours en fréquentant assidûment les temples qui s'adonnaient à la divination pour connaître de quoi leur lendemain serait fait. Parmi les oracles le plus sollicités figure sans conteste celui de Delphes.

Ils cherchèrent de même à s'évader d'un quotidien trop pesant en participant au culte de Dionysos grâce auquel, pensaient-ils, ils pouvaient expérimenter, le temps d'une fête, la démesure du divin dans l'ivresse, les transes, les orgies, l'hystérie, la mascarade, le travestissement...

Certains enfin cherchèrent dans les religions à mystères l'espoir d'une vie meilleure dans l'Au-delà.

Mais dans ces régions et ailleurs sur le continent eurasiatique, *Homo religiosus* continua à croire à l'efficacité de ses sacrifices ritualisés, à croire que la religion consistait en un « do ut des » avec ses dieux.

À l'exception peut-être des Étrusques qui, vers 750, en Italie, entrèrent dans l'Histoire en fondant une confédération de cités-États.

Ils avaient une croyance profondément ancrée en eux. Ils étaient convaincus que tout ce qu'ils entreprenaient ne pouvait aboutir que si les dieux approuvaient et soutenaient leur action. S'ils entreprenaient une action contraire à leur volonté, tôt ou tard, elle allait être sanctionnée.

Aussi, afin d'éviter tout échec, ils mirent toutes les chances de leurs côtés en élevant la divination au rang de science. Ils n'entreprenaient donc rien sans consulter leurs dieux dont ils avaient une très haute idée. Ceux-ci en effet n'avaient pas l'humeur changeante des dieux grecs. Au contraire, c'étaient des divinités qui se sentaient infiniment responsables de la bonne marche de l'Univers et de la conduite des hommes. À la différence de toutes les religions de cette époque, les Étrusques ne privilégièrent donc ni le sacrifice « do ut des » ni la fusion mystique avec le divin, seulement le sacrifice « consultatoire », c'est-à-dire le sacrifice qui n'avait d'autre but que de connaître la volonté de leurs dieux, pour la respecter au plus près de leur conscience.

6.2

~1000 - ~700

Inde

Quand la lettre tue l'esprit

Dans notre présentation de la religion védique¹, nous avons relevé combien étaient importantes aux yeux des brahmanes les notions de dharma (ordre), de rta (rite) et de sacrifice.

Entre le X^e et le VII^e siècles avant notre ère, des brahmanes que la Tradition vénère comme des inspirés composèrent de nouveaux textes sacrés : les Brâhmana. Ces textes font suite aux Vêda et appartiennent donc comme eux à la Révélation. Ils décrivent avec minutie les rites à observer scrupuleusement pour chaque acte religieux. En oublier un, même le plus infime, ou ne pas l'accomplir correctement le rendait inefficace, irrecevable par les dieux.

Cette ritualisation se complexifia au cours des siècles obligeant ces prêtres à consigner par écrit les moindres détails de chaque cérémonie qu'ils présidaient. Et des spécialistes contrôlaient leur exact accomplissement. Cette exigence absolue découlait de cette croyance fondamentale : n'est efficace, n'atteint son but que ce qui est conforme au dharma.

Un individu aspirait-il à l'immortalité ? Il ne l'obtiendrait qu'en remplissant deux conditions :

- Il devait conformer chaque instant de sa vie au dharma, c'est-à-dire à sa position personnelle, familiale et sociale...
- Il devait ensuite accomplir scrupuleusement le rta, c'est-à-dire accomplir tout acte, prononcer toute parole et penser en adéquation parfaite avec son dharma.

Chaque être humain reçoit avec la vie un principe spirituel en quelque sorte virtuel, le germe d'un soi qui doit se déployer et mûrir par le passage à travers une série de stades rituels qui de brut qu'il était – « cru » disent les brahmana – devient parfait ou « cuit »².

Or, les dieux, selon les Brâhmana, aiment ce qui est cuit. En ritualisant sa vie quotidienne et en accomplissant les rites prescrits pour chaque étape de sa vie, l'être humain en fait un sacrifice perpétuel dont le dernier sera celui de sa mort. Parfaitement « cuit », il sera alors agréable aux dieux qui lui accorderont l'immortalité.

Il en va de même au niveau social. Toute société ne peut prospérer que si elle respecte les rites communautaires prescrits manifestant ainsi sa volonté de se conformer au dharma.

Il en va aussi pour tout sacrifice. Un sacrifice est une participation efficace à l'action des dieux pour le maintien de l'ordre cosmique. Ainsi le sacrifice quotidien de l'*agnihotra* accompli soir et matin par le maître de maison en présence de sa femme.

Lorsque l'on offre l'oblation le soir, alors que le soleil est couché, on le fait pour le bénéfice du soleil devenu embryon, on fait prospérer l'embryon (...) Et lorsque l'on offre l'oblation le matin, avant que le soleil soit levé, on engendre le soleil qui se fait lumière et, resplendissant, se lève. (Satapatha Brâhmana, II, 3,1³)

¹ Cf. ch. 2. 1.

²Tardan-Masquelier Ysé, *L'Hindouisme*, Paris, Éd. Bayard, 1999, p. 51.

³Varenne Jean, *Mythes et légendes extraits des Brahmana*, Paris, Éd. Gallimard, Coll. Connaissance de l'Orient, 1967, p. 68-69.

Une fois encore, pour que ce sacrifice soit efficace, il faut qu'il soit conforme au dharma. Il ne le sera que si les rites prescrits sont accomplis scrupuleusement.

L'évolution de la religion védique, durant la première partie du premier millénaire, vers une ritualisation de plus en plus poussée eut, à la longue, des conséquences désastreuses. Tel un corset de fer, ce ritualisme exacerbé devint de moins en moins supportable. La multiplication et la complexification des rituels firent, en effet, tomber cette religion dans le formalisme, la magie, la manipulation du divin. La lettre tua l'esprit. Le rite perdit son sens. La religion se dessécha. Elle ne combla plus les aspirations religieuses personnelles des fidèles. La multiplication des sacrifices et le nombre de victimes animales qu'ils exigeaient mirent même en péril plus d'une économie aussi bien domestique que publique.

Le sacrifice du cheval, par exemple, que seul un roi victorieux pouvait célébrer dans le but d'accroître son autorité ne durait que trois jours, mais il était précédé de rites préparatoires qui duraient... une année et de rites conclusifs qui duraient encore une nouvelle année.

Enfin, l'autorité et la puissance des brahmanes devinrent un trop lourd fardeau. À l'exception des sacrifices domestiques accomplis chaque jour par le chef de famille, c'étaient eux qui présidaient les autres sacrifices et ils se faisaient payer pour tenir ce rôle. Or comme ils avaient institué de très nombreux sacrifices obligatoires, ils avaient accumulé d'immenses richesses. Certes, celles-ci n'expliquent pas entièrement le pouvoir qu'ils réussirent à imposer à la société védique. Leur influence s'explique aussi par leur immense richesse spirituelle, par les innombrables connaissances qu'ils avaient accumulées et par leur vie ascétique.

D'après ce que nous connaissons des temps anciens de l'Inde, entre l'an 1000 et l'an 500 avant notre ère, nous voyons que la vie du brahmane était, à chaque heure du jour et même de la nuit, d'un bout de l'année à l'autre, sous le joug de la discipline la plus sévère. La moindre négligence dans l'accomplissement des devoirs sacrés entraînait des pénitences sévères et la perte de la caste, sans parler des punitions dont on était menacé dans l'autre vie ; et en retour, l'observation attentive des sacrifices et des prières promettait non seulement une longue prospérité terrestre, mais le bonheur suprême dans le ciel⁴.

Le fardeau qu'ils imposaient aux autres, ils se l'imposèrent d'abord à eux-mêmes. Mais il provoqua une réaction de rejet. Un courant minoritaire explora une voie opposée. Des brahmanes cherchèrent à intérioriser cette notion de sacrifice qui était au cœur de la religion védique et à proposer une nouvelle voie pour obtenir l'immortalité. Cette recherche déboucha sur l'élaboration d'une nouvelle mouture de la religion védique que l'on appelle le brahmanisme.

Nos guides

- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- *Religions d'Asie*, in *Le Monde des religions*, hors-série n° 1, sept. 2003.
- Renou Louis, *L'Hindouisme*, Paris, PUF, 1970.
- Ries Julien, *Les Religions de l'Inde : Védisme, Hindouisme ancien, Hindouisme récent*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1985, 3^e éd.
- *L'Inde traditionnelle*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, Coll. La grande histoire des civilisations, 1999.

⁴ Muller Max, *Origine et développement de la religion étudiés à la lumière des religions de l'Inde*, Paris, 1879, pp. 311-312.

6.3

Vers 1000 avant notre ère

Homo religiosus en Iran

Une nouvelle religion qui fait appel à la liberté de l'homme Le zoroastrisme

Durant le dernier millénaire avant notre ère, l'ancien Iran joua un rôle important dans la réflexion d'*Homo religiosus* sur le monde divin. Son plus célèbre *Homo religiosus* est sans conteste Zarathoustra de son nom iranien, mais il est plus connu sous le nom de Zoroastre que lui donnèrent les Grecs. Il est le fondateur du zoroastrisme, religion que les Perses adopteront à la fin du VI^{ème} siècle sous le nom de mazdéisme.

Aujourd'hui, cette religion est connue sous le nom de « parsisme » du nom de ses derniers fidèles, les Parsis (Persans), qui, pour échapper à la domination musulmane, émigrèrent vers le X^e siècle de notre ère de la Perse en Inde, dans la région de Bombay où ils forment toujours une communauté solide et prospère.

Zoroastre : personnage de légende ou personnage réel ?

Nous ne savons que très peu de choses sur cet *Homo religiosus*. Son existence même, ainsi que l'époque et le lieu où il aurait vécu font encore aujourd'hui l'objet d'âpres débats. L'absence de documents fiables le concernant a poussé certains chercheurs à la conclusion que Zoroastre appartenait davantage à la légende qu'à l'Histoire. Cependant l'étude linguistique, sociologique et historique des dix-sept hymnes ou Gāthā, contenus dans le *Yasna*, le livre liturgique de cette religion, et qui sont les seuls documents qui, selon toute vraisemblance, lui sont attribués, conduit aujourd'hui une majorité de chercheurs à confirmer son existence.

Selon eux, Zoroastre aurait vécu dans le nord-est de l'Iran, dans la région des steppes arrosée par l'Oxus, au sein d'une société encore pastorale, vers 1000 avant notre ère¹. L'existence d'une telle société dans cette région est attestée par l'archéologie. Les chercheurs y ont, en effet, dégagé des vestiges de villages de pasteurs dominés par des seigneurs habitant des forteresses remontant au début du premier millénaire avant notre ère².

Selon ce que rapporte la Tradition, Zoroastre aurait été un prêtre de la classe sacerdotale la plus élevée, chargée de chanter les hymnes et de verser sur les autels où brûlait le feu sacré l'offrande de lait, de beurre et de graisse. Il aurait été marié et père de six enfants.

¹ Ries Julien, *La Religion de Zarathoustra et le mazdéisme depuis les origines jusqu'à l'avènement des Achéménides*, Louvain-la-Neuve, 1983. D'autres auteurs telle Boyce Mary, *A History of Zoroastrianism*, 1989, situe Zoroastre entre 1500 et 1000. Une certitude, le prophète a œuvré avant la réunion des royaumes mèdes et perses, en 546.

² *Ibid.* p. 45.

Quelle était la religion dont Zoroastre fut d'abord le prêtre ?

La religion archaïque des Iraniens s'apparentait au védisme de leurs cousins hindous et à la religion de ces autres cousins éloignés que furent les Hittites³ et les Hurrites du Mitanni⁴.

C'était une religion polythéiste. Deux de ses divinités partageaient la souveraineté suprême, *Ahura* et *Mithra*, le premier, protecteur attitré des chefs des tribus, le second, surveillant attitré des alliances que ces féodaux, toujours en guerre, ne cessaient de faire et défaire. D'autres dieux les entouraient. Des dieux guerriers, tel *Verethraghna*, et des divinités tutélaires de la terre, tels les dieux jumeaux *Nâhathya* ou la déesse *Anahita*, vierge puissante, protectrice de l'eau qui donnait la vie, faisait fructifier la terre et croître les troupeaux, rendait fécondes les femmes et facilitait les accouchements.

Le culte qui était rendu à toutes ces divinités consistait en offrandes de lait, de beurre et de graisse et en sacrifice de taureaux et de chevaux. Des prières leur étaient adressées, des hymnes étaient chantés en leur honneur et un breuvage sacré, le haoma, contenant du chanvre, leur était offert en libation. Ces Iraniens ne construisaient pas de sanctuaires pour accueillir leurs dieux, seulement des autels en plein air sur lesquels un feu faisait monter leurs offrandes vers le Ciel.

L'illumination de Zoroastre

Selon la Tradition, vers trente ans, Zoroastre aurait eu une illumination que lui aurait accordée *Ahura* et qui le poussa à repenser sa religion et à la réformer en profondeur. La religion zoroastrienne est donc considérée par ses adeptes comme une religion révélée.

Sa réforme religieuse

Les multiples informations que nous livrent les dix-sept hymnes attribués à Zoroastre, nous permettent de l'appréhender. Sa réforme est la création d'un écorché vif, révolté par la violence quotidienne que devaient subir les petites gens de son peuple. La *razzia* figurait, semble-t-il, parmi les passe-temps favoris des guerriers de ces tribus⁵.

Au maître et à la maîtresse de maison, les méchants enlèvent la possession du bonheur. Ils travaillent contre la vie ceux qui estiment grands les méchants, qui privent les justes du bon esprit pur, qui écartent les mortels des actions saintes. Mazda a maudit ceux qui enseignent à donner la mort au bétail, ceux qui corrompent les karapan (prêtres de la religion traditionnelle) et les éloignent de la vérité par la corruption, et ceux qui accaparent le pouvoir par le mensonge » (Yasna 32 : 11-12)

Il décida de combattre cette violence en invitant ces guerriers à se convertir, à suivre son enseignement. D'hommes de guerre, il voulut les transformer en hommes de paix. Le pari n'était pas gagné d'avance. La tradition rapporte qu'il ne fut guère écouté, qu'il fut persécuté, qu'il dut même fuir sa tribu.

Comment s'y prit-il pour présenter sa réforme ?

En utilisant le seul langage que ces guerriers comprenaient, celui de la guerre. Il leur prêcha un dieu de paix, d'amour, de concorde, mais qui ne cessait d'être en guerre contre toutes les forces de mal et qui invitait chaque homme à lutter à ses côtés. Il leur enseigna que le monde

³ Cf. ch. 4. 6.

⁴ On repère les Hurrites sur le plateau arménien, puis, vers le milieu du II^e millénaire, en Syrie du Nord et en haute Mésopotamie. À partir de 1600, ils forment un grand royaume, le Mitanni, entre le Tigre et l'Euphrate, et dont la capitale Washshukanni, n'a toujours pas été localisée.

⁵ Cf. Boyce Mary, *Zoroastrians: Their Religious Beliefs and Practices*, Londres, 1979, p. 3.

était un immense champ de bataille où s'affrontaient le Bien et le Mal et dont la ligne de front passait par le cœur de chaque homme. Chacun avait à choisir son camp. S'il choisissait celui du Bien, il jouirait de la bienveillance divine durant sa vie terrestre et le paradis l'attendait après sa mort. S'il choisissait le camp du Mal, un enfer l'attendait après sa mort.

Religion dualiste ou religion monothéiste ?

Les commentateurs de Zoroastre sont partagés sur sa vision du divin⁶, car ses hymnes ne sont pas toujours clairs sur sa présentation.

Une religion dualiste ?

Pour les tenants de cette hypothèse, Zoroastre transforma sa religion polythéiste en une religion dualiste du fait qu'il affirma que, dès les origines, deux dieux s'affrontaient, le Dieu du Bien et le Dieu du Mal. Il aurait repris cette croyance d'un vieux mythe, celui des deux jumeaux.

Au commencement des Temps, deux dieux jumeaux coexistaient : *Spenta Mainyu* et *Ahra Mainyu*. Le premier choisit de faire le Bien, le second le Mal. Zoroastre ne s'exprima pas sur l'origine de ces deux dieux et sur les raisons qui poussèrent le premier à choisir le Bien et le second, le Mal. Tous deux cherchèrent, dès lors, à entraîner les hommes à leur suite. Les intelligents suivirent *Spenta Mainyu*, les sots *Ahra Mainyu*.

Or, à l'origine, les deux esprits qui sont connus (...) comme jumeaux
Sont, l'un, le mieux, l'autre, le mal
En pensée, parole, action. Et entre eux deux,
Les intelligents choisissent bien, non les sots ;
Et lorsque ces deux esprits se rencontrèrent,
Ils établirent à l'origine la vie et la non-vie,
Et qu'à la fin la pire existence soit pour les méchants,
Mais pour le juste la Meilleure Pensée.
De ces deux esprits, le méchant choisit de faire les pires choses.
Mais l'Esprit Très Saint, vêtu des plus fermes cieux, s'est rallié à la Justice ;
Et ainsi firent tous ceux qui se plaisent à contenter, par des actions honnêtes, le Seigneur Sage.
(Yasna, 30 : 3-5)

Zoroastre fit d'*Ahura*, le dieu dont il était le prêtre, et de *Spenta Mainyu*, le dieu du Bien, un seul et même dieu qu'il appela *Ahura Mazda* (Seigneur Sage), Dieu suprême et Dieu du Bien. En sa qualité de Seigneur Sage, dieu de la Bonne Pensée, de la Bonne Parole, de la Bonne Action, il s'oppose radicalement à *Ahra Mainyu*, le Dieu du Mal, le dieu de la Mauvaise Pensée, de la Mauvaise Parole, de la Mauvaise Action.

Je vais discourir des deux esprits,
Dont le plus saint, au commencement de l'existence, a dit au destructeur
Ni nos pensées, ni nos doctrines, ni nos forces mentales,
Ni nos choix, ni nos paroles, ni nos actes,
Ni nos consciences, ni nos âmes ne sont d'accord. (Yasna 45 : 2)

Quant aux autres divinités du panthéon, Zoroastre ne les conserva que pour ne pas scandaliser leurs adorateurs. Mais les chercheurs ne savent s'il en fit des hypostases d'*Ahura Mazda* ou s'il leur enleva leur statut divin pour les rétrograder au rang de simples collaborateurs, sortes d'archanges chargés de l'aider dans cette mortelle confrontation.

⁶ Pour la présentation détaillée de ces deux hypothèses, cf. Ries Julien, op. cit., p. 54-73.

À *Ahra Mainyu*, l'Esprit du Mal, Zoroastre attribua aussi des collaborateurs sous la forme d'une cohorte de démons.

Une religion monothéiste ?

Pour les tenants de cette hypothèse, Zoroastre aurait enlevé à ces deux Esprits, *Spenta Mainyu* et *Ahra Mainyu*, leur statut divin pour n'en faire plus que les personnifications de deux tendances innées en l'homme, l'une qui le pousse à faire le bien, l'autre qui le pousse à faire le mal. Le dualisme que l'on constate dans sa religion ne serait donc que moral et non pas ontologique.

Il aurait conféré à *Ahura*, le dieu dont il était le prêtre, un quadruple statut :

- celui de Dieu universel. Le message de Zoroastre s'adresse à tous les hommes de tous les temps. Il n'est pas un dieu tribal ou national ;
- celui de Dieu infiniment bon cherchant à les aider à combattre leur tendance au mal et à développer celle qui les pousse à faire le bien ;
- celui de Dieu unique ;
- celui de Dieu originel et Créateur de l'Univers qu'il fit surgir par la seule puissance de sa pensée.

Les tenants de ce monothéisme fondent leur analyse sur les affirmations contenues dans les hymnes de Zoroastre et dont voici quelques extraits :

Celui qui, le premier, par la pensée, a rempli de lumière les espaces bienheureux...
Depuis qu'au commencement, ô Ahura Mazda, tu façonnas pour nous, par ta pensée, les vivants,
Les consciences et les forces mentales, depuis que tu créas les actes et les sentences
pour que librement nous prenions nos décisions... (Yasna 31 : 7, 11)

Qui a assigné leur chemin au soleil et aux étoiles ?
Qui est celui, si ce n'est toi, par qui la lune croît et décroît ?
(...)
Qui a fixé la Terre en bas, et le ciel des nuées pour qu'il ne tombe ?
Qui a fixé les eaux et les plantes ?
Qui a attelé au vent et aux nuages les deux coursiers ?
Qui est, ô Ahura Mazda, le créateur de la bonne pensée, (si ce n'est toi) ?
(...)
Je m'efforce ainsi à reconnaître en toi, ô Ahura Mazda,
En tant qu'Esprit Saint, le créateur de toutes choses. (Yasna 40 : 3,4,7)

À l'homme de choisir entre le Bien et le Mal

Écoutez de vos oreilles ce qui est le souverain bien
Regardez d'une pensée claire les deux partis
Entre lesquels chaque homme doit choisir pour soi-même. (Yasna 30 : 2)

Ahura Mazda appelle l'homme à faire un choix : se battre à ses côtés contre le dieu du Mal, si l'on opte pour une religion dualiste. Ou le suivre en faisant triompher en son cœur sa tendance à faire le bien et en combattant sans relâche sa tendance à faire le mal, si l'on opte pour une religion monothéiste. Cette guerre se déroule aussi bien sur le plan matériel que spirituel. En effet, les forces du Mal tentent de semer le désordre dans les sociétés humaines en provoquant la zizanie et la guerre entre les peuples. Elles tentent de susciter en l'homme de mauvaises pensées, de mauvaises paroles et de mauvaises actions.

Si Zoroastre conserva les pratiques cultuelles de la religion traditionnelle : prières, hymnes, offrandes et sacrifices, à l'exception des sacrifices sanglants, pour obtenir un bienfait d'*Ahura*

Mazda, au cœur de sa religion, il mit un engagement total et libre de l'homme aux côtés d'*Ahura Mazda* contre les forces du Mal. Sa décision ne relevait que de lui seul. Personne ne pouvait la lui imposer. Cette liberté de choix était absolument révolutionnaire à cette époque où les théocraties imposaient leurs lois et leurs croyances.

Mais concrètement quel engagement le fidèle zoroastrien était-il invité à prendre ? Il se situait à deux niveaux : matériel et spirituel.

Au niveau matériel, le fidèle s'engageait à tout entreprendre pour assurer sa prospérité, celle de sa famille, celle de sa tribu, celle du monde. Il devait donc prendre femme, avoir une descendance et travailler. Travailler à la prospérité générale, c'était aussi travailler à l'avènement du royaume du Bien.

Au niveau spirituel, il devait se conduire en observant la règle suivante qui résume toute la morale zoroastrienne : *Humata, Hukhta, Huvarshata* (Bonnes Pensées, Bonnes Paroles, Bonnes Actions).

Cela signifiait, par exemple,

- que l'homme devait considérer la femme comme son égale ; il ne devait donc pas l'exploiter ;
- que l'esclavage et l'oppression de son prochain étaient interdits ;
- que chacun devait travailler. Vivre au crochet d'autrui, voler autrui, paresser étaient faire le jeu d'*Ahra Mainyu* ;
- que l'idolâtrie était interdite. La Maison de Dieu n'est pas celle construite par la main de l'homme. C'est le cœur et l'esprit de l'homme qui constituent la véritable maison de Dieu ;
- que la Création devait être respectée : les animaux ne devaient pas être maltraités, la pureté de l'eau, de l'air et du feu devait être préservée ;
- que les razzias étaient interdites ;
- ...

L'homme est saint, qui, par les pensées sages, les paroles sages et les actions sages, développe la sainteté selon la loi et la puissance, selon le bon esprit. (Yasna 51 : 21)

Qui observait cette règle non seulement participait efficacement à la lutte que menait *Ahura Mazda* contre les forces du Mal, mais il en retirait encore un double profit :

- En semant le bien, il récolterait le bien, car le bien attire le bien.
- Une éternité bienheureuse lui était promise.

Le jugement des âmes

Les Iraniens comme les Hindous croyaient qu'au moment de leur mort, ils subiraient une sorte de jugement symbolisé par l'épreuve de la traversée du pont du Trier dressé au-dessus de l'Abîme. Pour Zoroastre, ne le franchissaient avec succès que les hommes et femmes de plus de quinze ans qui avaient observé la Bonne Pensée, la Bonne Parole, la Bonne Action. Les portes du paradis s'ouvraient alors devant eux. Pour les autres, c'était la chute dans un abîme sans fond.

Ceux-là qui ont commis de mauvaises actions
Ceux-là leur propre âme et leur propre conscience les tourmenteront
Quand ils arriveront au Passage du Trier
Pour devenir à jamais les hôtes de la maison du Mal. (Yasna, 46 : 11)

Si vous, les hommes, comprenez les consignes que le Sage a données : Bien-être et salut pour les justes ; supplice et long tourment pour les méchants. (Yasna 30 : 11)

Un enfer où ils ne connaîtraient que des tourments.
Toutes les actions de l'homme dont l'âme est unie à la justice,
sont comptabilisées pour l'autre monde. (Yasna, 34 : 2)

La Fin du Monde

Alors que les différentes religions de l'époque concevaient un Univers statique et que leurs fidèles priaient, faisaient des offrandes et des sacrifices pour que les différents cycles naturels : stellaires, solaire, lunaire, saisonniers se déroulent selon un Ordre immuable, rassurant, facteur de prospérité, la religion zoroastrienne conçut un Univers qui évoluait selon un Temps linéaire. Pour Zoroastre, l'Univers se dirigeait vers une fin cosmique, une fin qui verrait la déroute des forces du Mal et la victoire des forces du Bien.

La Résurrection des corps et le Jugement universel

Toujours à la fin des Temps, le Tout Puissant *Ahura Mazda* allait opérer une résurrection générale des corps et présider un Jugement dernier qui déboucherait sur la destruction totale du Mal. Pour ceux qui auraient choisi le camp du Bien, ayant recouvré leur enveloppe charnelle, ils jouiraient éternellement des plaisirs des sens et de ceux de l'esprit. Maris, femmes et enfants seraient à nouveau réunis dans la plus parfaite harmonie, mais nul n'enfanterait plus.

Il semble que Zoroastre espérait assister à cette fin du monde et à ce jugement universel.

La religion zoroastrienne après Zoroastre (~1000 – 560)

La Tradition rapporte que la réforme de Zoroastre ne rencontra pas grand succès de son vivant. Nous l'avons souligné, il aurait même été persécuté, tout particulièrement par ses collègues prêtres qui lui auraient reproché de vouloir abolir les sacrifices sanglants des bœufs et des chevaux. Leur suppression signifiait une diminution drastique de leurs revenus. Il aurait été obligé de fuir sa tribu pour se réfugier dans un royaume voisin – on ne sait lequel – dont il aurait converti le roi, un certain Vishtap, qui imposa cette nouvelle religion à tous ses sujets. C'est le seul succès qu'il aurait remporté.

Cependant une communauté de fidèles se serait formée et des historiens⁷ émettent l'hypothèse que, grâce à des missionnaires, cette religion se répandit dans de larges zones de l'est et du nord-est de l'Iran, qu'elle pénétra ensuite dans sa partie occidentale occupée, au nord par les Mèdes et au sud par les Perses, où, dès le VII^e siècle, des prêtres–mages s'y seraient convertis et auraient converti une grande partie de la noblesse avant de la faire adopter par la maison royale.

C'est à cette époque que ces mages auraient rassemblé tout un matériau de prières et d'hymnes servant à la liturgie. Transmis d'abord oralement, il ne fut mis par écrit que vers le V^e ou le VI^e siècle de notre ère, et réparti en cinq livres :

- le *Vendidad*, recueil d'exorcismes visant à lutter contre les démons ;
- le *Yasna* qui comprend 72 textes liturgiques dont dix-sept hymnes attribués à Zoroastre ou composés à son époque ;
- le *Vispered*, autre recueil de prières ;
- le *Yast*, « propre du temps », hymnes adressés à 21 divinités ;
- le *Siroze*, recueil de prières spéciales à adresser durant trente jours à des divinités.

⁷ Cohn Norman, *Cosmos, chaos et le monde qui vient*, Paris, Club Histoire, 2000, pp. 113–114.

Ces cinq livres furent désignés collectivement sous le nom d'*Avesta* et constituèrent les Écritures sacrées de cette religion.

Un retour au polythéisme

Ces ouvrages nous révèlent qu'après la mort de Zoroastre, d'anciennes divinités réapparaissent. Apparaissent aussi des sortes d'anges gardiens, appelés *Fravashis*, qui assistent *Ahura Mazda* dans le gouvernement du monde et chaque fidèle dans son combat contre le Mal. Apparaissent aussi des *Amesha Spentas*, des « Immortels bienfaisants » qui s'anthropomorphisèrent. Ce retour au polythéisme donne à penser que ses premiers fidèles n'étaient pas encore mûrs pour accepter son dualisme, voire son monothéisme.

L'entrée dans la communauté marquée par un engagement solennel

En revanche, on découvre dans ces textes que toute personne désireuse de rejoindre la communauté devait abjurer les démons du Mal, et s'engager à lutter contre eux et contre leurs fidèles et s'engager solennellement aux côtés d'*Ahura Mazda*.

Je récusé l'empire des Daêvas méchants, étrangers au bien, qui ignorent la loi, qui donnent le mal, les plus malfaisants des êtres, les plus sordides, les plus étrangers au bien ; des Daêvas et des adorateurs de Daêvas, des magiciens et des magiciennes, et de tous les êtres mauvais, quels qu'ils soient ; de leurs pensées, de leurs paroles, de leurs actions, de leurs manifestations ; je récusé l'empire de tout ce qui est démoniaque et destructeur.

(...)

Je me déclare adorateur de Mazda, disciple de Zarathushtra, en louange et déclaration.

Je loue la bonne pensée, je loue la bonne parole, je loue la bonne action ; je loue la bonne Religion de Mazda, qui repousse les querelles et fait déposer les armes ; [...] qui est sainte ; qui est la plus grande, la meilleure, la plus belle des créatures, présentes, (passées) et futures ; qui est suivante d'Ahura, suivante de Zarathushtra. (Yasna, 12 : 4, 8)

Le zoroastrisme a-t-il influencé les trois religions monothéistes ?

Devant le corpus doctrinal de cette religion dont nous n'avons relevé que quelques points fondamentaux, nous ne pouvons nous empêcher de penser aux trois religions monothéistes qui, elles aussi, parleront d'une fin des Temps, d'un Jugement dernier, d'une résurrection des corps... Quel rôle le zoroastrisme a-t-il joué dans leur élaboration ?

Pour certains historiens⁸, son influence aurait été capitale. Les juifs, que le roi perse Nabuchodonosor II avait déportés en Babylonie durant une cinquantaine d'années, au VI^e siècle avant notre ère, auraient intégré dans leur religion la plupart des concepts zoroastriens et les auraient ramenés avec eux en Judée, lorsque le roi Cyrus les autorisa à rentrer dans leur pays et à reconstruire un nouveau temple.

Pour d'autres historiens, cette influence aurait été plus diffuse.

Il n'en reste pas moins que les parallèles entre le zoroastrisme et les croyances des trois monothéistes sont si nombreux que la question ne manque pas de pertinence.

⁸ Pour cette question, cf. *ibid.*, pp. 302-311.

Nos guides

- Briant Pierre, *Histoire de l'empire perse, De Cyrus à Alexandre*, Paris, Librairie Anthème Fayard, 1996.
- Cohn Norman, *Cosmos, chaos et le monde qui vient*, Paris, Éd. Club Histoire, 2000, (Londres, 1915).
- Ries Julien, *La Religion de Zarathustra et le mazdéisme depuis les origines jusqu'à l'avènement des Achéménides*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1983.
- Ries Julien, *Les Religions de l'Iran sous les Achéménides et sous les Arsacides, Mazdéisme, Mages, Mithriacisme, Zervanisme*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1984.

6.4

Fin du IX^e siècle – milieu du VIII^e siècle

Grèce

À qui la faute ?

Le problème du Mal vu par Homère

À partir de 2000 avant notre ère, suivant la route des Balkans, des peuplades indo-européennes : Ioniens, Éoliens, Achéens, avaient pénétré en Grèce continentale, habitée alors par une population d'origine anatolienne. Ils avaient créé une série de petits royaumes sous l'autorité du plus puissant d'entre eux, le roi achéen de Mycènes et fondé une brillante civilisation, la civilisation mycénienne.

De la fin du XIII^e siècle au X^e siècle avant notre ère, deux événements vinrent modifier en profondeur le cours de l'histoire de la Grèce.

Peu avant 1200, - et c'est le premier événement - un quatrième peuple, les Doriens, eux aussi d'origine indo-européenne, envahit la péninsule, la mit à feu et à sang et détruisit cette civilisation. Chassés de leurs terres, les Ioniens émigrèrent et colonisèrent l'Eubée, les Cyclades et une partie de la côte de l'Asie Mineure qui reçut le nom d'Ionie. Les Achéens se réfugièrent dans le centre montagneux et isolé de la presqu'île de l'Arcadie. Quant aux Éoliens, ils trouvèrent leur salut auprès de leurs compatriotes des îles de la mer Egée et des colonies qu'ils avaient fondées le long des côtes de l'Asie Mineure.

Les contacts que les Grecs entretenirent avec les populations de la Méditerranée orientale eurent pour conséquence – et c'est le second événement – l'adoption de deux de leurs inventions majeures.

Vers 900, s'inspirant de l'alphabet phénicien, ils se mirent à élaborer leur propre écriture¹ qui remplaça l'ancienne écriture mycénienne disparue dans la tourmente des invasions doriennes.

Et ils adoptèrent la métallurgie du fer qui s'était répandue dans le Proche-Orient après la débâcle, vers 1180, de l'empire hittite, détenteur jusque-là du monopole du fer.

Ces bouleversements donnèrent naissance à une nouvelle société dirigée par des rois, à une nouvelle civilisation dont l'une des caractéristiques essentielles fut la surexaltation de l'homme, du mâle, du guerrier, du héros. Cette glorification donna finalement naissance à un nouveau type d'homme : le citoyen.

Vers 800, l'élite guerrière, détentrice de grands domaines agricoles, s'empara du pouvoir jusqu'alors aux mains de leurs rois. Elle transforma leurs châteaux forts en cités et leurs royaumes en cités-États. Athènes, par exemple, désigna dès lors non plus seulement la ville, mais encore l'État qu'elle gouvernait... Se vouant entièrement à la chose politique, ces nouveaux dirigeants prirent le nom d'aristocrates, « *aristoi* », « les meilleurs », se considérant ainsi supérieurs aux hommes libres qui peuplaient leurs cités. Cultivant les vertus guerrières, ils appréciaient vivre ensemble, entre hommes. Ils estimaient au plus haut point la force et la

¹ Cf. Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Colin, 1964, p. 143.

beauté physiques qu'ils aimaient afficher en luttant nus, mais aussi la force morale, la vaillance, la fidélité et la camaraderie qui pouvait évoluer en pédérastie avec les adolescents, les éphèbes.

Cette surexaltation des valeurs masculines déboucha notamment sur la création, en 776 avant notre ère, des premiers Jeux olympiques.

Elle se répercuta aussi dans le domaine religieux. Alors que chez leurs prédécesseurs, les Mycéniens, les divinités féminines chtoniennes de la Crète faisaient bon ménage avec les divinités masculines ouraniennes d'origine indo-européenne, les Doriens privilégièrent les divinités masculines au détriment des divinités féminines. *Zeus* s'installa à Olympie où *Héra* était vénérée, *Apollon* à Delphes où régnait la Déesse Terre, ainsi qu'à Délos où *Artémis* était vénérée. Seule *Athéna*, déesse de la guerre et de la sagesse, fille de *Zeus*, parvint à se maintenir à Athènes.

Une religion civique

Si les paysans continuèrent à adorer leurs divinités agraires, ces aristocrates créèrent, de toutes pièces, une religion civique. Ils choisirent une ou plusieurs divinités protectrices de leurs cités auxquelles ils rendirent un culte officiel et dont ils en furent les prêtres. Ce culte se déroulait dans des temples dont les premiers, à l'architecture encore sommaire, furent construits entre 850 et 750.

Ces aristocrates développèrent aussi un culte des héros, tout particulièrement des anciens héros mycéniens dont ils firent les ancêtres de leurs familles. En enracinant leurs origines dans cette terre grecque, ils renforcèrent leur prestige et leur autorité.

L'Iliade et l'Odyssée

Les dévastations doriennes cessant, le pays se releva peu à peu de ses ruines. Entre 900 et 750, les arts se mirent à reflourir, notamment la poésie, la sculpture et la céramique. C'est dans ce contexte de reconstruction, de renaissance qu'il faut situer les deux chefs d'œuvre littéraires de cette époque : l'Iliade composée dans la seconde partie du IX^e siècle et l'Odyssée composée vers le milieu du VIII^e siècle.

Les spécialistes débattent toujours de la question de savoir si ces deux chefs d'œuvre furent composés par un seul poète, Homère, ou si ce nom cache plusieurs auteurs. Aujourd'hui, l'hypothèse la plus largement admise est celle de deux poètes. L'Iliade serait l'œuvre d'un poète anatolien, l'Odyssée, celle d'un poète insulaire. Lus, récités, chantés par des aèdes dans les cercles aristocratiques de ces nouvelles cités, il n'est pas étonnant que ces deux récits mettent en scène des héros auxquels ces aristocrates pouvaient s'identifier.

L'Iliade ne raconte pas toute la guerre de Troie. Elle n'en retient qu'un épisode que le poète situe vers la dixième année du conflit. Elle décrit la colère du plus fameux des héros grecs, Achille, son refus de se battre contre les Troyens après avoir été humilié par Agamemnon, le primus inter pares des chefs grecs, puis son retour au combat et enfin son duel avec le Troyen Hector pour venger la mort de son ami Patrocle.

L'Odyssée, elle, raconte les dix années d'errance et d'aventures que le Destin imposa à Ulysse, autre héros de la guerre de Troie, avant de retrouver sa patrie, Ithaque, et son épouse, Pénélope.

Tout a été dit sur ces deux chefs d'œuvre. Une multitude d'études qui leur sont consacrées remplissent les rayons de nos bibliothèques. Pour notre propos, nous ne retiendrons que les

réponses données par Homère, dans l'Iliade notamment, au problème du Mal et de la souffrance.

La vie est autant une tragédie qu'une comédie

Alors que l'Odyssée est une extraordinaire mise en scène de la Comédie humaine dans laquelle un homme se bat seul contre l'adversité et déjoue, pour le plus grand plaisir du lecteur, tous les pièges qui lui sont tendus, Homère a fait de la ville de Troie assiégée le théâtre de la Tragédie humaine où s'affrontent, sur le mode épique, ceux que le poète considère comme les grands responsables du Mal : les hommes, les dieux, le Destin.

À qui la faute ?

La faute aux hommes

Les hommes sont les premiers responsables de la plupart des maux dont ils souffrent. Cette affirmation, Homère la martèle tout au long de son poème. Si la guerre de Troie a eu lieu, avec ses morts, ses blessés, ses indicibles souffrances, c'est parce qu'un des fils de Priam, Pâris, enleva Hélène, la femme du Grec Ménélas. C'est parce que les Grecs qui aimaient la guerre et le pillage prirent prétexte de ce rapt et du déshonneur de Ménélas dont ils se sentaient solidaires pour aller en découdre avec les Troyens. Lorsqu'ils débarquèrent devant Troie, ses habitants auraient très bien pu rendre Hélène et ils n'auraient pas eu à subir dix longues années de guerre. L'orgueil les en empêcha. Et si les Grecs, après dix années de combat, furent près de succomber sous les coups des Troyens, c'est parce qu'Achille, la terreur des Troyens, s'était retiré sous sa tente, tel un enfant boudeur, et refusait de se battre, offensé qu'il avait été par Agamemnon.

Chante, déesse, la colère d'Achille, le fils de Pelée ; détestable colère, qui aux Achéens valut des souffrances sans nombre et jeta en pâture à Hadès tant d'âmes fières de héros. (Iliade, chant I²)

C'est par ces vers que le poète ouvre son épopée.

Si Achille s'est mis en colère, c'est à cause d'un nouveau rapt commis cette fois-ci par Agamemnon. Celui-ci avait refusé, dans un premier temps, d'accéder à la demande d'un prêtre troyen Chrysès, venu le supplier de lui rendre contre rançon sa fille qu'il tenait captive. Sa dureté de cœur avait révolté Apollon dont Chrysès était le prêtre. Il punit les Grecs en déclenchant dans leur camp une épidémie de peste. Après que le devin Calchas leur eut révélé la cause de ce terrible mal, Achille demanda à Agamemnon de rendre la captive à son père. Celui-ci, usant de son autorité de chef de guerre à qui revenaient les plus belles prises de guerre, n'accepta de la libérer que si Achille lui céda, en compensation, sa captive à lui, la belle Briséis. Devant le refus d'Achille, Agamemnon s'en empara par la force. D'où la colère d'Achille et son refus de participer à tout nouveau combat, refus dont profitèrent les Troyens pour infliger aux Grecs toute une série de revers leur causant une multitude de morts et de blessés...

L'arrogance, l'orgueil d'Agamemnon et son désir égoïste à vouloir posséder le bien des autres ainsi que la colère d'Achille furent donc la source des maux dont les Grecs eurent à souffrir. Lorsque Priam, le vieux roi de Troie, vint à son tour supplier Achille de lui rendre le corps de son fils Hector qu'il venait de tuer en duel, le Grec reconnut sans peine sa responsabilité dans les souffrances des Troyens.

² La traduction des textes de l'Iliade est celle de Paul Manson in Homère, *Iliade*, Paris, Éd. Gallimard, 1973.

Bien loin de ma patrie, je demeure en Troade à te désoler, toi et tes enfants. (Iliade, chant 24)

Dans l’Odyssée, *Zeus*, à son tour, fait porter aux hommes une grande responsabilité dans leurs malheurs.

Misère... ! Écoutez les mortels mettre en cause les dieux ! C’est de nous, disent-ils, que leur viennent les maux, quand eux, en vérité, par leur propre sottise, ils aggravent les malheurs assignés par le sort. (Odyssée, chant 1)

La faute aux dieux

Mais les hommes ne sont pas les seuls à posséder la liberté d’infliger à leurs semblables maux et souffrances de toutes sortes. Les dieux possèdent, eux aussi, cette liberté. Parfois, ils provoquent le Mal parce que tel est leur bon plaisir. Lors d’une assemblée divine, *Zeus* pose la question suivante :

Allons-nous de nouveau susciter la guerre cruelle, l’atroce mêlée ou mettre entre les deux peuples une mutuelle amitié ? Si c’était là chose qui plût et qui agréât à tous, la ville de sire Priam conserverait ses habitants, tandis que Ménélas ramènerait Hélène l’Argienne. (Iliade, chant 4)

Cette question soulève la réprobation d’*Héra* et d’*Athéna* qui « méditent le malheur des Troyens ». Une autre fois, *Zeus* dit aux dieux :

Pour l’instant — pour aujourd’hui — arrêtons combat et carnage. Ils combattront ensuite de nouveau, jusqu’à l’heure où ils trouveront le terme fixé aux destins de Troie, puisque c’est là ce qui plaît à vos cœurs, à vous, les Immortels : ruiner cette cité. (Iliade, chant 7)

Au vieux roi Priam venu le supplier de rendre le corps de son fils Hector, Achille lui rappelle la croyance commune des Grecs :

Deux jarres sont plantées dans le sol de Zeus : l’une enferme les maux, l’autre, les biens dont il nous fait présent. Celui pour qui Zeus Tonnant fait un mélange de ses dons rencontrera aujourd’hui le malheur et demain le bonheur. Mais de celui à qui il n’octroie que misères, il fait un être qu’on méprise : une faim dévorante le poursuit à travers la terre immense ; il erre, méprisé des hommes et des dieux. C’est ainsi qu’à Pelée³ les dieux ont octroyé de splendides présents, cela dès sa naissance. Il surpassait tous les autres humains en bonheur, en richesses ; il commandait aux Myrmidons⁴ ; mortel, il avait vu le Ciel lui accorder une déesse pour épouse. Mais, à lui aussi, les dieux ont infligé ensuite le malheur : il n’a point dans son palais donné le jour à des enfants faits pour régner. Il n’y a engendré qu’un fils, voué à mourir avant l’heure. Et je ne suis pas là pour soigner sa vieillesse : bien loin de ma patrie, je demeure en Troade à te désoler, toi et tes enfants ! Et toi-même, vieillard, ne le savons-nous pas ? Tu fus heureux naguère. Dans tout le pays que limitent, du côté de la mer, Lesbos, séjour de Macar, et, plus loin, la Phrygie et l’immense Hellespont, tu l’emportais sur tous par ta richesse et tes enfants : et voici que les fils de Ciel ont sur toi amené le malheur ! Partout, autour de ta ville, des batailles, des tueries ! (Iliade, chant 24)

Parfois aussi, ces divinités soutiennent l’action maléfique des hommes en n’hésitant pas à participer à leurs côtés à la bataille et cela, sans se poser le moins du monde la question de savoir si leur intervention est morale ou non. Ces dieux et déesses n’ont pas de moralité, ils sont amoraux. Seul compte leur bon plaisir.

Face à sire Poséidon se dresse Phœbos Apollon, avec ses flèches ailées, et, face à Enyale, la déesse aux yeux pers, Athéné. Devant Hère prend place la Bruyante, sagittaire à l’arc d’or, la sœur de l’Archer ; devant Létô, le

³ Père d’Achille.

⁴ Peuple de la Thessalie.

puissant Hermès Bienfaisant ; et, face à Héphaestos, le grand fleuve aux tourbillons fonds, celui que les dieux appellent le Xanthe et les mortels le Scamandre. C'est ainsi que les dieux affrontent les dieux. (Iliade, chant 20)

Ceux-ci n'hésitent pas non plus à utiliser la duperie pour affliger les hommes. Chez eux, tous les moyens sont bons pour parvenir à leurs fins. Ainsi Zeus qui veut punir Agamemnon d'avoir insulté et humilié son protégé Achille. En rêve, il pousse l'orgueilleux à lancer une attaque contre les Troyens, attaque qu'il fera ensuite tourner en désastre.

Zeus s'adresse à Songe et lui dit ces mots ailés : « Pars, Songe funeste, et va-t'en aux fines nefs des Achéens. Une fois dans la tente d'Agamemnon, le fils d'Atrée, dis tout exactement comme je te l'ordonne. Enjoins-lui d'appeler aux armes les Achéens chevelus — vite, en masse ! L'heure est venue où il peut prendre la vaste cité des Troyens. Les Immortels, habitants de l'Olympe, n'ont plus sur ce point d'avis qui divergent. Tous se sont laissé fléchir à la prière d'Héra. Les Troyens désormais sont voués aux chagrins ». (Iliade, chant II)

Les divinités n'hésitent pas non plus à utiliser leurs pouvoirs magiques dès lors qu'il s'agit de sauver un de leurs protégés. Le Troyen Alexandre est sur le point d'être fait prisonnier par le Grec Ménélas qui est parvenu à le saisir par son casque.

Il l'eut entraîné et se fut ainsi acquis une gloire infinie si la fille de Zeus, Aphrodite, ne l'eût vu de son œil perçant. Elle rompt la courroie, taillée dans le cuir d'un bœuf abattu, si bien qu'un casque vide maintenant se trouve seul à suivre la forte main. (Iliade, chant 3)

Bref, semblables aux hommes, ces divinités sont capables du meilleur comme du pire. Comme eux, elles sont dangereuses, d'autant plus dangereuses qu'elles sont puissantes et imprévisibles.

Homère n'est pas tendre avec ses dieux et déesses. Il les décrit semblables à ces roitelets grecs : bons, généreux, capables de pitié, fidèles, protecteurs, aimants..., mais aussi combien cruels, méchants, vicieux, rusés, coléreux, rancuniers, menteurs...

C'est la faute au Destin

On rencontre aussi, dans chacun de ses chants, un troisième auteur du Mal : le Destin. Pour le nommer, Homère utilise le terme *Moirà* qui signifie « part », « portion », « lot ». Ce terme désigne la part, le lot de femmes, d'esclaves, de butin qu'à la fin de la bataille, chaque guerrier reçoit de son chef. Satisfait ou pas, il doit s'en contenter.

Il en va de même pour chaque homme. À sa naissance, il reçoit une part de vie plus ou moins longue et lorsqu'elle est épuisée, il reçoit un dernier lot commun à tous : la mort. Durant sa vie, il reçoit une part de bonheur et une part de malheur. Pour la toute grande majorité, il faut bien le reconnaître, la part de malheur pèse plus lourd que la part de bonheur, et la part de vie n'est guère longue. Et parce qu'il faut bien désigner l'auteur de cette distribution, ce terme *Moirà* prend chez Homère le sens d'une puissance mystérieuse, impersonnelle qu'aujourd'hui nous nommons Hasard, Fatalité. La vie est une loterie. Tantôt on gagne, tantôt on perd. On perd plus souvent qu'on gagne. Et finalement on perd tout avec la mort. Lors de certaines catastrophes naturelles, nul besoin de s'en prendre aux hommes ou aux dieux. Le Hasard, la Fatalité, la Malchance sont les seuls responsables.

Dans l'Iliade, Homère utilise l'image de la balance pour décrire ce Destin aveugle. Lors du duel entre Achille et Hector, la lutte fut longtemps indécise.

(Mais à un moment donné) le Père des dieux déploie sa balance d'or ; il y place les deux déesses du trépas douloureux, celle d'Achille, celle d'Hector, le dompteur de cavales ; puis, la prenant par le milieu, il la soulève, et c'est le jour fatal d'Hector qui, par son poids, l'emporte et disparaît dans l'Hadès. Alors Phœbos Apollon l'abandonne. (Iliade, chant 22)

Zeus, le souverain, est l'agent du Destin contre lequel les autres dieux, aussi puissants soient-ils, ne peuvent s'y opposer. Lui-même lui est soumis. Le Destin a décidé que Sarpédon, le fils que lui a donné Laodamie, une mortelle, et qui se bat dans le camp des Troyens, succomberait sous les coups de Patrocle. Au moment où le Troyen engage le combat, *Zeus*, son père, le prend en pitié.

« Las ! Le destin de Sarpedon, pour moi le plus cher des mortels, est de tomber sous le bras de Patrocle, fils de Ménœtios. Mais mon cœur est anxieux et, au fond de moi, s'agit un double dessein. Vais-je le ravir vivant au combat, source de pleurs, pour le déposer ensuite dans le gras pays de Lycie ou vais-je, à l'instant, l'abattre sous le bras du fils de Ménœtios ? »

L'auguste Héra aux grands yeux lui répond :

« Terrible Cronide, quels mots as-tu dits là ? Quoi ! Un simple mortel, depuis longtemps voué à son destin, tu voudrais le soustraire à la mort cruelle ? À ta guise ! Mais nous, les autres dieux, nous ne sommes pas tous d'accord pour t'approuver. » (Iliade, chant 16)

Zeus est obligé d'abandonner Sarpédon.

Le Destin assimilé au Hasard, à la Fatalité, est une notion nouvelle dans l'histoire des religions. Jusqu'alors, les hommes, les démons, les dieux et le Chaos primitif étaient les seuls responsables du Mal. Cette nouvelle vision est assurément la contribution la plus originale que ces Grecs du temps d'Homère ont apportée à la réflexion des hommes sur la condition humaine.

Nous pouvons nous demander si ces Grecs croyaient vraiment en l'existence réelle de tels dieux si semblables aux hommes, si peu divins, partageant les mêmes passions, les mêmes inclinaisons pour le bien comme pour le mal ou si ces dieux n'étaient que délire poétique. Il est difficile de répondre à une telle question, leurs critères pour démêler le vrai du faux n'étant pas les nôtres.

La vérité est un phénomène culturel, et les mythes grecs sont les éléments d'une culture qu'on ne peut évaluer en termes de vrai ou de faux⁵.

Et n'oublions pas que nous avons derrière nous 2000 ans de christianisme qui n'a cessé de réduire ce monde divin à des idoles sans consistance et ces mythes à des légendes. Une chose cependant est certaine. Ces Grecs n'étaient ni des demeurés ni des sots qui prenaient pour argent comptant tout ce qu'on leur racontait et encore moins des enfants de chœur qui croyaient au Père Noël. Ils savaient faire la différence entre un poète et un théologien. Homère était un poète, non un théologien, un poète qui exprimait dans son langage, celui de la poésie, avec toutes les libertés qu'elle revendique, la croyance commune en un monde divin perçu comme totalement arbitraire et en un Destin auquel aucun homme n'échappait. Un Grec, comme le dit si drôlement Paul Veyne, aurait été stupéfait si on lui avait appris « *qu'Héphaïstos venait de se marier, ou qu'Athéna avait beaucoup vieilli ces derniers temps*⁶ ».

⁵ Cf. Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Éd. Fayard, 1998, p. 40.

⁶ Veyne Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, 2^e éd., Paris, Éd. du Seuil, 1992, p. 29.

Comment lutter contre le Mal ?

En même temps qu'il fait jouer les trois auteurs du Mal, Homère met encore en scène les diverses réponses que peut élaborer l'homme pour contrer leur action maléfique. Et ces réponses constituent le fondement de la morale traditionnelle grecque.

La première réponse est de respecter la loi du partage fixé par le Destin (pan metron = respect des limites). Et pour illustrer cette loi fondamentale, Homère donne en exemple les dieux. Dans le XV^e chant de l'Iliade, il fait dire à Poséidon :

Nous sommes trois frères, issus de Cronos, enfantés par Rhéa : Zeus et moi, en troisième, Hadès, le monarque des morts. Le monde a été partagé en trois ; chacun a eu sa part. J'ai obtenu pour moi, après tirage au sort, d'habiter la blanche mer à jamais ; Hadès a eu pour lot l'ombre brumeuse, Zeus le vaste ciel, en plein éther, en pleins nuages. La terre pour nous trois est un bien commun, ainsi que le haut Olympe. (Iliade, chant 15)

Leur grand-père Ouranos précipitait tous ses enfants dans le Tartare dès qu'ils naissaient de peur qu'ils lui ravissent son trône. Cronos, leur père, parvint à l'éliminer en lui mutilant les parties génitales. À son tour, de peur de se voir dépossédé de son bien par ses enfants, il choisit, lui, de les dévorer. Zeus échappa à sa gueule dévorante, parvint à lui ravir son trône mais eut la sagesse de reconnaître à ses frères leur droit dans le partage de l'Univers. Dès lors, la paix régna chez les dieux. Les lots cependant n'étaient pas égaux. Le partage était seulement équitable, c'est-à-dire qu'il respectait le droit grec de succession de cette époque qui reconnaissait aux fils du défunt une part des biens proportionnelle à leur rang dans la famille. À l'aîné, Zeus, revint le vaste Ciel, au second, Poséidon, la vaste mer, et au cadet, l'Hadès, le royaume souterrain des morts. La première réplique au Mal est donc de se contenter de la part que l'on a reçue.

La seconde réplique au Mal est de se garder de l'« hybris », c'est-à-dire de l'orgueil, de l'appétit démesuré et de cultiver cette vertu cardinale qu'est « la mesure en toutes choses », le « jamais trop », vertu que les artistes grecs de l'époque classique traduiront dans leurs œuvres, dans la sculpture et l'architecture notamment, par l'harmonie et l'équilibre des formes. Vouloir plus que sa part fixée par le Destin, vouloir accaparer celle d'autrui, c'est courir à sa perte, c'est déclencher tous les maux. Pâris a voulu plus que sa part en enlevant Hélène et sa ville fut ruinée. Agamemnon voulut plus que sa part en enlevant la captive d'Achille, et les Grecs connurent des revers. Dans l'Odyssée, en voulant accaparer le bien d'Ulysse, c'est-à-dire Pénélope et le trône d'Ithaque, les jeunes nobles de l'île subirent la colère d'Ulysse qui les tua tous, les uns après les autres. Le châtement de l'« hybris » est la « nemesis », l'abaissement de l'orgueilleux. Hérodote, le grand historien grec du IV^e siècle avant notre ère, utilisa la comparaison suivante pour la décrire :

Regarde les animaux qui sont d'une taille exceptionnelle : le ciel les foudroie et ne les laisse pas jouir de leur supériorité ; mais les petits n'excitent point sa jalousie.

Regarde les maisons les plus hautes, ainsi que les arbres : la foudre les frappe, car le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure. (Histoire, VII, 10)

Lorsque les dieux s'acharnent contre les humains, la troisième réponse est de leur offrir de nombreux et somptueux sacrifices. Le fumet des viandes rôties les ravit et les dispose favorablement. C'est là une réponse commune à toutes les religions antiques. Mais à malin malin et demi, les Grecs savaient leurs dieux vaniteux. Alors ils leur adressaient des prières de louange flattant leur vanité. Achille le sait bien qui adresse ce compliment à Athéna :

Un ordre de vous, déesse, est de ceux qu'on observe. Quelque courroux que je garde en mon cœur, c'est là le bon parti. Qui obéit aux dieux, des dieux est écouté. (Iliade, chant 1)

Les larmes aussi parviennent parfois aussi à les émouvoir. Dos à la mer, les Grecs sont près de succomber sous un assaut troyen. Agamemnon, l'orgueilleux, se fait alors tout humble et s'adresse en pleurs à *Zeus* :

Aujourd'hui nous ne sommes pas même à la taille d'un seul (Troyen), ni à la taille d'Hector, qui va dans un instant livrer nos nefes à la flamme brûlante. Ah ! Zeus père ! As-tu donc jamais aveuglé de la sorte un autre des rois tout-puissants, pour le priver ensuite d'une grande gloire ? Je puis bien le dire pourtant ; jamais, quand je venais ici pour mon malheur, jamais je n'ai dépassé un de tes autels splendides avec une nef bien garnie de rames, sans brûler sur chacun la graisse et les cuisses d'un bœuf dans le désir que j'avais de ravager Troie aux bonnes murailles. Ainsi, Zeus, accomplis mon désir : permets-nous d'échapper et de nous sauver ; ne laisse pas les Achéens être domptés par les Troyens. »

Le Père des dieux à le voir en pleurs a pitié. Il fait oui : il verra son armée saine et sauve, et non perdue. (Iliade, chant 8)

Face au destin qui frappe parfois durement, Homère, par la voix de deux de ses héros, Ulysse et Achille, indique l'attitude à avoir. Lors d'un affrontement, Ulysse se retrouve seul entouré de guerriers troyens. Il se dit alors à lui-même :

Celui-là est un héros au combat qui tient bon, et de toutes ses forces, qu'il blesse ou soit blessé. (Iliade, chant 11)

Au vieux roi Priam brisé par le chagrin, Achille le secoue un peu durement en lui disant :

On ne gagne rien aux plaintes qui glacent les cœurs, puisque tel est le sort que les dieux ont filé aux pauvres mortels : vivre dans le chagrin, tandis qu'ils demeurent, eux, exempts de tout souci.

(...)

Endure ton sort, ne te lamente pas sans répit en ton âme. Tu ne gagneras rien à pleurer sur ton fils ; tu risques, au lieu de le ressusciter, de t'attirer quelque nouveau malheur. (Iliade, chant 24)

Face au destin, le héros peut crier sa souffrance. Mais il laisse les pleurs aux femmes. Lui, fait front, il ne se laisse jamais abattre, il fait appel à tout son courage et à son intelligence. Et quand le Destin fait pencher la balance du côté de l'Hadès, le héros cherche à montrer une dernière fois de quoi il est capable.

Hector va succomber sous les coups d'Achille.

« Et voici maintenant le Destin qui me tient. Eh bien ! Non, je n'entends pas mourir sans lutte ni sans gloire, ni sans quelque haut fait, dont le récit parvienne aux hommes à venir. »

(...)

À peine a-t-il parlé : la mort, qui tout achève, déjà l'enveloppe. Son âme quitte ses membres et s'en va, en volant chez Hadès, pleurant sur son destin, abandonnant la force et la jeunesse. Il est déjà mort, quand le divin Achille dit :

« Meurs : la mort, moi, je la recevrai le jour où Zeus et les autres dieux immortels voudront bien me la donner. » (Iliade, chant 22)

L'immortalité pour le héros grec ne réside pas dans une vie éternelle auprès des dieux, mais dans le souvenir impérissable qu'il laisse aux générations futures.

Homère décrit donc un monde divin qu'aucune religion n'avait présenté jusqu'alors : un monde divin perçu comme totalement arbitraire, amoral dans sa conduite envers les humains, mais comme eux, soumis à un Destin aveugle.

Cette vision pessimiste, il la tempère en enseignant à ses contemporains que ce monde divin peut être amadoué par des sacrifices, des prières, des pleurs, et que la vie peut être supportable si chacun respecte la loi du partage et ne succombe pas à l'« hybris ».

Et lorsque ce monde divin décoche ses flèches mortelles, lorsque la balance penche inexorablement vers l'*Hadès*, une seule conduite, à ses yeux, est honorable : braver la mort, lui faire un pied de nez en l'affrontant dans un dernier combat perdu d'avance, mais qui restera gravé, pour l'éternité, dans la mémoire des hommes.

Ne sont-ils pas toujours présents dans notre mémoire, Hector, Achille et leurs compagnons ?

Nos guides

- Homère, *L'Iliade*, Paris, Éd. Gallimard, 1973.
- Homère, *L'Odyssée*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2005 (Coll. Classiques en poche).
- Jerphagnon Lucien, *Les Dieux et les Mots*, Paris, Éd. Tallandier, 2004.
- *La Grèce Ancienne*, ouv. coll., Paris, Éd. Universalis, 1999.
- Lévêque Pierre, *Dans les pas des dieux grecs*, Paris, Éd. Tallandier, 2003.
- Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Colin, 1964. Réédition pour Le Grand Livre du Mois 2000.
- Romilly de Jacqueline, *Homère*, 5^e éd., Paris, PUF, 2005 (Coll. « Que sais-je ? »).
- Veyne Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Éd. du Seuil, 1992, 2^e éd.
- Vernant Jean-Pierre, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1962.
- Vernant Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Éd. Maspero, 1965.

~800

Homo *religiosus* en Israël

Dieu est Silence

Au Proche-Orient, dans les cours royales, durant les deux derniers millénaires avant notre ère, un nouveau type d'Homo *religiosus* apparaît aux côtés des prêtres et des devins : les prophètes. Nous l'avons vu, c'est à Mari (Syrie), aux alentours de 1800, qu'on les rencontre pour la première fois. Ils agissent avant tout comme conseillers politiques et militaires des rois auxquels ils transmettent des ordres, des encouragements, des félicitations, mais aussi des mises en garde de leurs dieux. Si les devins cherchent à connaître la volonté des dieux par diverses techniques, les prophètes, eux, la transmettent de vive voix. Mais tous deux poursuivent le même but : apporter à leurs maîtres la caution divine dans tout ce qu'ils entreprennent.

Les prophètes en Israël

C'est donc sans surprise que nous voyons de tels prophètes intervenir auprès des rois israélites durant tout le temps que ceux-ci gouvernèrent leurs royaumes, c'est-à-dire de l'instauration de la royauté vers 1040/1010 à sa chute, lors de la destruction de Jérusalem par le Babylonien Nabuchodonosor II, en 587. À l'instar de leurs collègues du Proche-Orient, ils conseillent leurs rois. Plus même, la Bible nous les montre comme leur conscience, leur reprochant sans cesse d'être infidèles à leur dieu national, *Yahvé*. En effet, vers le IX^e siècle, ils prirent, semble-t-il, la tête d'un mouvement religieux que l'historien Morton Smith appelle le « mouvement-du-*Yahvé*-unique »¹, mouvement minoritaire qui ne cessa de proclamer à la face des rois et du peuple que *Yahvé* était leur seul et unique Dieu. Ce mouvement naquit en opposition à celui des prophètes de *Baal* qui cherchait à implanter son culte dans les deux royaumes d'Israël et de Juda. Entre ces deux mouvements, ce fut une guerre à mort, car aussi bien les rois que leurs sujets ne cessaient de balancer entre ces deux divinités.

Élie s'approcha de tout le peuple et dit : « Jusqu'à quand clocherez-vous des deux jarrets ? Si *Yahvé* est Dieu, suivez-le ; si c'est *Baal*, alors suivez-le. » (I Roi 18 : 21)

La Bible, production littéraire issue du « mouvement-du-*Yahvé*-unique »

Lorsque les rois furent emportés dans la tourmente babylonienne, les prophètes disparurent peu après. Mais leur message perdura durant tout le temps que les Israélites vécurent en exil. Et après leur retour dans leur patrie, il fut repris par les prêtres du Temple de Jérusalem où *Yahvé* seul désormais fut adoré². Ceux-ci rassemblèrent toute la littérature sacrée produite jusqu'alors et écrivirent l'histoire tragique de leur peuple en la réinterprétant à la lumière des croyances qui avaient soutenu ce mouvement prophétique, à savoir que si les deux royaumes avaient été rayés de la carte, la raison était à chercher dans la constante infidélité des rois et du peuple envers *Yahvé*. Et si le peuple lui-même n'avait pas été rayé de la carte, lors des

¹ Cf. Smith Morton, *Palestinian Parties and Politics that Shaped the Old testament*, New York, 1971.

² Le temple de Jérusalem fut reconstruit et consacré en 516, après 20 ans de travaux.

déportations de 722, 597 et 587, et s'il avait retrouvé sa terre en 538, c'était parce que *Yahvé*, lui, était demeuré fidèle malgré tout et l'avait sauvé d'une disparition certaine.

Élie aux yeux de l'histoire

Les premiers grands prophètes israélites ont pour nom Samuel qui vécut au X^e siècle, Élie et Élisée qui vécurent au siècle suivant. Le plus important des trois est sans conteste Élie, car, de toutes les grandes figures religieuses qu'a produites la religion juive, il est le premier à avoir vécu une expérience mystique totalement nouvelle qui, sur le long terme, va influencer très fortement non seulement cette religion mais encore les deux autres religions monothéistes : le christianisme et l'islam.

Sa vie est racontée dans six chapitres des deux *Livres des Rois* (1R 17 - 19, et 21 et 2R 1 et 2) et que l'on appelle le « Cycle d'Élie ». Il aurait été rédigé entre ~850 et ~722, plus précisément autour des années 800, par un de ses disciples. Mais aux yeux de certains historiens, cette vie est tellement truffée de miracles, d'« exploits », d'exagérations, d'outrances, d'anachronismes, d'incohérences qu'ils ne lui accordent que peu de crédit³. Cependant en la comparant au contexte historique et politique dans lequel Élie a prophétisé et que révèle l'archéologie, d'autres historiens ont pu tout de même dégager les grandes lignes de la vie de ce prophète.

Élie était originaire de Tishbé, village du pays de Galaad situé à l'est du Jourdain. Il prophétisa durant les règnes du roi Achab (~874 - ~853) et de son fils Achazyah (~853 - ~852). L'épouse d'Achab était Jézabel, une fille d'un roi phénicien de Tyr. Adoratrice de *Baal*, le dieu national des Phéniciens, elle chercha à implanter son culte dans son nouveau royaume, le royaume d'Israël (Samarie). Elle lui bâtit des sanctuaires qu'elle dota d'un clergé et d'un corps important de prophètes. Farouche adorateur de *Yahvé*, Élie se mit à contrer violemment l'implantation de ce culte concurrent. Il serait même allé jusqu'à massacrer de sa propre main un certain nombre de ses prophètes, à la grande colère de Jézabel et de son royal époux qui ne pouvait tolérer un tel fanatisme, car il représentait un grave danger pour sa politique étrangère. En effet, les douze États de la région étaient en train de monter une coalition pour faire face à la menace d'une invasion que faisait peser sur eux l'Assyrie. Elle se produisit effectivement en 853. Mais les coalisés parvinrent à la repousser lors de la bataille de Qarqar sur l'Oronte. Les troupes de Salmanazar III furent contraintes de regagner l'Assyrie.

Dans un contexte politico-militaire aussi tendu, Achab ne pouvait tolérer qu'un de ses sujets, tout prophète qu'il fût, vînt mettre en péril son alliance avec ses voisins, d'autant plus qu'il en était un des principaux piliers avec son important contingent de chars. Il ne pouvait laisser Élie, ce « fauteur de troubles », ce « perturbateur de l'ordre public » comme il l'appelle (1 Roi, 18 : 17), s'en prendre au culte de *Baal* et tracter impunément ses prophètes. Il aurait ordonné son arrestation. Averti, Élie s'enfuit. Traqué par la police d'Achab qui le rechercha jusque dans les États voisins, il se réfugia d'abord en Transjordanie, puis à Sarepta, et enfin dans la région de l'Horeb (Sinaï). Il serait réapparu à la fin du règne d'Achab et aurait poursuivi sa mission sous le règne de son fils. On ignore la date de son décès.

³ Cf. Finkelstein Israël – Silberman Neil Asher, *La Bible dévoilée*, Paris, Éd. Bayard, 2002, p. 200 et ss.

Élie, maître spirituel

Pour des exégètes modernes⁴, cette hagiographie est à lire non pas comme le récit historique d'une vie telle qu'elle se serait déroulée réellement, mais comme le récit d'un itinéraire spirituel, mystique. Plutôt que de faire un exposé théorique sur la voie à suivre pour entrer en contact direct avec le divin, l'auteur a préféré décrire comment un homme, un fanatique même, un « perturbateur de l'ordre public », y était parvenu. Lus sous cet angle, ces chapitres apparaissent alors comme ceux d'un ouvrage rédigé avec le plus grand soin où chaque mot, chaque anecdote sont porteurs de sens. Ils constitueraient donc un traité de mystique mis en scène, le premier de la religion juive.

Un itinéraire spirituel

La « vie d'Élie » serait la trajectoire spirituelle d'un homme rivé à une certitude indéracinable, celle que son dieu est le vrai dieu, et qui cherche, avec fanatisme, à l'imposer aux autres et qui, un beau jour, découvre que son dieu n'est pas celui qu'il croit. Il est tout Autre. Tous ses repères s'écroulent alors, toutes ses certitudes s'effondrent. Mais il parvient peu à peu à surmonter cette crise en se mettant humblement à la recherche de ce Tout Autre.

Un fanatique religieux

Élie est d'abord présenté comme une personnalité religieuse de premier plan qui a accès à la cour royale (1 R 17-18). Il est jeune, plein de santé. C'est un vrai marathonien : il parvient à courir 30 km d'une traite devant le char de son roi. Excessif en tout, il l'est surtout sur le plan religieux. C'est un fanatique de *Yahvé*, un fanatique capable de tout, même de tuer au nom de son dieu.

Je suis agité d'une passion furieuse pour *Yahvé*, Dieu des Milliers. (1R 19 :10, 14)

C'est ainsi qu'il se définit lui-même et son dieu *Yahvé*, en effet, ressemble comme un frère au dieu *Baal*. Comme lui, quand il veut manifester sa puissance, il fait appel à l'orage, au feu, aux tremblements de terre... Comme lui, il n'hésite pas à punir tous ceux qui s'opposent à ses volontés. Comme lui, il n'hésite pas à anéantir les ennemis de son peuple... Bref, il est un dieu à l'image des rois de la terre avec leurs cours, leurs armées, leur justice la plus souvent impitoyable. Mais à la différence du dieu *Baal* qui accepte à ses côtés la présence d'autres dieux, *Yahvé* est un dieu exclusif. Il est le dieu national du peuple israélite, son seul et unique dieu. Aucun autre ne peut s'asseoir à ses côtés.

Le triomphe

Parce que le roi Achab et son peuple ont abandonné *Yahvé* pour suivre le dieu de la reine Jézabel, le dieu *Baal*, Élie, qui est doté de pouvoirs magiques que lui a conférés *Yahvé*, décrète trois années de sécheresse sur tout le pays. Ce qui provoque une terrible famine. Au bout de ces trois années d'épreuves, jugeant que le roi et le peuple étaient « mûrs » pour revenir à *Yahvé*, Élie les convoque sur le mont Carmel et lance un défi aux prophètes de *Baal*. Ils offriront à leur dieu un taurillon en sacrifice, puis lui, Élie, offrira à son tour le même sacrifice à *Yahvé*. Sera reconnu comme le seul dieu véritable d'Israël celui qui fera tomber la pluie sur le pays.

⁴ Cf. Masson Michel, *Élie ou l'appel du silence*, Paris, Éd. du Cerf, 1992.

Les 450 prophètes de *Baal* présents relèvent le défi et se mettent à officier.

Ils poussent des cris au nom de *Baal* du matin jusqu'à midi :

- Ô *Baal*, réponds-nous !

N'entendant ni voix ni réponse, ils se mettent à danser sur l'autel qu'ils ont fabriqué.

Arrive midi, Élie se moque d'eux :

- Criez plus fort, le dieu est en train de bavarder, ou il traite une affaire, ou il est parti ! Peut-être qu'il dort ?

Il faut le réveiller !

Ils forcent la voix et se tailladent, selon leur coutume, avec des poignards et des lances jusqu'à ce que le sang dégouline sur eux. Midi passe : ils entrent en transe. Vient la présentation du soir. Ni voix ni réponse ni réaction. » (1 R 18 : 26 – 30)

Élie entre alors en lice, construit un autel, sacrifie un taurillon, et avant d'allumer le feu, il ordonne même de verser des seaux d'eau sur le foyer. *Yahvé* est si puissant que cette eau ne saurait l'empêcher d'allumer le bûcher en signe d'acceptation de cette offrande. Et effectivement, *Yahvé* fait descendre son feu qui dévore non seulement l'offrande, mais encore les pierres de l'autel et la poussière !!! Puis le ciel s'obscurcit de nuages et il se met à pleuvoir. Le peuple se prosterne et reconnaît que *Yahvé* est plus puissant que *Baal*. Le triomphe d'Élie est total. Alors dans sa frénésie, il fait arrêter les 450 prophètes de *Baal* et les égorge.

La chute

Dès que Jézabel apprend la nouvelle, une rage folle la saisit. Au massacre de ses prophètes, elle répond par un autre massacre, celui de tous les prophètes de *Yahvé*. Or celui-ci ne « bouge pas le petit doigt » pour sauver ses fidèles serviteurs, si l'on ose s'exprimer ainsi en parlant de Dieu. Élie ne comprend pas. Le silence de *Yahvé* est insoutenable. Pourquoi ne réagit-il pas, alors qu'il venait de s'affirmer avec un tel éclat ? Pourquoi ne fait-il pas descendre son feu sur Jézabel, l'impie ? Et non seulement il n'intervient pas pour sauver ses prophètes, mais il n'intervient pas non plus pour le sauver, lui, Élie, son premier prophète, de la police que la reine a lancée à ses trousses. Comme le dernier des criminels, à sa grande honte, à son grand désespoir, ravagé par un doute aussi vaste que le silence de son dieu, il doit fuir et se cacher. Sa foi est à ce point perturbée, chahutée que cet homme excessif se met à souhaiter la mort. Il s'assied sous un genêt et décide de se laisser mourir de faim. *Yahvé* l'a abandonné pour une raison incompréhensible. À quoi bon continuer à vivre ?

La longue marche dans le désert

Alors, un ange intervient et lui ordonne de manger. Mais il le met au régime, au pain sec et à l'eau – une galette et une cruche d'eau -, et lui ordonne de se rendre, seul, dans le désert, sur la montagne de l'Horeb (Sinai). Élie obéit, espérant qu'il y obtiendra une réponse de *Yahvé*. Commence alors une longue et douloureuse marche dans la solitude la plus extrême, durant « quarante jours et quarante nuits », chiffre symbolique de l'épreuve à traverser avant de rencontrer Dieu. Et c'est un homme épuisé physiquement et psychiquement qui parvient à la Montagne de Dieu et qui s'écroule à l'entrée d'une grotte. C'est un homme qui n'est plus capable d'opposer une résistance quelconque, mais qui se trouve dans les conditions optimales pour vivre une expérience extatique.

- Sa longue marche solitaire, dans le silence d'un cadre immuable et monotone a réduit toutes les sollicitations sensorielles, toutes les paroles inutiles.

- La fatigue du chemin a calmé cet agité et vidé son esprit de toutes ses pensées.

- Son jeûne au pain et à l'eau a inhibé les excitations et son goût de l'action.

La rencontre

Une voix ne lui laisse pas le temps de récupérer. Elle lui ordonne de se lever. Dieu va passer. L'Horeb est un lieu sacré pour les Israélites, car, d'après leurs traditions, c'est sur cette montagne que *Yahvé* s'était révélé à Moïse, lors de l'Exode. Au milieu des flammes, des tremblements de terre, des éclairs, du tonnerre, il lui avait dicté longuement les termes de l'Alliance que le peuple allait devoir respecter s'il entendait entrer dans la Terre promise et jouir de sa protection.

Le biographe d'Élie raconte en ces termes la rencontre de *Yahvé* avec Élie.

Un vent grand et puissant ébranle les montagnes,
fracasse les rochers devant *Yahvé*.
Dans le vent il n'y a pas *Yahvé*.
Après le vent un tremblement de terre.
Dans le tremblement de terre il n'y a pas *Yahvé*.
Après le tremblement de terre, un feu.
Dans le feu il n'y a pas *Yahvé*.
Après le feu, **un bruit de fin silence**. (1Roi 19 : 11-12)

Yahvé n'est plus le dieu de Moïse. Avec stupeur, Élie découvre que son Dieu n'est pas ce qu'il croyait être jusqu'alors. *Yahvé* ne se présente plus comme un chef de guerre comme il l'était au temps de Moïse. Il ne se présente plus comme le dieu des Armées, le dieu des « Milliers ». Il n'est plus un *Baal* (seigneur) comme les autres *Baal*. Il n'est plus celui qui a répondu avec fracas à son sacrifice sur le mont Carmel. Il n'est plus un dieu de la fertilité en faisant pleuvoir sur le pays après trois ans de sécheresse. Il ne manifeste plus sa toute-puissance par l'intermédiaire des éléments naturels. Ce temps-là est révolu.

Dieu est Autre

Il est tellement Autre, tellement Incompréhensible, tellement Indicible, tellement Transcendant qu'Élie ne peut le percevoir que dans un « *bruit d'un fin silence* ».

Dieu est Silence

Dieu ne parle pas à Élie comme il parlait à Moïse. Il ne dicte pas, il n'ordonne pas. Il ne s'impose pas avec majesté, avec fracas. Il n'impressionne pas. Mais il est là, présent, silencieux. Il fait simplement signe, un signe à peine perceptible. « Un bruit de fin silence » ! C'est le mot le plus adéquat que le biographe d'Élie a trouvé pour exprimer l'Altérité, la Transcendance et la présence de Dieu. Cette impossibilité à traduire en langage humain cette révélation de Dieu, tous les grands mystiques de toutes les religions l'ont éprouvée. De Dieu, ils n'ont pu dire que ce qu'Il n'était pas, incapables qu'ils étaient de dire qui Il était, tant Il échappe à l'entendement humain.

À la même époque, en Inde, les ascètes brahmanes vivaient des expériences extatiques analogues à celle d'Élie. « *Neti, neti* (Il n'est pas ainsi, il n'est pas ainsi) » : répétaient-ils. Non, Dieu n'est ni dans la montagne, ni dans le soleil, ni dans le Ciel... Il est infiniment plus que cela.

Plus près de notre temps, le mystique allemand Conrad Immendorfer (...) dira de Dieu :

C'est – et personne ne sait : quoi.
C'est ici, c'est là,
C'est loin, c'est haut !
Mais non, je mentais :
Non, ce n'est ni ceci ni cela⁵.

Une rencontre mystique

Michel Masson, un des exégètes du récit biblique, commente ainsi cette révélation de Dieu à Élie :

La formule « qol demama daqqa (bruit d'un fin silence) » pourrait (...) se référer non à un quelconque phénomène externe à caractère météorologique mais bien à une expérience mystique de type interne – celle de l'extase suprême où le mystique vidé de ce qui fait son moi, accède ardemment à Dieu⁶.

La tempête, le tremblement de terre, le feu qui ont précédé le *bruit d'un fin silence* pourraient donc être aussi des métaphores exprimant les différentes étapes de l'expérience mystique vécue par Élie. L'ouragan pourrait être la métaphore de l'agitation qui saisit l'extatique lorsqu'il entre en transes, le tremblement de terre, celle des tremblements qui secouent tout son corps, le feu, celle de la chaleur intense qui le consume : étapes qui débouchent sur un instant paroxystique, l'extase proprement dite, la fusion avec la divinité dans un silence, une immobilité absolue, mais durant lesquelles la conscience de l'extatique continue d'être en éveil.

L'approfondissement

« *Je serai ce que Je serai.* » (Exode 3 : 14) avait répondu *Yahvé* à Moïse qui lui demandait sur le Sinaï comment il devait le présenter au peuple hébreu. Ici, avec Élie, pas un mot, pas une parole. *Yahvé* ne se présente que sous la forme d'« *un bruit de fin silence* », c'est-à-dire sous la forme d'une perception extrêmement ténue. Mais elle suffit pour bouleverser Élie à un point tel qu'il cache son visage dans son manteau.

Cette rencontre avec Dieu-Silence l'a ébranlé et surtout a suscité en lui un désir puissant de mieux le connaître. Il passe la main à un de ses disciples, Élisée, pour continuer le combat contre *Baal* et part vivre en solitaire sur une montagne à la recherche du dieu qu'il a rencontré sur l'Horeb. On ne le voit intervenir que quatre fois seulement.

Une première fois pour dénoncer une injustice. Achab et Jézabel ont fait tuer Navôt pour s'emparer de la vigne dont il était propriétaire et qu'il refusait de leur vendre. Il annonce à Jézabel qu'elle mourra dévorée par des chiens. Une seconde fois pour annoncer à Achazyah qui a succédé à son père Achab, qu'il mourra parce qu'il a consulté *Baal* plutôt que *Yahvé* pour savoir s'il allait guérir des suites d'une malheureuse culbute par-dessus une balustrade de son palais. Par deux fois, avant de se rendre à la cour, il fait descendre le feu du Ciel sur une cinquantaine de soldats venus lui porter la convocation du roi Achazyah.

Ces épisodes nous montrent un prophète qui n'a pas encore quitté totalement ses habits de justicier de *Yahvé*, dieu des Milliers, qu'il est encore capable d'excès. Il a donc encore du chemin à faire avant d'être dans les dispositions nécessaires pour rencontrer une nouvelle fois son Dieu.

⁵ Cité par Will Vesper dans son *Deutscher Psalter*, p. 42 et rapporté par G. Van der Leeuw in *La Religion dans son essence et ses manifestations*, Paris, Éd Payot, 1955, p. 487.

⁶ Masson Michel, op. cit., p. 40.

L'enlèvement au Ciel

Cette rencontre, définitive celle-là, a lieu un jour qu'il se rendait à Bethel avec son successeur Elisée. Son biographe la décrit en une ligne sous la forme d'une apothéose que l'on retrouve dans un certain nombre de mythes pour d'autres héros.

Soudain un char et des chevaux de feu les séparent. Pris dans le tourbillon, Élie monte jusqu'au ciel. (2 R 2 : 11)

La fusion avec Dieu, telle est la vocation de l'homme.

Une Voie pour rencontrer Dieu

À travers les épisodes de la vie d'Élie, son biographe indique la Voie à suivre pour accéder à cette fusion avec Dieu.

- Elle est une Voie de patience : Élie n'a pas été « retourné » complètement la première fois qu'il a découvert *Yahvé*-Silence. Ce fut un chemin qu'il a dû poursuivre jusqu'à la fin de sa vie, avec des retours en arrière comme le montrent les épisodes cités plus haut. Sur cette Voie, le droit à l'erreur est reconnu.
- Elle est une Voie de silence : sur les pistes du désert, aucun Achab, aucune Jézabel, aucun prophète de *Baal* à maudire. Finie la proclamation de *Yahvé*, dieu des Milliers, finis les prêches enflammés. Du silence, rien que du silence durant quarante jours et quarante nuits.
- Elle est une voie d'humilité : Élie, le héraut de Dieu, le soldat de Dieu, doit accepter d'avoir été vaincu par une femme, Jézabel.
- Elle est une voie de renoncement à soi-même : Fini d'occuper le devant de la scène. Fini d'être à la tête d'un groupe de prophètes. Finies les joutes avec les prophètes de *Baal*. Fini d'accomplir des prodiges, des miracles sous les yeux éberlués du peuple. Élie, dans le désert, n'est plus rien. Aux yeux du monde, il n'existe plus. Et *Yahvé* semble l'avoir abandonné lui aussi. Élie n'est plus qu'un pauvre homme qui doit faire le sacrifice de tout ce qui donnait à sa vie une raison, un sens. La fusion avec Dieu exige la mort au monde, la mort à soi-même.
- Elle est une voie de solitude : Élie doit s'enfoncer seul, sans son serviteur, sur les pistes du désert. Seul avec lui-même, car *Yahvé* ne lui parle plus. Le chemin que suit Élie et qui le mène à Dieu ne peut être parcouru que seul. Plus de temples, plus d'autels, plus de sacrifices, plus d'assemblées de fidèles, plus de prêtres intermédiaires entre dieu et l'homme.

Autrement dit, ce chemin peut être parcouru par n'importe quel homme. Cette Voie est universelle. Elle n'est pas liée à un peuple, à une religion... Les brahmanes hindous proposaient à ceux qui voulaient les suivre dans leur recherche de l'Absolu, la même Voie, les mêmes exigences.

Pour conclure, citons une fois encore Michel Masson.

(À ses yeux, le Cycle d'Élie est) est un livre d'un non-conformisme surprenant ; en effet, loin d'être une épopée à la gloire de la tradition d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Moïse, il se pose en fait comme une œuvre de rupture fondamentalement antimosaique où le *Yahvé* des patriarches apparaît comme à peine supérieur à Baal. Rompant avec l'Alliance, annulant les notions de Terre promise et de Peuple élu, interdisant par avance tout messianisme, il révèle que la Voie est intérieure et ouverte à chacun : par une concentration ardente aboutissant à l'extinction du moi, elle tend à la fusion de l'adepte en Dieu. Ni sentimentalité d'amour ou de joie mais, au-delà des sens, le son d'un silence fin⁷.

⁷ *Ibid.*, p. 216.

La religion juive rejoint avec Élie les grandes traditions religieuses universelles qui toutes affirment que le divin se découvre à l'intérieur de soi, dans le dépouillement de son moi, dans le silence de son moi. L'« élianisme », comme les exégètes appellent cette Voie, ne condamne pas l'institution religieuse et ceux qui l'animent : prêtres, prophètes... Il n'en dit rien. Il donne simplement mais radicalement la priorité à la personne, à sa vie intérieure, et non à l'institution, et encore moins à un peuple.

Le *Cycle d'Élie* comporte encore toute une série d'apologues, de petites histoires à but moral, proposant à celui qui veut suivre cette Voie des règles de vie pour bien la suivre. L'un de ces apologues concerne directement notre sujet. Il s'agit de la rencontre d'Élie avec une pauvre veuve de Sarepta, ville de l'État voisin de Tyr.

La sévère sécheresse que ce prophète a infligée au Royaume d'Israël (Samarie) en raison de l'abandon de *Yahvé* par son roi au profit de *Baal*, le frappe aussi personnellement. Le torrent auprès duquel il s'était installé, s'est asséché. Il se rend donc à Sarepta, ville phénicienne. Mais la sécheresse a frappé aussi cette région. A-t-il abusé quelque peu de son pouvoir ? À l'entrée de la ville, il voit une femme qui ramasse du bois. Elle ignore qu'il est un homme de Dieu.

- Prends un peu d'eau dans ta cruche, que je boive.
Tandis qu'elle va remplir la cruche, il l'appelle à nouveau :
- Prends dans ta main un morceau de pain pour moi.
- Sur la vie de Yahvé ton dieu, dit-elle, je jure que je n'ai pas de pain, seulement une poignée de farine dans une jarre et un peu d'huile dans une cruche. J'allais rentrer chez moi avec ces deux bouts de bois pour préparer à manger, à mon fils et à moi. Puis après nous mourrons. (I R 17 : 10-13)

C'est tout ce qui reste à cette pauvre femme comme victuailles. Élie insiste. Il lui demande de faire d'abord une galette de pain pour lui, puis deux autres pour elle et son fils. Elle obéit. Admirable veuve, plongée dans le dénuement le plus complet, elle n'hésite pas à partager ses dernières galettes avec un étranger dont elle ignore tout.

Formidable leçon pour Élie qui a déclenché cette sécheresse. Lui, l'auteur de cette calamité, se voit secouru par une étrangère, et qui plus est par ce qu'il y avait, à l'époque, de plus faible au monde : une femme seule, une veuve, avec un enfant à charge, à bout de ressources, sur le point de mourir de faim. Combattre le Mal par le Bien, telle est la règle de vie que doit suivre celui qui veut s'engager sur la Voie qui mène à la rencontre avec Dieu.

Mais l'apologue n'est pas terminé. Élie qui s'est installé chez cette veuve utilise les dons que Dieu lui a conférés : il multiplie, durant une année, huile et farine. Il va même ressusciter l'enfant de la veuve tombé malade.

Nouvelle leçon : tout fidèle de Dieu doit utiliser ses dons pour combattre le Mal. Il est appelé à travailler pour la vie et non pour la mort. Autrement dit, il ne doit pas attendre de Dieu de miracle. Celui-ci lui a donné tout ce qu'il faut pour rendre vivable le monde dans lequel il vit. C'est à lui de faire des miracles.

Telle est la plus ancienne et aussi la plus convaincante réponse de la religion juive au « silence de Dieu ».

Dieu est silence en effet pour qui Le prend pour un « deus ex machina », qui l'assaille de ses prières chaque fois que surgit un problème, un drame, une tragédie... Cela est encore plus vrai, lorsque c'est un peuple qui Lui demande d'intervenir et de manifester Sa Toute-Puissance au détriment d'autres peuples.

Mais Dieu parle à celui qui prend le chemin de l'Horeb, qui fait silence, et qui, dans l'oubli de soi, le cherche au fond de son cœur. Là, et là seulement, Dieu lui fera entendre « *un bruit de fin silence* » qui le retournera comme il a retourné le prophète Élie. Mais le peuple d'Israël n'était pas encore mûr pour entendre ce « *bruit de fin silence* » et donner une nouvelle orientation à leur religion.

Nos guides

- *La Bible. Nouvelle traduction*, Paris, Éd. Bayard, 2005.
- Blenkinsopp Joseph, *Une Histoire de la prophétie en Israël*, Paris, Éd. du Cerf, Coll. Lectio Divina, 152, 1993.
- Lemaire André, *Prophètes et rois*, Paris, Éd. du Cerf, Coll. Lectio Divina, hors-série, 2001.
- Masson Michel, *Élie ou l'appel du silence*, Paris, Éd. du Cerf, 1992

6.6

~760 – 722

Israël

Dieu est Amour

Les prophètes Amos, Osée, Isaïe et Michée

L'Assyrie, première puissance du Proche-Orient

Entre le IX^e et le VII^e siècles avant notre ère, deux grandes puissances dominaient le Proche-Orient : l'une en déclin, l'Égypte, et l'autre en plein redressement, l'Assyrie. Entre les deux, prise en tenaille, une mosaïque de moyens et petits États : la Syrie, les royaumes d'Israël, de Juda, d'Edom, de Moab et d'Ammon ainsi que les deux confédérations de villes marchandes des bords de la Méditerranée, celles des Phéniciens et des Philistins.

De tous temps, l'Égypte et les divers empires qui s'étaient construits à partir de la Mésopotamie convoitaient cette zone intermédiaire tant pour lui faire jouer le rôle d'avant-poste militaire que pour contrôler les routes caravanières reliant l'Anatolie, la Mésopotamie, l'Arabie et l'Égypte et se procurer à bon compte ses richesses : olives, vins, bois de cèdre...

À la fin du IX^e siècle, l'Assyrie était devenue suffisamment puissante pour exercer sur ces petits États une pression telle qu'ils n'eurent d'autre solution que d'accepter son protectorat. Mais, entre 783 et 747, elle fut contrainte de relâcher momentanément son emprise, le temps de mater une révolte des Mèdes et de sécuriser ses frontières de l'est menacées par des incursions de nomades araméens. Ces petits États profitèrent de son retrait pour reconquérir leur indépendance.

Les royaumes israélites

Nous l'avons vu, les Israélites étaient apparus en Palestine vers 1200 et vers 1000, ils avaient transformé leur confédération tribale en un royaume. Trois rois se succédèrent : Saül, David et Salomon. À la mort de ce dernier en 931, une mésentente éclata au sein de son élite politique au sujet des impôts que les douze tribus devaient payer à son successeur, Jéroboam I^{er}. Neuf d'entre elles¹, situées au sud du pays, refusèrent leur augmentation et firent sécession. Elles fondèrent le royaume d'Israël avec successivement pour capitales Sichem, Tirça et Samarie. Les trois autres, situées au nord : Juda, Siméon et Benjamin fondèrent le royaume de Juda avec pour capitale Jérusalem.

Le royaume d'Israël

Pays de plaines et de collines, l'olivier et la vigne faisaient sa richesse qu'augmentaient encore les taxes prélevées sur les caravanes qui empruntaient ses routes.

Lorsque l'emprise de l'Assyrie se desserra en 783, son roi, Jéroboam II (788 – 747) en profita pour créer une armée professionnelle dotée d'unités de chars. Cette force de frappe lui permit

¹ Il s'agit des tribus suivantes : Ruben, Dan, Nephtali, Gad, Aser, Issacar, Zabulon, Ephraïm et Manassé. Les descendants de Levi n'ont pas reçu de territoire, ayant été choisis comme prêtres.

de reprendre à son voisin, la Syrie, toutes les terres que celle-ci lui avait enlevées au siècle précédent. Elle lui permit aussi de donner à son royaume une quarantaine d'années de paix. Celle-ci favorisa immédiatement un accroissement très significatif de la population qui se monta, selon les estimations, à 350 000 personnes². Israël devint ainsi l'État le plus peuplé de la région. Cette paix favorisa bien entendu son économie. Le royaume connut une prospérité comparable à celle du temps des Omrides (884 – 842).

Mais cet enrichissement ne profita pas à tout le monde. La grande majorité de la population continua de vivre dans la pauvreté, tandis que les grands propriétaires terriens se mirent à mener grand train de vie, à se construire et à meubler de luxueuses habitations dans lesquelles ils organisaient banquets, fêtes et orgies...

La chute intervint brutalement. Ayant réglé ses problèmes à l'est, l'Assyrien Teglat-Phalasar III vint, en 732, avec ses armées, rétablir sa tutelle sur les petits États de la côte orientale de la Méditerranée, et avec des exigences encore plus pesantes qu'auparavant. Dans le royaume de Samarie, par exemple, non seulement il procéda à la destruction systématique de ses centres administratifs, mais il imposa encore à son roi Menahem un tribut de mille talents d'argent. Le trésor royal ne pouvant à lui seul s'acquitter de cette somme astronomique, ce souverain mit à contribution toutes les familles riches de son royaume qui durent, chacune, verser environ cinquante sicles d'argent.

À la mort du souverain assyrien survenue en 727, ces États refusèrent de payer leur tribut et formèrent une coalition. Son successeur, Salmanasar V, lança alors contre eux une nouvelle campagne. Samarie tomba en 722. Détruite de fond en comble, elle ne se releva plus de ses ruines. Une partie de sa population fut déportée et remplacée par d'autres sujets de l'empire. Les terres et l'économie de ce royaume furent annexées à l'empire assyrien.

Le royaume de Juda

Situé au sud de la Palestine, ce royaume était économiquement plus pauvre que son parent du Nord. Isolé dans les montagnes, sa population était clairsemée. Elle devait se monter à quelques dizaines de milliers d'habitants durant la première moitié du VIII^e siècle. Son économie, avant tout pastorale, y était moins développée. Il possédait cependant un titre de gloire que ne possédait pas son voisin et parent. Dans sa capitale, Jérusalem, se dressait le seul et unique temple de *Yahvé*, le dieu de tous les Israélites.

Entre 931, date de la scission, et 722, date de la destruction du royaume d'Israël par les Assyriens, le royaume de Juda connut, malgré son isolement, une vie plutôt agitée. Plusieurs fois, ses voisins l'attaquèrent, et plusieurs de ses rois furent massacrés lors de coups d'État. Et lorsqu'en 734, Israël et Damas, s'unirent pour l'attaquer une fois de plus, il appela les Assyriens à la rescousse. Ceux-ci, bien entendu, lui imposèrent un tribut en compensation de leur aide.

Lors de la destruction du royaume de Samarie, beaucoup de ses habitants étaient venus s'y réfugier. Juda passa rapidement à quelque 120 000 habitants. Alors qu'il ne comptait que quelques dizaines d'agglomérations au début du VIII^e siècle, il en comptait environ 300 à la fin de ce siècle.

Mais en 705, le royaume voulut à son tour se libérer de la tutelle assyrienne en adhérant à une nouvelle coalition anti-assyrienne menée par l'Égypte. Ce fut un échec. En 701, les coalisés furent défaits. Le royaume de Juda dut payer un tribut encore plus lourd et une partie de sa population fut déportée. Dès lors, il se soumit à la tutelle assyrienne et coopéra étroitement au

² Finkelstein Israël – Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Éd. Bayard, 2002, p. 242.

niveau économique avec son maître. Il n'eut pas à le regretter. Juda, bien qu'ayant perdu son indépendance, devint un royaume prospère et Jérusalem et son temple connurent un rayonnement local certain.

En 606, l'empire assyrien s'effondra sous les coups de boutoir des Babyloniens et des Mèdes. Le royaume de Juda n'eut guère le temps de profiter de son indépendance retrouvée. En 587, le Babylonien Nabuchodonosor s'empara de Jérusalem, brûla le Temple de *Yahvé* et déporta une grande partie de sa population.

Yahvé, El, Baal, Ashéra et les autres...

C'est vers 760 – 750, période durant laquelle l'Assyrie relâcha momentanément son emprise sur la Palestine qu'apparurent, dans les deux royaumes, une nouvelle génération de prophètes dont les oracles ont été consignés par écrit par leurs disciples. Avec le « Cycle d'Élie » que nous avons présenté au chapitre précédent, ils constituent les plus anciens textes de la Bible.

Nous l'avons vu, les archéologues sont incapables aujourd'hui de dire quoi que ce soit des croyances de l'ancien peuple d'Israël, lorsqu'il apparut en Palestine, vers 1200.

En revanche, dans les siècles suivants, les vestiges qu'ils ont découverts confirment les affirmations de la Bible, à savoir que ce peuple rendait un culte aussi bien à leur dieu *Yahvé* qu'aux diverses divinités locales adorées par leurs voisins, entre autres, *El*, le dieu suprême des Sémites, *Baal*, le « Seigneur », dieu de la pluie, donc de la fertilité, et de l'orage, donc de la guerre, et *Ashéra* (*Astarté*, chez les Grecs), déesse de la sexualité, de la fécondité, mais aussi de la guerre.

Quelques exemples significatifs :

Les archéologues israéliens ont découvert dans l'aire géographique des deux royaumes plusieurs temples où les Israélites rendaient un culte à ces divinités. Et la Bible nous apprend que ces temples étaient desservis par des prêtres, des prophètes et des prostituées sacrées. Ils ont aussi découvert une quantité de petites statuettes en argile d'*Ashéra*, datant du VIII^e et du VII^e siècle, porte-bonheur dont on attendait la fécondité, ainsi que des inscriptions plutôt surprenantes où les noms de *Yahvé* et d'*Ashéra* sont accolés comme si ces deux divinités formaient un couple. « *Yahvé de Samarie et son Ashéra* » peut-on lire sur une jarre datant du VIII^e siècle. À en croire le II^e livre des Rois, la statue de cette déesse se trouvait dans le Temple de Jérusalem, sous le règne de roi Manassé (~687 - ~642). Le peuple israélite, comme tous les peuples du Proche-Orient, était donc polythéiste. Il rendait non seulement un culte à son dieu national, *Yahvé*, mais aussi à d'autres divinités.

Le prophétisme

L'art divinatoire est un art universel que l'on retrouve chez tous les peuples, depuis la plus haute Antiquité. Toutes les cours royales possédaient leur corps de devins chargés d'aider le roi à connaître et accomplir la volonté des dieux, gage de prospérité en temps de paix et de victoires en temps de guerre.

Puis vinrent les prophètes. Nous l'avons vu, c'est la cité-État de Mari (Syrie) qui nous a livré jusqu'à ce jour les plus anciens témoignages de ces nouveaux intermédiaires entre les hommes et leurs dieux. Ils remontent à ~1800 avant notre ère. Par la suite ces prophètes se manifestèrent dans tout le Proche-Orient.

En témoignent les tablettes cunéiformes de l'empire hittite datées du XIV^e et du XIII^e siècles et celles de l'empire mésopotamien datées du règne de Nabuchodonosor I^{er} (1126 - 1105) contenant la *Prophétie de Marduk*. En témoignent encore les papyrus égyptiens du XI^e siècle

racontant les mésaventures de Wen-Amon et la stèle de Zakkur (Syrie) datée de la fin du IX^e siècle. La Bible nous dit qu'ils étaient très nombreux chez les voisins du peuple israélite. Elle raconte que ces prophètes, seuls ou en bande, attachés ou non à des temples, transmettaient des messages que leurs dieux leur dictaient. Mais ces « inspirés » avaient parfois une conduite étrange qui scandalisait les bien-pensants. Ils entraient en transe accompagnés par une musique lancinante, gesticulaient, se tailladaient, se dévêtaient...

La seconde génération de prophètes israélites

Dans le chapitre précédent nous avons présenté Élie, un prophète de la première génération, qui découvrit que Dieu était tellement Autre qu'il ne put l'entrevoir que dans un « bruit de fin silence ». Avec les prophètes de la seconde génération, c'est un autre visage de Dieu qui est révélé aux Israélites. Il est Amour. Ces prophètes du VIII^e siècle portent les noms d'Amos, Osée, Isaïe et Michée.

Amos (vers 750)

Ce premier prophète était originaire de Téqoa, petite ville proche de Bethléem. N'était-il qu'un ouvrier agricole, un simple berger, comme il se présente lui-même ou était-il un propriétaire aisé, voire un régisseur des biens royaux du royaume de Juda ? On ne le sait. Et selon ses dires, un jour, vers 750, *Yahvé* s'empara de lui.

Yahvé m'a sorti de derrière mon troupeau ;
Yahvé m'a dit : « Va, prophétise à mon peuple Israël ». (Am 7 : 15)

Osée (vers 740)

Le second est Osée qui prophétisa vers 740. C'est un poète à la sensibilité à fleur de peau. Pour illustrer les infidélités du peuple hébreu et l'amour que *Yahvé* continuait, malgré tout, à lui porter, Osée se servit de son drame personnel, de l'amour qu'il continuait d'éprouver pour Gomer, une prostituée que *Yahvé* lui avait demandé de prendre pour épouse et qui ne cessa de lui être infidèle.

Yahvé me dit : « Aime cette femme qui a des amants et vit dans l'adultère. Car tel est l'amour de *Yahvé* pour les fils d'Israël qui se tournent vers d'autres dieux ». (Os 3 : 1)

Isaïe (~740 - ~700)

Le troisième est Isaïe, un notable de Jérusalem. Un jour de l'an 740, alors qu'il était en prière au Temple, il tomba en extase.

L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur qui siégeait sur un trône élevé ; les pans de son manteau remplissaient le Temple. (...) Je dis alors : « Malheur à moi ! Je suis perdu, oui, moi, homme aux lèvres impures. ». (Is 6 : 1 et 5)

Le livre d'Isaïe est le plus long de la Bible avec ses 66 chapitres rédigés par trois auteurs différents. Les chapitres 1 à 39 ont pour auteur Isaïe lui-même, à l'exception de quelques textes qui ont été insérés entre le VIII^e et le III^e siècles. Les chapitres 40 à 55 ont pour auteur un anonyme qui s'est servi de la notoriété d'Isaïe pour écrire sous son nom. Ces prophéties datent du milieu du VI^e siècle ou de la fin de l'exil (538). Les chapitres 56 à 66 ont été rédigés au cours du IV^e siècle avant notre ère par un troisième auteur anonyme.

Michée (~740 - ~670)

À la même époque, un quatrième prophète se leva. Il s'agit de Michée originaire de Moréshèt, à l'ouest d'Hébron dans le royaume de Juda.

Parole de *Yahvé* sur Samarie et sur Jérusalem, vue par Michée de Moréshèt aux temps de Yotam, d'Achaz, d'Ezekias, rois de Juda. (Mi 1 : 1)

Leur message

***Yahvé* est le seul, l'unique dieu des Israélites et le temple de Jérusalem est son seul et unique Temple.**

Ce qui distingue les prophètes israélites de tous les autres prophètes du Proche-Orient, c'est qu'ils appartenaient à une minorité qui voulait imposer dans les deux royaumes un seul et unique culte, celui de *Yahvé*, à l'exclusion de toute autre. Cette minorité religieuse ne niait pas l'existence des autres divinités, elle exigeait simplement que leurs représentations, leurs lieux de culte et leur adoration fussent bannis du territoire national. Le peuple israélite était le peuple de *Yahvé* et de lui seul. De polythéiste, cette mouvance radicale voulait faire du peuple israélite un peuple monolâtre. Mission quasi impossible. Les cultes d'*EL*, de *Baal*, d'*Ashéra* et de *Yahvé* se faisaient une concurrence sans merci. Les Israélites et leurs rois ne cessaient de balancer entre les uns et les autres. Aujourd'hui, on taxerait ces adorateurs de *Yahvé* de fondamentalistes radicaux, tant était violent leur refus de se prosterner devant d'autres dieux. Les prophètes furent les leaders de ces inconditionnels de *Yahvé* que l'historien Morton Smith appelle « mouvement-du-*Yahvé*-unique ». À tous ceux qui ne voulaient pas entendre leurs objurgations, ils prédisaient les pires calamités.

De leur argent et de leur or ils se font des idoles qui les mèneront à la ruine. Ton veau me dégoûte, Samarie ! Jusqu'à quand serez-vous incapables de rester sans reproches ? Ton veau, un ouvrier l'a fabriqué, il n'a rien d'un dieu. Le veau de Samarie s'en ira en flammes. Puisqu'ils sèment le vent, ils moissonneront la tempête. (Os 8 : 4-7)

***Yahvé* a en horreur l'injustice, l'iniquité.**

Les quelques années de répit que les Assyriens durent consentir aux royaumes du couloir syro-palestinien permirent à une minorité de ses habitants de s'enrichir. Mais ces richesses endurcirent leur cœur.

Ils vendent l'innocent à prix d'argent et le pauvre pour une paire de sandales ; ils écrasent la tête des faibles sur la poussière de la terre ; ils font dévier la route des humbles. (Am 2 : 6-7)

Ecoutez bien, têtes pensantes de Jacob, magistrats de la maison d'Israël, n'est-ce pas à vous d'appliquer le droit ? Adversaires du bien, amateurs de mal, écorcheurs de peau, dépeceurs de chair. Ils mangent la chair de mon peuple, lui arrachent la peau, le désossent et dispersent os et viande comme pour la marmite. (Mi 3 : 1-3)

Pour Isaïe, cet affaissement du sens moral est la conséquence directe de cet autre affaissement, celui de la foi en *Yahvé*. Quand s'effondre la foi en un Dieu qui est non seulement le Tout-Puissant, mais encore la source de toute morale, alors s'aveugle la conscience humaine que le prophète compare à un corps malade des pieds à la tête.

Malheur ! Nation pécheresse, peuple chargé de crimes, race de malfaisants, fils corrompus. Ils ont abandonné le Seigneur, ils ont abandonné le Saint d'Israël (...). Toute tête est malade, tout cœur exténué. De la plante des

pieds à la tête, rien d'intact : blessures, plaies, meurtrissures, ni nettoyées, ni bandées, ni adoucies avec de l'huile. (Is 1 : 4-6).

Yahvé a en horreur l'hypocrisie religieuse

Aux yeux de ces riches, leur réussite économique et sociale leur apparaît comme une bénédiction de *Yahvé*, une réponse à leurs offrandes somptueuses, à leurs nombreux sacrifices. Or ces prophètes leur jettent littéralement à la figure que *Yahvé* les refuse s'ils ne sont pas accompagnés de la justice et de l'amour envers leur prochain. *Yahvé* ne s'achète pas, surtout pas lorsque les offrandes ont été dérobées aux pauvres.

À quoi bon m'offrir tant de sacrifices ? dit Yahvé. Les holocaustes de béliers, la graisse des veaux, j'en suis rassasié. Le sang des taureaux, des agneaux et des boucs, je n'en veux plus. Quand vous venez vous présenter devant moi, qui donc vous a demandé d'encombrer mes parvis ? Cessez de m'apporter de vaines offrandes : j'ai dégoût de leur odeur. Nouvelles lunes, sabbats, assemblées, je ne supporte plus ces fêtes sacrilèges. Vos nouvelles lunes et vos solennités, je les déteste. Elles me sont un fardeau et je suis las de les porter. Quand vous étendez les mains, je me voile les yeux. Vous avez beau multiplier les prières, je n'écoute pas : vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de ma vue vos actions perverses, cessez de faire le mal. Apprenez à faire le bien : Recherchez la justice, mettez au pas l'oppresser, faites droit à l'orphelin, prenez la défense de la veuve. (Is 1 : 11-17)

L'amour de *Yahvé* pour son peuple est semblable à celui d'un vigneron pour sa vigne

Ce qui fait la profonde originalité de ces prophètes, c'est qu'ils sont les premiers dans l'histoire de l'humanité à proclamer avec une force inouïe que Dieu aime son peuple d'un amour fou, qu'il est prêt à tout pour lui.

Mon ami avait une vigne sur un coteau fertile.
Il en retourna la terre, il en retira les pierres.
Il y plaça un plant de qualité.
Au milieu il bâtit une tour de garde.
Il y creusa aussi un pressoir.
Il en attendait de beaux raisins, mais elle en donna de mauvais.
Et maintenant, habitants de Jérusalem, hommes de Juda,
Soyez donc juges entre moi et ma vigne !
Pouvais-je faire pour ma vigne plus que je n'ai fait.
J'attendais de beaux raisins, pourquoi en a-t-elle donné de mauvais ? (Is 5 : 1-4)

Alors si *Yahvé* punit son peuple pour ses innombrables infidélités, crimes et injustices, c'est uniquement par dépit amoureux. C'est parce qu'il n'a plus d'autre solution à disposition pour le ramener à la raison, pour lui faire comprendre que le bonheur ne se trouve pas dans ces richesses, mais dans un amour partagé avec lui.

Eh bien, je vais vous apprendre ce que je ferai de ma vigne :
enlever sa clôture pour qu'elle soit dévorée par les animaux,
ouvrir une brèche dans son mur pour qu'elle soit piétinée.
J'en ferai une pente désolée ; elle ne sera ni taillée ni sarclée,
Il y poussera épines et ronces ;
J'interdirai aux nuages d'y faire tomber la pluie. (Is 5 : 5-6)

Mais tous les quatre proclament également que l'amour de *Yahvé* est plus fort que sa colère, que son pardon est plus fort que sa vengeance.

Ses colères ne durent pas, son plaisir est dans la bonté. (Mi VII, 18)

Amos exprimera cet Amour avec les mots d'un homme de la terre.

Voici venir des jours – oracle de Yhwh - /où se croiseront le laboureur, le moissonneur, / celui qui foule le raisin et celui qui répand la semence : / Il sourd du vin de la montagne, les collines en ruissellent. / Je ramènerai les captifs de mon peuple Israël. / Ils rebâtiront les villes anéanties ; / ils y vivront, planteront des vignes, ils en boiront le vin ; / Ils planteront des jardins dont ils mangeront les fruits. / Je les planterai sur leur sol et ils ne seront plus arrachés de la terre que je leur ai donnée. / Parole de Yhwh ton Dieu. (Am 9 : 13–5)

Osée, l'amoureux éperdu, l'exprimera avec des mots de tendresse infinie.

Pour toujours je te fiance à moi. Je te fiance à moi
Dans la justice, la légalité, la loyauté et l'amour.
Je te fiance à moi dans la fidélité.
Tu auras du désir pour Yhwh et ce jour-là je répondrai.
Voilà l'oracle de Yhwh
Je réponds au ciel qui répond à la terre
La terre répond au blé au vin nouveau et à l'huile fraîche
Et eux répondent à Yizreel
Je la sèmerai sur la terre
Je donnerai de l'amour à Pas-Aimée –
À Pas-Mon-Peuple je vais dire tu es Mon-Peuple
Et lui me dira : oh Mon-Dieu ! (Os 2 : 21-25)

L'annonce d'un Sauveur

C'est en voyant partir en exil les déportés de Samarie qu'Isaïe, l'homme du Temple, promit un sauveur. Selon les exégètes, il pensait à Ezéchias qui monta sur le trône de Juda en 719. Les juifs y virent l'annonce d'un Messie qui allait redonner à leur royaume liberté et indépendance, les chrétiens y virent l'annonce de Jésus de Nazareth, l'Emmanuel, « Dieu avec nous ».

Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre une lumière a resplendi. (...) Oui, un enfant est né / un fils nous est donné / le pouvoir sur l'épaule / on crie son nom : Merveille-de-Conseil, Dieu-Valeureux, Père-Toujours, Prince-de-Paix / pour un pouvoir prospère / une paix sans rupture / sur le trône de David / sur son règne pour l'asseoir, / l'étayer dans le droit, dans le juste / à présent, à jamais – l'amour fou de Yhwh des Troupes va le faire. (Is 9 : 1, 5–6)

Michée alla plus loin. Un jour viendra où tous les peuples de la Terre reconnaîtront que *Yahvé* est Dieu au-dessus de tous les dieux, juge entre les peuples, arbitre entre les nations, prince de la Paix.

De nombreux peuples se mettront en marche : / Allons sur la montagne de Yhwh, à la maison du dieu. / Il nous enseignera ses chemins, nous irons par ses sentiers. / C'est de Sion que vient la Loi, / de Jérusalem la parole du Seigneur. / Il sera juge entre les peuples, / arbitre entre les plus lointaines puissances / qui briseront leurs épées pour avoir des socs / et de leurs lances feront des serpettes. / On ne lèvera plus l'épée nation contre nation, / on n'apprendra plus la guerre. (Mi 4 : 2-3)

Avant ces prophètes, aucune religion n'était allée aussi loin dans la proclamation d'un Dieu éperdu d'amour pour les hommes, d'un Dieu qui veut passionnément que les hommes s'aiment les uns les autres comme lui les aime. L'amour du prochain devint le signe vrai et absolu de

l'amour des hommes pour Lui. Ce nouveau visage de Dieu était vraiment révolutionnaire pour l'époque. Mais les Israélites, une fois de plus, n'y furent pas sensibles.

Nos guides

- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Finkelstein Israël – Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Éd. Bayard, 2002.
- Lartigolle Jean, *Préhistoire de la foi chrétienne*, Paris, Éd. du Cerf, 2004.
- *Oracles et Prophéties dans l'Antiquité*. Paris, Éd. De Boccard, 1997.
- Potin Jean, *La Bible rendue à l'histoire*, Paris, Éd. Bayard, 2000.
- Soler Jean, *Aux Origines du Dieu unique. L'invention du monothéisme*, Paris, Éd. de Fallois, 2002.

6.7

Dès ~750

Italie

Homo *religiosus* chez les Étrusques

Entre fatalité et liberté

Au cours du VIII^e siècle avant notre ère, un nouveau peuple fit son entrée dans l'Histoire : les Étrusques qui développèrent la première grande civilisation de l'Italie. Historiens et archéologues se perdent en conjectures sur leur origine. Étaient-ils venus par la mer depuis la Lydie (Asie Mineure), comme le prétend Hérodote ? Venaient-ils de l'Europe du Nord après avoir traversé les Alpes Rhétiques ? Ou, plus simplement, étaient-ils des autochtones ? Appartenaient-ils à la civilisation villanovienne¹ dont les plus anciens vestiges remontent au XII^e siècle avant notre ère ? Selon de récentes analyses de l'ADN d'un groupe de Toscans, une équipe de chercheurs italiens, allemands et américains est arrivée à la conclusion que leurs lointains descendants étaient originaires du Proche-Orient, proches des Palestiniens et des Syriens. Une autre équipe de chercheurs de l'université de Plaisance étudiant les races bovines particulières à la Toscane est arrivée, elle aussi, à la conclusion qu'elles étaient originaires de la Méditerranée orientale². Ces deux études confirmeraient donc les dires d'Hérodote. On peut alors forger l'hypothèse que les Étrusques seraient nés de la fusion de ces émigrés avec les Villanoviens.

Une Confédération de villes riches et puissantes

Dès la seconde moitié du VIII^e siècle, ces Étrusques fondèrent une confédération de cités-États dont le nombre varia entre douze et dix-huit. Ce furent d'abord des rois élus par les grandes familles aristocratiques qui les dirigèrent, puis, dès le IV^e siècle, des magistrats issus de cette aristocratie. Volsinies (Orvieto) fonctionnait comme « capitale ». Maîtrisant la science du drainage des eaux, ces Étrusques firent de leur pays, l'Étrurie, un pays des plus fertiles. De plus, ils exploitaient des mines de cuivre et de fer sur l'île d'Elbe qui leur procurèrent d'immenses richesses. À l'instar des Grecs, des Crétois, des Phéniciens et des Carthaginois avec lesquels ils commerçaient, ils se dotèrent d'une puissante flotte marchande et militaire. Ce sont eux, aux dires de Pline³, qui, les premiers, auraient équipé l'avant de leurs navires d'un éperon pour en faire des vaisseaux de combat. Ils n'avaient guère bonne presse auprès de leurs contemporains, tout particulièrement auprès de leurs concurrents en affaires, les Grecs, qui médisaient d'eux en les décrivant comme de redoutables pirates aux mœurs dépravés.

Comme les Tyrrhènes, qui ont été appelés Toscans par la suite, pratiquaient la piraterie, le jeune Dionysos monta dans leur navire et leur demanda de le déposer à Naxos ; et comme ceux-ci s'étaient emparés de lui et

¹ Civilisation qui se développa en Italie centrale et à laquelle on a donné le nom de villanovienne du nom du site de Villanova près de Bologne découvert en 1853. Elle atteignit son plus grand développement au milieu du VIII^e siècle avant notre ère, durant la première moitié de l'Âge du Fer.

² Cf. Sciences et Avenir, n. 724, juin 2007, p. 25.

³ Cf. *Histoire naturelle*, VIII, 209.

voulaient le violer à cause de sa beauté, Acoetès, le pilote, les en empêcha, lui à qui ils avaient infligé cet outrage. (Hygin le fabuliste, II^e ou I^{er} siècle avant notre ère, qui reprend, ici, une version grecque plus ancienne.)

Une langue rebelle

Ce que nous savons de ce peuple provient essentiellement des découvertes archéologiques et des auteurs grecs et latins. Nous savons que ces derniers avaient, au I^{er} siècle avant notre ère, entrepris la traduction de la littérature étrusque. Malheureusement aucun de leurs travaux ne nous est parvenu. Reste une troisième source : les quelque 12 à 13 000 inscriptions recensées à ce jour, des inscriptions funéraires pour la plupart, et quelques dizaines de textes plus longs. Le problème est que, si les linguistes parviennent à lire la plupart des inscriptions, leur brièveté et leur caractère répétitif ne leur permettent pas de décrypter les textes plus longs. Ces textes, en effet, sont écrits avec un alphabet connu, celui qu'utilisaient les Grecs de l'île d'Eubée. Les Étrusques qui les comptaient parmi leurs principaux clients, l'avaient adopté, ayant constaté qu'il était l'alphabet qui s'adaptait le mieux à leur propre système phonétique. Mais comme la langue étrusque est un isolat parmi toutes les langues connues, il faudrait une « pierre de Rosette » pour parvenir à la déchiffrer entièrement.

De l'apogée à la chute

La civilisation étrusque atteignit, vers le VI^e siècle, son apogée et son extension maximum en s'étendant de la plaine du Pô à la Campanie. Sur mer, en Méditerranée occidentale, les Étrusques rivalisèrent avec les Grecs, les Phéniciens, les Carthaginois... Mais leur défaite navale, en 474, devant Cumès, face aux Syracusains, sonna le commencement de leur déclin. Et sur terre, la puissance de Rome qui ne cessait de s'affirmer se mit à leur porter de plus en plus ombrage. Incapables qu'elles étaient de signer une union sacrée, ces cités étrusques tombèrent les unes après les autres : Véies (située à quelque dix-sept km de Rome), la première, en 396, Volsinies (Orvieto), la dernière, en 264. Au I^{er} siècle avant notre ère, l'Étrurie était complètement romanisée, assimilée, et en 40 avant notre ère, elle devint la VII^{ème} Région romaine.

Un panthéon difficile à cerner

Il semble que, dans les premiers temps, les Étrusques adorèrent des *numina*, puissances qui manifestaient leur volonté par des phénomènes naturels telle que la foudre. Puis, sous l'influence des Grecs, naquit un panthéon complet composé de dieux individualisés, difficiles aujourd'hui encore à cerner en l'absence de textes lisibles. Pour certaines de ces divinités, on a pu trouver leurs correspondants grecs et latins. Ainsi *Tin* ou *Tinia* est un homologue de *Zeus* ou *Jupiter* doté des mêmes attributs. *Uni*, compagne de *Tin*, est la déesse *Héra* des Grecs et la *Junon* des Romains. *Turms* est l'*Hermès* hellénique, conducteur des âmes des morts...

Une religion qui privilégiait le sacrifice consultatoire

Comme toute religion, la religion étrusque possédait ses temples, ses cérémonies, son calendrier festif, son clergé. Mais à la différence des autres peuples de l'Antiquité qui offraient à leurs dieux des sacrifices pour les apaiser ou attirer leur bienveillance ou leur procurer les forces nécessaires pour maintenir l'Ordre sur Terre et dans l'Univers, les Étrusques, eux, en restèrent à offrir à leurs dieux uniquement des sacrifices consultatoires, c'est-à-dire des sacrifices ayant pour but de connaître leur volonté.

Le foie, organe de la vie, image du Ciel

Ils considéraient le foie, le cœur, les poumons et les entrailles comme les organes essentiels de la vie. Sur le plan religieux, ces organes avaient une double fonction. En les offrant à leurs dieux, les Étrusques reconnaissaient que ceux-ci étaient les maîtres de la Vie. Et ces mêmes organes vitaux servaient aux dieux à leur communiquer leur volonté. Donc avant de les brûler sur l'autel, des haruspices, spécialistes du déchiffrement de la volonté divine, s'adonnaient à leur examen minutieux⁴. Ils devaient suivre un long apprentissage pour décoder sans se tromper ces messages. Mais comme ce métier d'haruspice ne pouvait être exercé que par des hommes issus uniquement de l'aristocratie, on ne peut manquer de se demander si ces spécialistes transmettaient toujours fidèlement la volonté des dieux ou ne l'assimilait pas parfois aux intérêts de leur caste !

Une religion révélée

Les dieux, dans leur grande bonté, leur donnèrent des clés pour déchiffrer leurs messages. Elles sont contenues dans un ensemble de livres que les Romains appelèrent l'*Etrusca disciplina*.

À l'instar des Hindous et des Zoroastriens qui considéraient, les premiers, leur *Veda* et les seconds, leur *Avesta*, comme un ensemble de livres révélés, les Étrusques considèrent à leur tour leurs livres comme des livres révélés à des prophètes ayant vécu aux temps originels du peuple, comme Tagès, l'enfant-vieillard, ou Végoia, une nymphe. Cette révélation divine avait été mise par la suite par écrit. Et ces ouvrages avaient acquis le statut de livres sacrés.

Entre fatalité et liberté

Cette religion ne privilégiait donc pas la recherche, la rencontre, la fusion mystique avec le divin, ni le sacrifice « *do ut des* », ni le sacrifice « roboratif », elle privilégiait avant tout le sacrifice consultatoire. Pour quelle raison ?

Les Étrusques considéraient leurs dieux comme des êtres qui se sentaient infiniment responsables de la conduite de l'Univers et de l'histoire des hommes. À leurs yeux, tout événement qui s'y produisait était voulu par eux. Rien ne leur échappait. Tout était sous leur contrôle. Aussi, tout ce que les hommes entreprenaient ne pouvait aboutir que si les dieux approuvaient et soutenaient leur action. S'ils entreprenaient une action contraire à leur volonté, tôt ou tard, elle allait être sanctionnée. Afin d'éviter tout échec, ces Étrusques mirent toutes les chances de leurs côtés en élevant la divination au rang de science.

Mais, afin de contrebalancer cet aspect oppressant de leur religion, ils se ménagèrent tout de même un espace de liberté. Lorsqu'un haruspice émettait un avis défavorable ou prédisait un malheur qu'il décrivait toujours en termes vagues, il indiquait en même temps quelles cérémonies il fallait entreprendre, quel sacrifice il fallait offrir pour faire changer d'avis les dieux ou pour les calmer et les apaiser ou pour retarder l'exécution de leurs décrets. Rien n'était donc inéluctable⁵.

⁴ Cf. l'article de Dominique Briquel, « La religiosité étrusque ou le regard de l'autre », in *Les Étrusques, les plus religieux des hommes*, Actes du colloque international Galeries nationales du Grand Palais 17-18-19 novembre 1992, La Documentation française, Paris 1997, p. 415 et ss.

⁵ Cf. l'article de Raymond Bloch, « Liberté et déterminisme dans la divination étrusque », in *Studi in onore di Luisa Banti*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1965, p. 63 et ss.

Des dieux à la puissance limitée

Enfin, au contraire des Grecs du temps d'Homère qui imaginaient leurs dieux à l'humeur changeante, qui se plaisaient à prendre parti dans les conflits qui opposaient les hommes les uns aux autres, qui jouaient les hommes les uns contre les autres, qui se permettaient entre eux tous les coups pour favoriser leurs protégés..., les dieux étrusques ne pouvaient agir à leur guise. Même leur dieu *Tinia*, tout Dieu suprême qu'il était, ne pouvait agir comme bon lui semblait. S'il décidait de sanctionner une faute, il n'avait à sa disposition que trois foudres pour châtier le coupable.

La première était la moins dévastatrice. Il pouvait l'utiliser comme il l'entendait, car la faiblesse de sa puissance ne lui permettait que de donner un avertissement au coupable.

La seconde lui permettait de frapper dans le vif, de plonger le coupable dans le malheur. Mais il ne pouvait l'utiliser qu'avec l'accord de douze divinités, six masculines et six féminines. En latin, ces divinités portaient le nom de *dii Consentes*.

Il ne pouvait utiliser la troisième, la plus puissante, que s'il voulait provoquer un bouleversement dans le cosmos ou un changement important dans le destin d'un homme ou d'un peuple. Mais, pour la lancer, il devait avoir l'accord du Destin, mystérieuses divinités dont les Étrusques ne connaissaient ni le nombre ni le sexe. Ils ne savaient qu'une chose : ces divinités s'occupaient de la marche de l'Univers.

Les libri Etrusci

Ces livres comprenaient

- les livres haruspicinaux (*libri haruspicini*)
- les livres fulguratoires (*libri fulgurales*)
- les livres rituels (*libri rituales*)
- les livres sur le Destin (*libri fatales*)
- les livres de l'Achéron (*libri acheruntici*)

Les livres haruspicinaux

Nous l'avons souligné, le moyen le plus fréquemment utilisé pour connaître la volonté des dieux était l'observation des signes fournis par le foie des bêtes offertes en sacrifice. Et les livres haruspicinaux permettaient aux haruspices, ces spécialistes de l'observation de cet organe, de lire les signes qu'il présentait, car ces livres contenaient tous les cas possibles et imaginables. Un petit foie en bronze découvert en 1878 près de Plaisance et qui servait de modèle à l'élève haruspice pour s'exercer au décodage des messages des dieux révèle que le foie de l'animal sacrifié était divisé en de multiples cases. Chacune d'elles était attribuée à une divinité. Tel signe qu'elles contenaient signifiait que son dieu envoyait tel message positif ou négatif, approuvateur ou réprobateur, qu'il donnait tel conseil, qu'il fallait lui offrir tel sacrifice ou lui adresser telle prière.

De plus les Étrusques croyaient que chaque dieu habitait un endroit précis du Ciel. Les cases du foie représentaient ces endroits célestes. Le foie était un Ciel en réduction. Les signes que l'haruspice pouvait y lire étaient homologues à ceux qu'ils pouvaient lire dans le Ciel, affirmant par-là que les dieux étaient autant les maîtres du Macrocosme que du Microcosme.

Les livres fulguratoires

Les signes que les Étrusques cherchaient à déchiffrer dans le Ciel étaient avant tout ceux que leur donnaient les foudres, autre moyen privilégié des dieux pour dicter leur volonté. Ces livres contenaient la description de tous les aspects qu'elles pouvaient prendre : leur couleur, leurs parcours, leurs effets (elles pouvaient transpercer, faire éclater, brûler...). Chaque dieu habitant un endroit précis du Ciel, leur point de départ déterminait lequel les avait lancées. Ces foudres pouvaient être interprétées comme des menaces de mort, des avertissements, des demandes de sacrifices ou d'autres cérémonies ; elles pouvaient encore signifier des réponses, des avis favorables ou défavorables sur tel projet, des approbations d'actions déjà engagées, des ordres à accomplir telle action. Elles pouvaient être d'ordre privé ou public...

Les livres rituels

Ces livres décrivaient toutes les procédures qui devaient être respectées lors des cérémonies, des jeux, de la fondation de villes, de la consécration de temples, d'autels...

Les livres sur le Destin

Nous ne savons pas exactement ce qu'ils contenaient. Mais d'après Censorinus, un grammairien et philosophe du III^e siècle de notre ère, pour les Étrusques, chaque individu, chaque cité, chaque peuple avait une durée d'existence fixée par le Destin⁶. La vie du peuple étrusque avait été fixée à dix siècles. Mais un siècle pouvait avoir une durée variable. Or, grosso modo, de la période villanovienne à la fin de l'indépendance étrusque, il faut compter dix siècles. La prédiction des haruspices se serait donc révélée exacte ! Quant à la vie humaine, elle était divisée en douze étapes de sept années. Par des sacrifices appropriés, l'homme pouvait obtenir des dieux de les passer sans encombre et de faire reculer l'instant fatal de la mort. Mais au-delà de soixante-dix ans, ils demeuraient inflexibles. Pas tout à fait cependant. De pressantes prières pouvaient valoir encore une rallonge d'une dizaine d'années. Cela étant, l'homme n'était plus qu'un mort en sursis.

Les livres de l'Achéron

Il ne nous reste aucun témoignage de ces livres. Mais selon un néoplatonicien du III^e siècle de notre ère (?), Cornelius Labeo, et un apologiste du début du IV^e siècle, Arnobe, l'homme, à sa mort, avait la possibilité d'acquérir l'immortalité. Son âme pouvait se transformer en un « dieu animal ». Pour cela, durant sa vie terrestre, il devait offrir aux dieux infernaux le sang d'un animal qui servait de substitut à son propre sang. Ces dieux infernaux se contentaient de ce sang animal et accordaient à l'homme une immortalité bienheureuse. Faut-il interpréter le sourire qui illumine le visage de nombreux défunts sculptés sur leur urne funéraire comme le sourire des Bienheureux ayant accédé à l'immortalité ?

La revanche des vaincus

Lorsque les Romains soumièrent les Étrusques, ils s'empressèrent de demander aux grandes familles aristocratiques, détentrices des Livres sacrés, de continuer à former des haruspices dont la science dépassait infiniment celle de leurs propres devins. Accusés, au temps de leur gloire, par leurs concurrents en affaires, de s'adonner à la piraterie et à la luxure, les Étrusques reçurent

⁶ Cf. son ouvrage *De die natali*.

de leurs vainqueurs le titre envié de « *plus religieux des hommes*⁷ ». C'est que les Romains, comme la plupart des peuples de l'Antiquité, étaient obsédés par la préservation de la « paix des dieux », *pax deorum*. La religion officielle romaine avait, en effet, pour but de satisfaire les dieux au plus près de leurs exigences. Il fallait absolument que tous les honneurs leur soient rendus, que tous les sacrifices leur soient offerts conformément aux rites ancestraux et que leur volonté soit exécutée dans ses moindres détails, car le plus petit manquement, volontaire ou involontaire, pouvait déchaîner leur colère. S'ils étaient satisfaits comme ils l'entendaient, les dieux ne manquaient jamais de favoriser les entreprises de leurs serviteurs. Cette recherche constante du contentement des dieux postulait donc une recherche non moins constante de leur volonté. C'est la raison qui poussa les autorités romaines à faire appel aux haruspices étrusques.

Regroupés au sein d'un collège de soixante membres, ils jouèrent un rôle non négligeable dans les décisions prises à tous les niveaux de l'État. Même l'empereur avait un haruspice étrusque à son service. Lorsque les chrétiens commencèrent à faire des adeptes au sein de l'empire, ces haruspices se firent les défenseurs intransigeants de la religion romaine. Pour la préserver envers et contre tout (et préserver aussi leur emploi et leur situation enviable), ils utilisèrent deux moyens : le dénigrement et l'imitation de la doctrine chrétienne.

Le dénigrement

Ils cherchèrent à disqualifier les chrétiens en apportant la preuve qu'ils représentaient un danger pour Rome.

Deux exemples :

Entre 299 et 301 de notre ère, au cours d'un sacrifice consultatoire en présence de l'empereur Dioclétien, ils affirmèrent à celui-ci qu'ils ne pouvaient lire dans le foie de l'animal sacrifié la volonté des dieux. Ceux-ci refusaient de communiquer avec les hommes parce que des serviteurs chrétiens assistaient à ce sacrifice.

Saint Augustin, dans un de ses sermons, rapporte une autre de leurs accusations après les décrets de 391 et 392 de l'empereur Théodose supprimant le culte « païen » et après le sac de Rome par Alaric, le 24 août 410 :

C'est au temps du christianisme que Rome est dévastée, que le fer et le feu ont dévasté Rome... Tant que nous avons pu offrir des sacrifices à nos dieux, Rome se tenait debout, Rome était florissante. Aujourd'hui... qu'il ne nous est plus permis de sacrifier à nos dieux, voilà ce qui arrive à Rome⁸.

De telles accusations ne laissèrent pas indifférents certains empereurs qui tenaient à leur religion nationale et qui se firent les persécuteurs des chrétiens.

Un Credo étrusque

Pour contrer le christianisme, les haruspices usèrent d'un deuxième moyen. Pour retenir leurs fidèles, ils adaptèrent leur « Credo ». Le christianisme affirmait qu'un homme ne pouvait obtenir, après sa mort, une éternité bienheureuse auprès de Dieu que s'il avait vécu en conformité avec les exigences morales de l'Évangile. La doctrine des haruspices, elle, affirmait qu'il suffisait d'offrir aux puissances infernales du sang d'un animal sacrifié pour que l'âme du défunt obtienne l'immortalité bienheureuse. Mais ils supprimèrent le côté trop mécanique de ce Salut en avançant que le rite seul ne suffisait pas pour acquérir l'immortalité. Si un homme avait fauté durant sa vie, il devait d'abord réparer ses fautes dans l'Au-delà avant de jouir de cette immortalité. Une sorte de purgatoire, quoi !

⁷ Tite-Live, *Histoire de Rome*, V, 1,7.

⁸ Sermon 296 : 7.

Mais cet ersatz de la doctrine chrétienne du Salut ne fit pas recette. Traités de charlatans, de suppôts de Satan par les chrétiens, les haruspices durent finalement déclarer forfait et laisser la religion romaine s'effacer devant le christianisme triomphant.

Nos guides

- Briquel Dominique, *Chrétiens et haruspices. La religion étrusque, dernier rempart du paganisme romain*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1997.
- Briquel Dominique, *La Civilisation étrusque*, Paris, Éd. Fayard, 2003.
- Briquel Dominique, Freyburger Gérard, Hadas-Lebel Mireille, Pirenne-Delforge Vinciane, Ternes Charles Marie, *Religions de l'Antiquité*, Paris, PUF, 1999.
- Robert Jean-Noël, *Les Étrusques*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2004.
- *Les Étrusques, les plus religieux des hommes*, Actes du colloque international Galeries nationales du Grand Palais 17-18-19 novembre 1992, La Documentation française, Paris, 1997.
- Thuillier Jean-Paul, *Les Étrusques, histoire d'un peuple*, Paris, Éd. Armand Colin, 2003.

6.8

Vers 750 ?

Grèce

Le paradis perdu, le péché originel, la première Ève

Aux sources de la mythologie grecque

L'*Illiade* (fin du IX^e siècle.) et l'*Odyssée* (milieu du VIII^e siècle), ces deux chefs d'œuvre attribués à Homère, livrent une description haute en couleurs des dieux grecs. Ils sont dépeints regroupés au sein d'une famille pétulante, turbulente, impulsive... Placée sous l'autorité patriarcale de *Zeus*, cette famille divine connaît comme celles des hommes des drames dus à la jalousie, à l'orgueil, à la médisance, aux partis pris..., mais elle connaît aussi des joies, des réconciliations, des amours, et surtout elle ne cesse d'intervenir dans la vie des hommes autant pour leur bien que pour leur malheur.

Au VIII^e siècle, un autre poète, Hésiode, raconte, dans deux autres chefs d'œuvre, la *Théogonie* et *Les Travaux et les Jours*, l'histoire de cette famille divine, ses origines, son arbre généalogique. Il raconte aussi l'histoire des hommes et répond aux questions existentielles qu'ils ne peuvent manquer de se poser : pourquoi la mort, la souffrance, la maladie, le travail si pénible de la terre... ? Ces quatre chefs d'œuvre qui s'alimentent aux sources de traditions orales plus anciennes, sont, pourrait-on dire, les textes fondateurs de la mythologie grecque.

Au chapitre 6.4, nous avons demandé à Homère de nous présenter sa vision du monde divin et sa réponse au problème du Mal, dans le présent chapitre, c'est à Hésiode que nous allons demander de nous les présenter, à son tour.

Hésiode, un paysan-poète

Hésiode vécut au VIII^e siècle, peut-être vers 750. Il était originaire d'Ascra, petit village de Béotie, situé sur le versant sud de l'Hélicon, non loin d'un sanctuaire consacré aux Muses. C'était un paysan qui savait aussi bien tracer de droits sillons dans sa terre en friche que d'admirables vers. On ne sait pas grand-chose de sa vie, sinon que son père était un marin qui tenta d'abord sa chance dans une colonie grecque d'Asie Mineure, l'Éolie. Mais la Fortune ne lui ayant guère souri, il regagna sa patrie où il se mit à travailler un lopin de terre qu'Hésiode et son frère Persès héritèrent. Fainéant-né, ce dernier perdit sa part d'héritage en accumulant les dettes, tandis qu'Hésiode, sérieux et travailleur, faisait prospérer la sienne. Persès contesta alors la répartition et intenta un procès à son frère, procès qu'il gagna en corrompant les juges chargés de trancher le différend. Mais cette part supplémentaire d'héritage qu'il acquit frauduleusement ne lui profita guère. Il la perdit, elle aussi, en faisant de nouvelles dettes, entraînant sa femme et ses enfants dans la misère et la mendicité. Il eut l'outrecuidance d'implorer la pitié de son frère, Hésiode lui offrit plus que de l'argent, il lui offrit un chef d'œuvre : *Les Travaux et les Jours*, dans lequel il lui donnait les deux clés de la richesse bénie par les dieux : le travail et l'honnêteté.

Dans ce poème, Hésiode se plaint du climat d'Ascra, « *rude en hiver, pénible en été*¹ ». La terre est aride que seul un travail acharné permet de faire fructifier. Aucune route importante ne traverse sa vallée. C'est dire aussi dans quelle solitude il vivait. Elle lui permit cependant de méditer, de réfléchir, de vivre en intense communion avec la Nature et de se laisser inspirer par les Muses, ses voisines.

Poète inspiré, tel est le titre que revendiqua ce paysan.

M'inspirant un divin langage pour me faire chanter le passé et l'avenir,
Elles m'ordonnèrent de célébrer l'origine des bienheureux Immortels. (*Théogonie*)

L'origine des bienheureux Immortels ou la formation de l'Univers

Nos astrophysiciens décrivent aujourd'hui la formation de l'Univers comme un long et violent processus au cours duquel, sous l'impulsion de différentes forces, les « briques » premières de la Matière donnèrent naissance aux atomes, lesquels donnèrent naissance à des nuages de gaz, lesquels, devenant de plus en plus compacts, donnèrent naissance aux galaxies, aux étoiles, aux planètes, aux comètes... Hésiode raconte un peu la même histoire, mais en utilisant le langage de la poésie, de la mythologie. Pour lui aussi l'Univers qu'il contemplait depuis sa vallée d'Ascra était le résultat d'un long et violent processus au cours duquel naquirent ses différents composants qu'il personnifia, dota d'une conscience et divinisa.

Il suivait la croyance commune des religions du Proche-Orient pour lesquelles, au commencement, il n'y avait que de l'indéterminé, du chaos. Mais immédiatement Hésiode s'en différença en ne postulant pas la sortie de ce chaos d'un démiurge, créateur de l'Univers. Ce poète était un paysan qui, tout le jour, avait le dos courbé sur sa terre. La terre était la seule réalité tangible qu'il connaissait et d'où il tirait tout ce dont il avait besoin pour vivre. C'est donc elle qu'il fit surgir en premier de ce Chaos, la *Terre-Mère* « à la large poitrine », *Gaïa*, la grande déesse adorée déjà par les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique et les paysans du Néolithique. Et parce qu'il constatait que de cette terre qu'il travaillait surgissait toute vie, il lui sembla tout naturel que, dès l'origine, *Gaïa* fût travaillée par un extraordinaire désir de donner la Vie. Ce désir, cet élan vital, il le divinisa et l'appela *Eros*.

Parce qu'il constatait aussi que toute créature naissait de l'union d'un principe féminin et d'un principe masculin, il fit du Ciel, *Ouranos*, dont les nuages et le Soleil ne cessent de féconder la terre, ce nécessaire masculin qu'enfanta *Gaïa* et que celle-ci prit pour époux. Hésiode le décrit comme une force brutale, primitive, sauvage qui ne cessait de recouvrir et de féconder son épouse-mère, tout en empêchant les enfants nés de cette union de sortir du ventre maternel.

L'un d'eux, *Cronos*, à l'appel de sa mère, coupa alors les parties génitales de son père. Sous l'effet de la douleur, celui-ci se souleva et se figea, devenant ainsi la voûte céleste. Dès lors, leurs enfants purent naître : *Cronos*..., *Rhéa*... Mais de leur union naquirent aussi des monstres : Titans, Cyclopes, Hécatonchires (Cent-Bras)...

Cronos, le mutilateur de son père, s'empara du pouvoir. Maître de l'Univers, il se conduisit de la même manière que son père. Ayant épousé une de ses sœurs, *Rhéa*, il se mit à avaler tous les enfants qu'elle lui donnait de peur que l'un d'eux ne le détrônât à son tour. Lors de la naissance de *Zeus*, son dernier enfant, *Rhéa* parvint à le soustraire à la voracité infanticide de son époux en lui faisant avaler une pierre emmaillotée. Devenu adulte, *Zeus* réussit à faire prendre à *Cronos* un vomitif pour qu'il recrachât ses frères et sœurs. Le stratagème réussit.

¹ Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 640.

Emmenée par *Zeus*, toute la fratrie se dressa alors contre *Cronos*. Elle l'affronta dans une guerre gigantesque, monstrueuse, à laquelle participèrent ces forces brutales et primitives qu'étaient Typhon, les Titans, les Cyclopes, les Hécatonchires, les Géants...

Finalement *Zeus* l'emporta. Sa victoire lui valut d'être reconnu dieu suprême par ses frères et sœurs : *Héra*, *Héphaïstos*, *Apollon*, *Artémis*, *Arès*, *Aphrodite*, *Hestia*, *Hermès*, *Déméter* et *Poséidon*, et par son enfant *Athéna*. Aussitôt il organisa l'Univers. Il fit de l'Olympe qui s'élevait jusqu'au Ciel toujours lumineux sa demeure dans laquelle il les accueillit tous, ainsi que quelques autres dieux mineurs. Il enferma tous les monstres malfaisants qu'il avait vaincus dans le Tartare situé au-dessous de la Terre et plongé dans une nuit perpétuelle. Et comme nous allons le voir, il attribua aux hommes comme demeure la Terre située entre Ciel et Tartare.

C'est cet Univers désormais organisé qu'Hésiode pouvait contempler depuis son village d'Ascra. Mais, devait-il aussi constater, tout-puissant qu'il était, *Zeus* n'était pas parvenu à le pacifier totalement. Certes, il avait confié à chaque dieu et déesse une tâche particulière pour que l'Univers fonctionnât selon l'Ordre qu'il avait établi (déroulement des cycles naturels, astraux, annuels, saisonniers...). Certes, il avait réussi à établir une paix immuable dans le Ciel en le débarrassant des forces du Mal. Mais ces dernières qu'il avait reléguées dans le Tartare parvenaient parfois à s'en évader et à remonter vers la Terre pour y déclencher toutes sortes de catastrophes naturelles : tempêtes, sécheresse, incendies, tremblements de terre, éruptions volcaniques...

Le paradis

Et des hommes, qu'en dit-il ?

Hésiode ne parle pas de leur création. Plus tard, d'autres mythes combleront cette lacune. Il rapporte simplement qu'ils existaient déjà au temps du règne de *Cronos* et qu'ils étaient tous de sexe masculin. Ils vivaient dans un paradis, seuls, sans femme, heureux, en compagnie des dieux.

Le cœur libre de soucis, loin des fatigues et de la misère, la triste vieillesse n'était pas suspendue sur leur tête, mais leurs pieds et leurs mains conservaient toujours la même vigueur, et ils passaient leur temps dans les plaisirs des festins, à l'abri de tous les maux. Ils mouraient comme domptés par le sommeil ; ils possédaient tous les biens : la campagne fertile produisait, d'elle-même, des fruits nombreux et abondants ; ils les recueillaient à leur gré, tranquilles dans leur prospérité, riches en troupeaux, chers aux divinités bienheureuses.
(*Les Travaux et les Jours*)

L'Histoire des hommes, une histoire de déchéance

Mais très vite, leur histoire tourna au cauchemar. Dans ses deux œuvres, Hésiode dresse un parallèle saisissant entre l'histoire des dieux et celle des hommes. Celle des dieux évolua dans le sens d'une perfection toujours plus grande. De forces brutales, primitives à la naissance de l'Univers, les dieux se transformèrent, de génération en génération, en puissances bienfaitrices, civilisées. Hésiode présente *Zeus*, dieu de la dernière génération, comme un souverain de l'Univers juste et sage.

Celle des hommes évolua dans le sens contraire.

Cinq races se succédèrent :

- À la race d'or qui vivait au temps de *Cronos* en compagnie des dieux succéda la race d'argent, sottise, querelleuse et qui refusa de leur rendre un culte.
- Puis vint la race de bronze qui ne se complaisait que dans la violence et la guerre.

- La race des héros qui lui succéda redonna quelque peu l'image des hommes. Ils étaient plus justes et meilleurs. Ce sont eux qui vainquirent la ville de Troie. Et leur courage leur valut de mériter de vivre, après leur mort, comme des demi-dieux, dans les îles des Bienheureux.
- Mais à cette race qui avait donné quelque espoir dans la grandeur de l'homme succéda une dernière race, la race de fer, celle à laquelle Hésiode appartenait et qui ne connaissait que misère, souffrance, violence, méchanceté, superbe...

La Grèce connut, en effet, aux VIII^e et VII^e siècles, une série de conflits d'une violence inouïe. Une minorité d'aristocrates s'emparèrent de la plupart des terres et contrôlèrent le pouvoir politique, la justice et l'armée. Cette mainmise permit à ces nantis d'exploiter sans vergogne la masse innombrable des gagne-petit : artisans, boutiquiers, marins, petits propriétaires paysans, ouvriers agricoles... Ceux-ci n'en pouvant plus ne cessèrent de se révolter tant qu'ils n'eurent abattu ce pouvoir inique.

« Ah ! Si j'avais pu ne pas vivre parmi les hommes de la cinquième génération, mais mourir auparavant ou naître plus tard ! » : se lamente notre poète dans *Les Travaux et les Jours*.

Pourquoi une telle déchéance ? Hésiode l'attribue à un « péché originel ».

Le péché originel

Lorsque *Zeus* prit le pouvoir, il assigna à toutes les créatures de l'Univers une place précise. C'est ainsi qu'il décida que les hommes n'avaient plus à vivre en compagnie des dieux et à partager leurs repas dans un face à face joyeux. Les hommes étaient des mortels, les dieux des Immortels. Ils n'appartenaient pas au même monde. Il décida donc que leur place était désormais de vivre sur Terre, loin des dieux qui désormais leur seraient invisibles. Leur tâche consisterait à les nourrir en leur sacrifiant principalement les bêtes de leurs troupeaux. Il décida cependant, en souvenir de leurs agapes communes, que ce sacrifice prendrait la forme d'un repas auquel les dieux assisteraient de manière invisible. Mais pour qu'il soit bien clair que leurs deux mondes n'avaient plus rien de commun, la viande serait partagée en deux parts, l'une réservée aux dieux, l'autre aux hommes.

Lors du premier sacrifice, *Zeus* chargea Prométhée d'opérer ce partage. Prométhée était un de ces Titans vaincus et relégués au Tartare. Furieux d'avoir été ainsi maltraité et voyant que *Zeus* se mettait à faire de même avec les hommes, il voulut se venger en se faisant leur protecteur. Il saisit donc cette occasion pour les favoriser et jouer un tour pendable à *Zeus*.

Après avoir sacrifié un bœuf, il fit une première part avec les beaux et bons morceaux de viande qu'il dissimula sous la peau et les intestins de la bête pour rendre cette part aussi peu appétissante que possible. Il fit une seconde part avec les seuls os qu'il recouvrit d'une couche de graisse luisante pour la rendre, elle, aussi appétissante que possible. Puis il demanda à *Zeus* – à tout seigneur tout honneur ! – de choisir la part qui serait désormais celle des dieux, certain qu'il allait choisir la part reluisante de graisse.

Zeus s'attendait à la fourberie de Prométhée. Mais à malin, malin et demi, *Zeus* choisit sciemment les os, signant ainsi la déchéance irrémédiable des hommes et confirmant que la mort était bien leur destinée irrévocable, comme l'a bien montré Jean-Pierre Vernant, dans son livre *Mythe et religion en Grèce ancienne*².

En mangeant la viande, les humains signent leur arrêt de mort. Dominés par la loi du ventre, ils se comporteront désormais comme tous les animaux qui peuplent la terre, les flots ou l'air. S'ils ont plaisir à dévorer la chair

² Vernant Jean-Pierre, *Mythe et religion en Grèce ancienne*, Paris, Éd. du Seuil, 1990, p. 81.

d'une bête que la vie a quittée, s'ils ont un impérieux besoin de nourriture, c'est que leur faim jamais apaisée, toujours renaissante, est la marque d'une créature dont les forces peu à peu s'usent et s'épuisent, qui est vouée à la fatigue, au vieillissement et à la mort.

La duperie de Prométhée lui valut d'être puni par *Zeus* mais elle est aussi le « péché originel » qui valut aux hommes la souffrance, la fatigue, l'épuisement, la vieillesse, et finalement une mort qui ressemble rarement à une douce plongée dans un sommeil éternel, comme au temps de la race d'or. Pourquoi la faute de Prométhée qui n'était pas un homme a-t-elle rejailli sur eux ? Hésiode vit encore à cette époque où, en Grèce, la faute d'un coupable rejaillissait automatiquement sur ses proches, sa famille, son clan, ses amis. Prométhée était l'ami des hommes. Ceux-ci allaient aussi devoir payer la faute de leur protecteur. Telle était alors la justice des dieux et des hommes.

Le Beau Mal

Mais le courroux de *Zeus* ne s'arrêta pas là. Il voulut encore rabaisser les hommes en les réduisant à la condition animale. Il les priva du feu qui leur permettait de cuire la viande que Prométhée leur avait réservée. Il voulut qu'ils la mangeassent crue, comme les animaux. Prométhée intervint encore une fois en dérobant le feu céleste et le donna aux hommes. Ce vol, deuxième « péché originel », valut à Prométhée un nouveau châtiment et aux hommes un mal, aux yeux d'Hésiode, encore plus terrible que la privation du feu, la Femme. *Zeus* ordonna aux dieux de donner vie à une nouvelle créature humaine parée de tous les dons, Pandore, la Femme, et de la présenter à Épiméthée, frère de Prométhée. Épiméthée était aussi étourdi qu'était rusé son frère Prométhée. Celui-ci l'avait pourtant averti de n'accepter aucun don de *Zeus*. Il ne put résister aux charmes ensorceleurs de cette créature qui dissimulait en elle le mensonge, la duperie et qui apportait en dot une jarre dans laquelle *Zeus* avait enfermé tous les maux de la terre. Aussitôt qu'il la vit, Épiméthée voulut l'épouser.

Auparavant, sur la terre, la race humaine vivait loin des maux, à l'abri de la fatigue, de la peine, des maladies terribles qui font périr les hommes... C'est cette femme qui, en levant de ses mains le vaste couvercle de la jarre, les laissa échapper, et prépara aux hommes de pénibles soucis. Seule, l'Espérance n'ayant pas atteint les bords de la jarre, resta dans sa prison infrangible, et ne put s'envoler au dehors : avant qu'elle sortît, Pandore avait laissé retomber le couvercle, sur l'ordre de *Zeus*. (*Les Travaux et les Jours*)

L'espérance de retrouver un jour le Paradis perdu, l'espérance de revivre un jour en compagnie des dieux, cette espérance-là, *Zeus* ne permit pas qu'elle s'échappât, elle aussi, et se répandît parmi les hommes. Leur horizon désormais devait se borner aux quelques années qu'ils passeraient sur Terre, et à elles seules.

Comme on le constate, Pandore, l'Ève grecque, n'a été qu'un instrument, un robot, dans les mains de *Zeus*. L'Ève de la Bible, au contraire, a délibérément enfreint les ordres de *Yahvé* et poussé Adam à manger du fruit défendu. Dans le mythe de Pandore, rien de tel, ce qui n'a pas empêché les Grecs de faire montre d'une terrible misogynie. Fataliste, Hésiode conclut cette tragédie originelle par ces mots :

Il n'est donc pas possible de se soustraire aux volontés de *Zeus*. (*Les Travaux et les Jours*)

Construire un nouveau paradis, mais sur Terre

Si *Zeus* sépara les hommes des dieux, s'il leur fit payer durement la faute de Prométhée, s'il leur enleva toute perspective de vie éternelle, d'espoir de revivre après leur mort en compagnie des dieux, s'il ne leur donna pour seul horizon que leur bref passage sur Terre, il ne les abandonna cependant pas à eux-mêmes. Il était prêt à les aider à construire un nouveau paradis, mais sur Terre uniquement en appliquant l'adage « aide-toi, et le Ciel t'aidera ».

« Aide-toi » ...

Aux yeux de *Zeus*, le paradis ne pouvait se réaliser sur Terre que si les hommes vivaient selon sa justice.

Voici la loi que *Zeus* a prescrite aux humains : Que les poissons, les fauves, les oiseaux ailés se dévorent, puisqu'il n'existe point parmi eux de justice, Mais à l'homme, en revanche, il a fait don de la justice... (*Les Travaux et les Jours*)

Pour Hésiode, la justice de *Zeus* règne lorsque chacun peut jouir en paix des biens qu'il a honnêtement acquis par son travail, ses efforts et par une saine émulation entre gens du même métier. Au contraire, l'injustice règne lorsque la fainéantise pousse l'homme à accaparer le bien d'autrui gratuitement par le vol, la ruse, la violence. Telle était désormais le choix qu'offrit *Zeus* aux hommes. Par un travail acharné, et en se conduisant honnêtement envers leurs semblables, ils avaient la possibilité de rendre la vie sur Terre sinon aimable, du moins vivable, alors que la paresse, au contraire, était le plus sûr moyen de la transformer en enfer.

... Et le Ciel t'aidera. »

Comment ? En récompensant les hommes de bien, et en punissant, à coup sûr, ceux qui font le mal.

Jamais les hommes équitables ne sont en butte à la faim ou au malheur ; mais dans les festins ils jouissent des biens acquis par leur travail. Pour eux, sur les montagnes, les chênes portent au sommet des glands, plus bas des abeilles ; chez eux, les brebis à l'épaisse toison sont accablées sous le poids de leur laine, les femmes mettent au monde des enfants qui ressemblent à leur père ; ils goûtent un bonheur inaltérable ; ils n'ont pas besoin de monter sur des vaisseaux : les fruits abondent pour eux dans la campagne fertile.

Mais ceux qui préfèrent le crime et la violence injuste sont frappés par le fils de *Cronos*, par *Zeus* dont le regard s'étend au loin. Souvent une ville entière participe au châtement d'un seul homme, qui, dans son aveuglement et sa présomption, trame des actions coupables. Du haut du ciel, le fils de *Cronos* leur envoie un fléau redoutable, la famine avec la peste : les peuples se consomment, les femmes n'ont plus d'enfants, les maisons s'éteignent, par la sage volonté de *Zeus Olympien*. (*Les Travaux et les Jours*)

Du fatalisme à l'espérance

Les Grecs furent redevables à Hésiode d'avoir mis de l'ordre dans leur panthéon, mais ils demeurèrent fort dubitatifs devant ce paradis terrestre à construire en observant la justice de *Zeus*. Chaque jour qu'ils vivaient leur apportait la preuve douloureuse qu'il ne punissait guère ceux qui « *préfèrent le crime et la violence injuste* ». Au contraire, c'étaient ces hommes malfaisants qui réussissaient à se construire pour leur seule jouissance un paradis terrestre et à transformer en enfer le quotidien de la grande masse. Le paradis sur Terre n'était qu'une utopie, une illusion. Il n'est donc pas étonnant qu'à côté du culte officiel rendu par chaque cité à sa ou ses divinité(s) protectrice(s), de très nombreux Grecs se tournèrent dès lors vers les cultes à mystères qui se développaient durant ces années de violence. Ces cultes, ouverts à tous, même aux esclaves, leur promettaient de retrouver dans l'Au-delà la vie bienheureuse que la première

race des hommes avait vécue en compagnie des dieux. Ils leur enseignaient que la Terre n'était pas leur patrie définitive. Cette croyance leur permettait de mieux supporter les misères de leur vie et d'affronter la mort avec moins d'angoisse. De plus, ces cultes à mystères rétablissaient le lien que *Zeus* avait coupé entre les hommes et les dieux en offrant à leurs fidèles la possibilité d'établir avec eux un nouveau contact intime.

Ces cultes soulevèrent le couvercle de la jarre de Pandore, l'espérance put s'échapper et se répandre sur Terre.

Nos guides

- Hésiode, *La Théogonie (Traduction, introduction et notes de Yves Gerhard) / Les Travaux et les Jours* (Traduction et postface de Lucien Dallings), Vevey, Éd. de l'Aire, 2005.
- Ries Julien, *Les Civilisations méditerranéennes et le sacré*, Turnhout (Belgique), Brepols Publishers, 2004.
- Vernant Jean-Pierre, *Mythe et religion en Grèce ancienne*, Paris, Éd. du Seuil, 1990.
- Waltz Pierre, *Hésiode, Les Travaux et les Jours* (texte grec accompagné d'une traduction), Bruxelles, Éd. Henri Lamertin, 1909.

6.9

Dès ~680

Thrace (Balkans)

Creuset pour l'Europe occidentale de la croyance en l'immortalité de l'âme et en sa réincarnation ?

Depuis une quarantaine d'années, les archéologues bulgares ne cessent d'exhumer du sol de leur pays des tombes, des temples, voire de véritables villes, ainsi que d'incalculables objets en or ou en argent massif : bracelets, diadèmes, appliques, sceptres..., vestiges d'une de leurs anciennes civilisations, la civilisation thrace. Si ces découvertes extraordinaires laissent entrevoir une civilisation autrement plus avancée et plus raffinée qu'on ne le pensait, elles confirment encore la profonde influence que ces « barbares » exercèrent sur les Grecs, notamment dans le domaine religieux.

Jusqu'au VIII^e siècle, les Thraces étaient, pour eux, un peuple mystérieux appartenant à la masse informe, mouvante et inquiétante des barbares qui se pressaient à leurs frontières. Ils ne connaissaient que quelques bribes de leur histoire et de leur mode de vie. Homère fut le premier à les sortir de l'anonymat. Il les fait participer aux côtés des Troyens à la guerre de Troie.

Voici les Thraces, ils sont là...

Et avec eux leur roi Rhésos...

J'ai vu ses chevaux, superbes, très grands.

Ils sont plus blancs que neige, courent comme les vents.

Son char est orné d'or et d'argent finement travaillés.

Il est venu avec des armes d'or prodigieuses, une merveille !

Dignes d'être portées non par des mortels, mais par des Immortels.

(Homère, *Iliade*, X : 434-441)

C'est au début du VII^e siècle que les Grecs entrèrent vraiment en contact avec eux et les firent entrer dans l'Histoire. Vers 680, des Grecs de Paros, une île des Cyclades, émigrèrent vers Thasos, autre île de la mer Egée située au nord, à quelque huit km de la côte continentale, attirés par ses carrières de marbre, ses gisements d'or, de cuivre, de fer, de plomb et ses forêts.

Or cet eldorado était occupé par les Thraces. Comme nous pouvons l'imaginer, le contact fut plutôt rude. Tenaces, les Grecs d'Asie Mineure réussirent non seulement à prendre pied sur l'île, mais encore à fonder, peu après, des colonies sur le continent même. La cité de Milet, par exemple, en fonda plus de quatre-vingt-dix. Se développa alors un commerce important entre ces cités et la Thrace.

À l'origine les Thraces, peuple indo-européen, nomadisait, semble-t-il, dans les steppes à l'est de la Volga, d'où ils auraient migré vers les Balkans avant 5000. Là, ils se seraient sédentarisés entre la mer Noire à l'est, la rivière Strouma à l'ouest, les Carpathes septentrionales au nord et la mer Egée au sud et se seraient mélangés aux populations autochtones.

L'archéologie révèle que leur civilisation s'est épanouie du III^e millénaire au III^e siècle avant notre ère. Ce peuple regroupait un très grand nombre de tribus. On en a recensé plus de quatre-vingts. Parmi les plus importantes, citons les Odryses, les Gètes, les Besses, les Triballes et les Daces.

Elles étaient dirigées par des rois-prêtres qui s'étaient arrogé le monopole des céréales, de l'or, de l'argent et de l'élevage des chevaux de race. Ils vivaient dans des cités fortifiées qui ont donné naissance à de très nombreuses villes actuelles.

Itinérants, les rois parcouraient leurs terres organisant des banquets où le vin faisait l'objet d'une consommation ritualisée. (...) Boire ensemble conduisait à une forme d'« extase » qui soudait la collectivité, et à un état second perçu comme un mode d'accès à l'Au-delà. En distribuant le vin dans une vaisselle d'apparat, le roi célébrait une cérémonie sacrée, une sorte de messe dans laquelle il s'affirmait comme le grand fédérateur et l'intermédiaire entre le monde des hommes et celui des dieux¹.

Peu unis, ces rois-prêtres passaient leur temps à se battre les uns contre les autres et contre leurs voisins. Leurs armées étaient formées de paysans servant comme fantassins et de cavaliers issus de l'aristocratie. Le cavalier guerrier devint au cours des temps l'image emblématique de la Thrace, de sa culture et de son roi. Selon Hérodote (484 ou 482-425), leurs luttes intestines expliquent pourquoi ces tribus guerrières ne parvinrent jamais à fonder un empire digne de ce nom.

La nation des Thraces est, après celle des Indiens, la plus importante du monde. S'ils avaient un seul roi et s'ils pouvaient s'entendre entre eux, ils seraient invincibles, et, d'après moi, beaucoup plus puissants que toutes les nations. (*Histoires*, Livre V)

Ce sont eux qui transmirent à la Grèce et à l'Europe les techniques du travail du fer qu'ils avaient apprises peut-être de leurs voisins les Hittites. Et jusqu'au VII^e siècle, ils contrôlèrent les routes maritimes de l'Hellespont, de la mer de Marmara et du Bosphore.

Dans ces tribus on trouvait aussi des artisans qui étaient passés maîtres dans l'art de l'orfèvrerie ainsi que des marchands. Si les objets découverts témoignent de leur virtuosité, ils révèlent encore et surtout l'important pouvoir politique et économique de leurs commanditaires.

À partir du VII^e siècle, ils durent compter avec les Scythes, peuple de guerriers comme eux, qui s'installèrent au nord de la mer Noire.

Dès le V^e siècle, certaines de leurs cités-États prirent de l'ascendant sur les autres et se transformèrent en royaumes. Ainsi, au V^e siècle, Tirès, roi de la tribu des Odryses, parvint à créer un royaume qui s'étendait du Danube inférieur à la mer Egée et de la mer Noire à la Macédoine. Dans sa tombe, s'il s'agit bien de la sienne, son découvreur, le Pr. Kitov, exhuma un masque funéraire en or massif de 690 grammes.

Puis commença leur déclin. Illyriens, Grecs et Perses se mirent à grignoter leur territoire. Dès 346, les empires de Philippe de Macédoine et d'Alexandre le Grand, puis celui de leurs successeurs, les Antigonides, l'occupèrent en tout ou partie.

Entre 189 et 188 se produisirent les premiers heurts avec les Romains.

À partir de ~70 avant notre ère, les rois gètes d'abord, puis daces, les premiers installés dans le Bas-Danube, les seconds dans les Carpates, parvinrent à unifier la Thrace. Mais il était trop tard. En 106 de notre ère, l'empereur Trajan s'emparait de tout le pays, ainsi que de ses mines d'or et d'argent qui lui permirent de renflouer les caisses de l'Empire.

Puis, entre le II^e et le V^e siècle de notre ère, par vagues successives, Goths, Huns, Avars, Bulgares et Slaves envahirent les Balkans. Dès lors, la Thrace fut réduite à une simple dénomination géographique.

Sa position géographique en faisait un carrefour important des pistes, des routes et des voies navigables provenant aussi bien de la steppe ukrainienne, de l'Inde, de l'Iran et de la Mésopotamie que de la Grèce et de l'Europe centrale et occidentale.

¹ Schiltz Véronique, « Regard sur l'art thrace », in *L'or des Thraces : trésors de Bulgarie* : (exposition Paris, Musée Jacquemart-André 16 oct. 2006-31 janvier 2007), Gand, Éd. Snoeck, 2006, pp. 50-51.

Carrefour commercial, elle fut encore un carrefour où se rencontrèrent et se confrontèrent les multiples croyances de ces différentes régions. Les Thraces, bien entendu, avaient leur propre religion. Ce sont eux qui donnèrent à la Grèce quelques-unes de leurs principales divinités : *Artémis*, *Dionysos*, *Arès*... et un de leurs héros Orphée. Ils lui donnèrent encore deux de leurs cultes : le dionysisme et l'orphisme. Enfin, certaines de leurs tribus, dont celle des Gètes, lui firent connaître deux de leurs croyances, celles en l'immortalité de l'âme et en sa réincarnation.

L'immortalité de l'âme et sa réincarnation

C'est Hérodote (~484 - 425) qui, le premier, parle de cette croyance.

Les Gètes, qui se disent immortels... (Histoires IV : 93)

Selon cet historien qui tient ses informations des Grecs du Pont et de l'Hellespont, un mythe est à la base de cette croyance. Il raconte qu'un Thrace avait été réduit en esclavage à l'étranger. Affranchi, il s'était enrichi et était retourné dans son pays. Dans une salle de réception qu'il avait fait construire, il avait reçu l'élite de son peuple et, au cours d'un banquet, les avait assurés que ni lui, ni eux, ni leurs descendants ne connaîtraient de mort définitive, qu'ils vivraient éternellement dans une complète félicité. Puis il disparut de leur regard en allant s'enfermer dans une demeure souterraine durant trois ans. Tout le monde le crut mort et le pleura. Mais la quatrième année, à leur grande surprise, il réapparut et fit de son épiphanie la preuve qu'il disait vrai. Il fut donc divinisé sous le nom de *Zalmoxis*. Son étymologie est incertaine. Il pourrait signifier « Dieu très âgé », « Dieu qui donne la vie éternelle » ou « Dieu ours », un dieu du chamanisme, mais aussi « Dieu lumineux ».

Ce mythe servit de support à un culte à mystères qui se célébrait tous les quatre ans et qui conférait l'immortalité à ceux qui avaient le droit de se faire initier. Initiation qui, pense-t-on, consistait en une mort rituelle afin d'obtenir, à l'exemple et grâce à *Zalmoxis*, une non-mort, c'est-à-dire l'immortalité.

Les Gètes ne furent pas les seuls à croire à l'immortalité de l'âme, d'autres tribus telles que celles des Trausiens, Kébréniens, Sykaiboai, Mysiens, Galates, Triballes, Térizes, Krobyzes... partagèrent cette croyance². Elles considéraient cette immortalité de deux manières que rapporte le géographe romain Pomponius Mela (I^{er} siècle de notre ère) :

Il en est pour qui la mort n'est qu'un jeu, et tels sont principalement les Gètes. Ce mépris de la vie tient à des opinions diverses : les uns pensent que les âmes des morts reviendront ; les autres que, si elles s'en vont sans retour, ce n'est point pour cesser de vivre, mais pour passer dans un séjour plus heureux.

Mais il ajoute que certaines tribus ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme.

D'autres, enfin, croient qu'elles meurent véritablement, mais que la mort est préférable à la vie : et de là vient que dans certaines parties de la Thrace, on pleure sur les enfantements et sur les nouveau-nés, tandis qu'au contraire on y célèbre les funérailles, comme des fêtes solennelles et sacrées, par des chants et des réjouissances. (Pomponius Mela, *Description de la Terre*³ II, 2 :18)

² Coman Ioan G., *L'Immortalité chez les Thraco-Géto-Daces*, in Revue de l'histoire des religions, 1981, vol. 198, 3, p. 253.

³ Baudet Louis, *Géographie de Pomponius Mela*, Paris, 1843.

Autre témoignage de cette croyance : un culte fut rendu à *Zalmoxis*. En souvenir de sa réapparition, tous les quatre ans, les Gètes tiraient au sort un des leurs, un homme libre, vaillant et juste, et qui librement acceptait de servir de messager auprès de lui. Pour l'expédier « ad *Zalmoxis* », on l'empoignait par les pieds et les bras, le lançait en l'air et le faisait retomber sur trois javelines qui le transperçaient de part et d'autre. Avant qu'il ne meure, on lui confiait tous les messages qu'il devait présenter à *Zalmoxis*. Si ce messager mourait, cela signifiait que ce dieu acceptait son sacrifice, qu'il l'accueillait dans son paradis et qu'il allait se montrer propice aux demandes qui lui étaient faites. Si, en revanche, ce messager survivait à ses blessures, on le déclarait méchant homme et on tirait au sort un deuxième messager.

Selon les exégètes⁴, lorsqu'Hérodote écrit que « les uns pensent que les âmes des morts reviendront », ce retour signifie leur réincarnation. Dans quel corps ? Hérodote n'en parle pas et les autres sources ne sont pas assez précises pour l'affirmer.

On peut se demander si les théologiens thraces ont eux-mêmes élaboré cette croyance en l'immortalité de l'âme et en sa réincarnation ou s'ils l'ont reçue des ascètes hindous jaïns, ou des rishis brahmaniques, ou des bouddhistes qui la propagèrent dans toute l'Asie. Tous ces ascètes étaient fort grands voyageurs. Les Thraces auraient aussi pu recevoir cette croyance des Scythes, leurs voisins, qui pratiquaient le chamanisme. Pour l'heure, il est impossible de trancher et d'affirmer quoique ce soit sur l'origine de cette croyance et l'endroit où elle émergea.

Ce qui est certain, c'est qu'elle s'enracina en Thrace et qu'elle fut adoptée et répandue par les Orphiques et les Pythagoriciens grecs en Asie Mineure d'abord, puis en Grèce continentale, et enfin dans la Grande Grèce. Les druides celtes enseignaient aussi cette croyance. Il est possible qu'ils l'aient reçue par l'intermédiaire de tribus belges qui furent en contact avec les Thraces durant leur séjour en Europe centrale, avant leur arrivée en Gaule Belgique, entre le IV^e et le III^e siècles avant notre ère.

Au début de notre ère, et c'est peut-être là le fait le plus important, cette croyance en l'immortalité de l'âme et en sa réincarnation s'était répandue dans une grande partie du continent eurasiatique. Mais aussi bien le christianisme que l'islam vont éradiquer la croyance en la réincarnation de l'âme partout où ils s'imposeront, ne conservant que celle en son immortalité.

Nos guides

- Coman Ioan G., *L'Immortalité chez les Thraco-Géto-Daces*, in Revue de l'histoire des religions, 1981, vol. 198, p. 3.
- *L'or des Thraces : trésors de Bulgarie* : (exposition Paris, Musée Jacquemart-André 16 oct. 2006-31 janvier 2007), Gand, Éd. Snoeck, 2006.
- Sîrbu Valeriu, *Les Thraces entre les Carpates, les Balkans et la mer Noire (V^e s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C.)*, Braïla, Éd. Istros, 2004.

⁴ Cf. Coman Ioan G., op. cit.

6.10

VII^e - VI^e siècles

Grèce

Homo *religiosus* redéfinit sa relation avec le monde divin

Entre 800 et 500 avant notre ère, la Grèce vécut des mutations politiques, économiques et sociales de grande ampleur qui ne manquèrent pas de se répercuter dans le domaine religieux.

Vers 800, première mutation

Du régime monarchique au régime aristocratique

Jusqu'alors, la Grèce était fragmentée en de petits royaumes gouvernés par des rois. Vers 800, ceux-ci furent renversés lors d'une série de révolutions fomentées par leurs collaborateurs, des chefs de clans qui prirent le pouvoir, se parèrent du titre d'*aristoi*, d'aristocrates, et transformèrent leurs royaumes en cités-États jalouses de leur indépendance, tantôt alliées, tantôt rivales. Athènes et Corinthe figurèrent parmi les plus puissantes d'entre elles. Quelques cités traditionalistes cependant, comme Sparte, conservèrent leur régime monarchique.

Dès 775, deuxième mutation

D'une société terrienne à une société maritime

Jusqu'alors, la société grecque était une société majoritairement paysanne. Rois et chefs de clans s'étaient taillé de grands domaines fonciers sur les terres les plus fertiles qu'ils faisaient travailler par des ouvriers agricoles et des esclaves, laissant les terres les plus ingrates à la masse des petits propriétaires. De mauvaises récoltes ou des partages successoraux obligèrent un grand nombre d'entre eux à céder encore leurs dernières terres à ces grands propriétaires. « *Ne s'engraissant que de haines amères* » (Pindare, Pythiques, II : 99), ils n'eurent d'autres solutions que d'aller rejoindre le sous-prolétariat dans les villes ou de s'exiler dans les nouvelles colonies.

En effet, de ~775 à ~550, nombreux furent ceux que la vie maltraitait à tout abandonner et à prendre la mer, faisant le pari qu'ailleurs la vie serait meilleure. L'archéologie nous montre les Grecs continentaux et ceux d'Asie Mineure coloniser l'Italie du sud, la Sicile, les rives méditerranéennes de la Gaule et de l'Espagne et la Cyrénaïque en Afrique du Nord. Sur les rives nord de la mer Egée et sur celles de la mer Noire¹, ils entrèrent en contact avec des peuples tels que les Thraces et les Scythes. Ces contacts, on l'imagine, ne furent pas que commerciaux, ils furent aussi intellectuels et religieux.

¹ De 1400 à 800, les Grecs avaient déjà réussi à coloniser toute la frange côtière de l'Asie Mineure et construit une série de villes importantes, telles que Milet et Éphèse. Dès le VII^e siècle, ces villes, à leur tour, allèrent coloniser les rives de la mer Noire. Milet y implanta plus de 90 établissements.

Vers 675, troisième mutation

Passage d'une économie locale de subsistance à une économie internationale mercantile

Le développement du commerce avec les colonies et avec les divers peuples riverains de la Méditerranée et de la mer Noire transforma peu à peu l'économie de la Grèce basée jusqu'alors essentiellement sur l'agriculture et le troc en une économie basée sur le commerce et la monnaie standardisée et certifiée par une autorité politique².

Vers 700, quatrième mutation

L'infanterie supplante la cavalerie

Jusqu'alors la guerre était réservée aux seuls aristocrates qui se battaient à cheval. Or, dès 700, ces aristocrates ne furent plus assez nombreux tant pour défendre leurs cités-États que pour mener des guerres d'expansion. Ils furent obligés de faire appel aux citoyens de la classe moyenne. Mais ceux-ci n'étaient pas assez riches pour se payer une monture et l'armement qui l'accompagnait. Cependant ils avaient suffisamment d'argent pour acquérir l'équipement et les armes d'un fantassin. Les armées de ces cités-États se transformèrent donc en unités d'infanterie regroupées en phalanges. Le fantassin appelé hoplite (porteur d'armes) supplanta le cavalier qui ne joua dès lors plus qu'un rôle auxiliaire.

Sur mer, les aristocrates furent aussi obligés de recruter les citoyens les moins fortunés pour servir sur les bâtiments de guerre en qualité de rameurs et de soldats.

Les conséquences sociales et politiques

Le développement du commerce donna naissance à une nouvelle classe sociale riche et puissante, la bourgeoisie commerçante. Les villes attirèrent de plus en plus d'artisans, de boutiquiers, d'ouvriers, de métèques (étrangers) et de paysans ruinés, sans compter les esclaves. D'agricole la Grèce devint de plus en plus urbaine.

Forts de leurs richesses, les armateurs, les marchands et les commerçants ne tardèrent pas à réclamer leur participation à la gestion des affaires publiques jusqu'alors aux mains d'une aristocratie foncière et guerrière. Obligés de servir dans l'infanterie et la marine pour la défense de leurs cités, les citoyens artisans, boutiquiers et ouvriers se mirent à exiger, eux aussi, davantage de droits et de libertés. Quant aux petits paysans, ils ne cessèrent de provoquer des troubles, réclamant l'abolition de leurs dettes, le partage des terres et une plus grande justice.

Face à cette levée de boucliers, les aristocrates durent accepter la nomination de législateurs qui furent chargés d'établir des constitutions plus justes pour chaque classe. Les premiers apparurent, vers 600, dans les colonies italiennes où la vieille aristocratie foncière n'exerçait que peu d'influence.

Mais dans de nombreuses cités, les travaux de ces législateurs ne ramenèrent pas la concorde civique. Aux VII^e et VI^e siècles, les citoyens contraignirent alors les aristocrates qui peinaient à se soumettre à ces nouvelles lois, à céder, de gré ou de force, le pouvoir à de fortes personnalités qu'ils avaient plébiscitées et qui prirent le nom de tyrans³. Malgré leurs efforts,

² C'est en Chine, au XI^e siècle avant notre ère, que la monnaie métallique, certifiée par une autorité politique, apparaît pour la première fois. Vers 680, le royaume de Lydie (ouest de l'Anatolie) adopta, à son tour, pour ses tractations commerciales, la monnaie métallisée et certifiée. Il fut suivi, vers 670, par les villes grecques d'Asie Mineure, puis, vers la fin du VII^e siècle, par les villes marchandes de la Grèce continentale.

³ À l'époque, ce terme n'avait pas la connotation péjorative actuelle. Il signifiait simplement maître.

ces nouveaux maîtres, eux non plus, ne parvinrent pas toujours à rétablir la paix civique. À leur tour, ils durent redonner, dans plusieurs villes, le pouvoir à l'aristocratie, dans d'autres ils durent le céder à une oligarchie modérée et enfin dans quelques-unes, comme à Athènes, en 508 – 507, les citoyens prirent le pouvoir et inventèrent un nouveau régime politique : la démocratie.

Les conséquences religieuses

Les limites de la religion civique

La première conséquence de ces mutations fut la mise sur pied d'une religion civique. Les différents régimes politiques qui se succédèrent dans ces cités-États demandèrent tous à la religion de servir de ciment pour souder les citoyens, et cela à deux niveaux :

- au niveau de chaque cité, pour souder les différentes classes sociales ;
- au niveau du pays tout entier, pour conforter les Grecs dans leur fierté d'appartenir à une même civilisation, à un même peuple.

Chaque cité se mit sous la protection d'une ou plusieurs divinités. Ainsi Athènes se mit sous la protection d'*Athéna*, Corinthe sous celle de *Poséidon*, Eleusis sous celle de *Déméter*, Thèbes sous celle d'*Apollon* et *Dionysos*... Toutes leur construisirent des temples, leur sculptèrent des statues qu'elles étaient censées habiter en permanence et organisèrent en leur honneur des sacrifices, des fêtes, des processions rituelles... Ce culte à grand spectacle auquel les citoyens se devaient de participer - car on ne pouvait être citoyen que si l'on observait ses obligations politiques et religieuses, indissociables les unes des autres - fit peu à peu naître au cœur de chacun d'eux le sentiment qu'il était bien l'enfant de sa cité et de son dieu.

De plus, en soutenant leurs aèdes, chantres de leurs dieux et de leurs héros, en édifiant de grands sanctuaires communs, en instituant des Jeux et des Fêtes panhelléniques à caractère religieux, les Grecs s'identifièrent aussi très fortement avec le pays tout entier.

Mais cette religion civique montra très vite ses limites. Elle ne répondait pas aux questions existentielles et personnelles de chaque individu. Elle n'apportait guère de réconfort lorsque la souffrance, l'échec, la misère, la mort... frappaient. Aussi les cités durent-elles admettre à côté de la religion officielle d'autres formes d'approche du divin plus en phase avec les besoins et les préoccupations de leurs habitants.

Durant ces temps tourmentés où l'avenir de tout un chacun était des plus aléatoires, certains Grecs fréquentèrent assidûment les temples qui s'adonnaient à la divination pour connaître de quoi demain serait fait. Parmi ceux qui furent le plus sollicités figure sans conteste l'oracle de Delphes.

Certains cherchèrent à s'évader d'un quotidien trop pesant en participant au culte de *Dionysos* grâce auquel, pensaient-ils, ils pouvaient expérimenter la démesure du divin dans l'ivresse, les transes, les orgies, l'hystérie, la mascarade, le travestissement...

D'autres cherchèrent dans les religions à mystères l'espoir d'une vie meilleure dans l'au-delà.

D'autres enfin demandèrent à deux cultes d'origine thrace : l'orphisme et le pythagorisme, de les confirmer dans cette espérance.

L'histoire de la Grèce durant ces trois siècles n'est donc pas seulement l'histoire mouvementée de cités rivales, elle est tout autant l'histoire d'individus cherchant des solutions pour satisfaire leurs besoins personnels les plus fondamentaux politiques, économiques, culturels et spirituels...

VII^e siècle L'oracle de Delphes

Comme tous les peuples de l'Antiquité, les Grecs cherchaient à connaître ce que leur réservait l'avenir. Ils croyaient, en effet, en l'existence d'un Destin qu'ils avaient personnifié sous la forme de trois puissances mystérieuses et supérieures aux dieux et qu'ils avaient appelées les trois *Moires*, les trois « qui donnent le destin en partage ». Les dieux avaient la faculté de lire leurs arrêts et toute liberté de les communiquer aux hommes. Ils avaient même le pouvoir de les retarder, mais ils ne pouvaient les empêcher. C'est dans leurs sanctuaires que les Grecs allèrent donc consulter *Zeus*, *Aphrodite*, *Athéna*, *Asclépios*, *Apollon*...

Deux de ces temples acquirent une renommée internationale.

Le plus ancien fut celui de Dodone, situé en Épire. D'après Hérodote, il fonctionnait déjà au II^e millénaire. Il était dédié à *Zeus* et à la *Déesse-Mère*. Au début, ces deux divinités, considérées comme des forces chthoniennes, transmettaient les arrêts du Destin par incubation (par songes) à des prêtres qui, pour mieux les recevoir, dormaient à même le sol. Plus tard, cette transmission s'opéra de manière moins spartiate. Les prêtres se mirent à déchiffrer le message divin en interprétant le bruissement des feuilles d'un chêne du bosquet sacré du temple.

Dès le VII^e siècle, un second sanctuaire vint concurrencer Dodone. Ce fut le sanctuaire de Delphes, situé sur les contreforts du mont Parnasse qui domine la Grèce centrale. C'est là qu'autorités et particuliers en nombre toujours plus grand vinrent consulter *Apollon*.

Le médium par lequel ce dieu transmettait les arrêts du Destin fut d'abord une jeune fille vierge, puis une femme d'âge mûr appelée la pythie⁴. Dans les premiers temps, les consultants ne pouvaient l'interroger qu'une fois par an, puis, à partir du VI^e siècle, leur nombre se multipliant, ils purent le faire le sept de chaque mois, sauf durant les trois mois d'hiver pendant lesquels *Apollon* était censé quitter Delphes.

Les consultants devaient d'abord payer une taxe d'inscription, puis attendre leur tour, la liste d'attente pouvant être longue. En y mettant le prix, ils pouvaient jouir d'un passe-droit. Quand leur tour arrivait, ils étaient conduits par deux prêtres dans le temple d'*Apollon* où ils lui offraient d'abord une bête en sacrifice. Si la victime se mettait à trembler de la tête aux pieds lorsqu'elle était aspergée d'eau, c'était le signe qu'*Apollon* l'agréait, alors les consultants pouvaient lui adresser leur demande. La pythie était assise sur un trépied installé dans l'obscurité de la salle la plus retirée du temple, l'« adyton ». Un rideau l'isolait des consultants. Elle n'entraît pas en transes ou dans un délire extatique, comme on l'a cru très longtemps. Les textes disent qu'elle était saisie d'enthousiasme, ce qui signifie qu'elle parvenait, en observant un certain nombre de rites, à se mettre dans un état de sérénité tel qu'elle pouvait entrer en communication avec la divinité. Ses réponses le plus souvent sibyllines devaient être interprétées par deux prêtres qui étaient suffisamment au courant des problèmes des consultants pour les renvoyer satisfaits chez eux. Mais toute surprise n'était pas exclue.

Surprise heureuse parfois. Pindare, dans sa IV^e Pythique, raconte l'histoire d'un certain Battos, riche et influent personnage de Santorin venu demander à *Apollon* de le guérir d'un bégaiement. Pour toute réponse, la pythie lui ordonna d'aller fonder une colonie en Cyrène (Libye). Dans un premier temps il refusa, puis il se décida tout de même à partir. Là, un jour, il

⁴ L'origine de ce nom est à chercher dans la mythologie. Quand *Apollon* vint à Delphes, il dut d'abord terrasser le serpent Python avant de pouvoir s'y installer. C'est ce serpent qui donna son nom à ce médium.

se trouva face à un lion. Sa surprise et sa peur furent tellement fortes qu'elles le guérèrent sur-le-champ de son infirmité.

Surprise douloureuse aussi. Hérodote raconte que Crésus (560-546), le roi de Lydie, célèbre pour sa richesse légendaire, consulta l'oracle pour lui demander s'il devait ou non attaquer Cyrus, son voisin, qui se montrait de plus en plus menaçant. La pythie lui répondit que « *s'il faisait la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire* ». Rassuré, il attaqua les Perses et détruisit effectivement un grand empire..., le sien propre. Cyrus, en effet, le vainquit, le fit prisonnier et s'empara de son royaume.

Son rôle politique

C'est surtout dans le domaine politique que l'oracle joua un grand rôle. Sans cesse, les puissants du moment et les villes venaient le consulter à propos d'une paix à signer ou d'une guerre à engager, de la stratégie à adopter sur le terrain de bataille, de changements constitutionnels, de la fondation d'une colonie...

Quant aux très nombreux particuliers, ils venaient consulter l'oracle sur l'opportunité d'un mariage, d'un prêt, d'un voyage, s'il fallait ou non se lancer dans telle ou telle entreprise...

Son rôle moral

Les prêtres de Delphes profitèrent de la renommée de leur oracle pour moraliser les Grecs, pour leur enseigner qu'ils ne devaient pas tout attendre du Destin ou le craindre de façon inconsidérée. Ils devaient aussi se sentir responsables de leur destinée. Avec les nombreux sages, philosophes et artistes qui vécurent à Delphes, ils firent du temple d'*Apollon* le temple de la Sagesse, de l'Harmonie et du Beau et de ce dieu un modèle de vertu, de pureté morale à imiter. À ces Grecs épris de la beauté physique, ils enseignèrent que le corps de l'homme n'est harmonieux et beau que si son âme est, elle aussi, harmonieuse et belle. « *Pénètre avec une âme pure dans le sanctuaire du dieu pur* » avaient-ils gravé sur le fronton du temple. Les ablutions d'eau qui purifient le corps ne valent rien si l'homme ne purifie pas son âme en développant en lui des pensées de pardon des offenses, des pensées de paix, de concorde...

Socrate est assurément le Grec qui a le mieux saisi le message d'*Apollon*. Lors de son procès, il proclama :

Athéniens, je vous sais gré et je vous aime ; mais j'obéirai au Dieu (*Apollon*) plutôt qu'à vous. (...) Car c'est là ce que m'ordonne le dieu, entendez-le bien ; et de mon côté, je pense que jamais rien de plus avantageux n'est échu à la cité que mon zèle à exécuter cet ordre. Ma seule affaire est d'aller par les rues pour vous persuader, jeunes ou vieux, de ne vous préoccuper ni de votre corps ni de votre fortune aussi passionnément que de votre âme, pour la rendre aussi bonne que possible... (Platon, *Apologie de Socrate*, 29–30)

Ils enseignèrent tout particulièrement aux puissants qui venaient consulter l'oracle qu'ils devaient s'en remettre aux dieux, leur attribuer tout le bien qui leur arrivait et se garder de leur reprocher le mal qui pouvait les frapper, voire de s'insurger contre eux ou de les provoquer. Ils cherchèrent à faire passer ce message en créant une série de mythes démontrant les graves conséquences que pouvait provoquer l'insolence envers eux. Citons les mythes de Niobé avec *Létô*, de Marsyas et d'*Arachné* avec *Athéna* ... Ils firent graver ce message sur le fronton du

temple d'*Apollon* sous la forme de sept maximes (?) attribuées, par la tradition, à sept Sages⁵. Malheureusement, nous n'en connaissons que trois.

Connais-toi toi-même.
S'engager porte malheur.
Rien de trop.

Nombreuses furent leurs interprétations. Selon les sources les plus anciennes, il faudrait les comprendre de la façon suivante :

« *Connais- toi toi-même* »

Pour un individu, se connaître lui-même, c'est parvenir à la connaissance de ce dont il est capable de faire et de ne pas viser au-delà, c'est connaître ses besoins et c'est éviter de s'en créer de contraires à sa nature, c'est connaître sa place dans la société, c'est connaître sa nature d'homme, c'est ne pas vouloir s'élever au-dessus de sa condition humaine et ne pas désirer ce qui n'appartient qu'aux dieux.

« *S'engager porte malheur* »

À cette époque, la plupart des sanctions infligées à un coupable par un tribunal consistaient en une amende qui pouvait être très lourde. S'il ne pouvait pas la payer sur-le-champ, il devait trouver quelqu'un qui se portât garant de la somme à verser jusqu'à son acquittement. Si celui-ci ne parvenait pas à la payer, il s'exposait à la confiscation de ses biens ou à l'exil. L'élémentaire sagesse recommandait donc de ne pas s'engager afin de ne pas causer sa propre ruine et celle de sa famille. On pourrait traduire cette maxime par cet adage populaire : « La charité bien ordonnée commence par soi-même ».

« *Rien de trop* »

Elle est sûrement la maxime qui résume le mieux la sagesse grecque. On la trouve déjà chez Homère et Hésiode. La sagesse grecque, c'est la loi de la juste mesure. S'abandonner à la démesure, aux excès, c'est courir après les ennuis, la rancune, le malheur. Savoir tenir le juste milieu dut paraître aux yeux des prêtres de Delphes l'attitude sûrement pas la plus courageuse, et contraire à l'esprit chevaleresque et héroïque des Anciens, mais assurément la plus sage pour traverser sans trop d'encombre cette période de luttes fratricides, de conflits sociaux, de guerres...

VII^e - VI^e siècles, le dionysisme

Si l'avenir était incertain, le présent, lui, pouvait être trop pesant. Des Grecs demandèrent donc à *Dionysos* de les soulager, un instant, de leur fardeau et de leur faire partager l'ivresse du divin.

Dionysos est le dieu des arbres, des fruits, de la vigne et du vin. Cultivée, vers 6000 avant notre ère, dans le Caucase et en Mésopotamie, vers 3000, en Égypte et en Phénicie, la vigne fit

⁵ La Tradition a retenu les noms suivants : Thalès de Milet, Chilon le Lacédémonien, Cléobule de Lindos, Périandre de Corinthe, Bias de Priène, Pittacos de Mytilène, et Solon d'Athènes. Mais les noms et le nombre de ces Sages varient selon les auteurs.

son apparition en Grèce, vers 2000. C'est, dès cette époque, croit-on, que *Dionysos* assumait la responsabilité de cette culture et que les paysans grecs commencèrent à lui rendre un culte.

Et c'est vers les VII^e - VI^e siècles que les villes éprouvèrent la nécessité de prendre en charge publiquement ce culte, peut-être pour permettre aux hommes et aux femmes d'échapper quelque peu au stress d'une vie difficile. Elles prirent à leur compte les fêtes traditionnelles célébrées par les paysans en l'honneur de ce dieu. Athènes, par exemple, en organisait annuellement quatre :

- la première à la fin de l'automne afin de remercier *Dionysos* d'avoir conduit les récoltes à leurs termes ;
- la seconde, en janvier – février, sorte de carnaval avec masques, travestis et orgies ;
- la troisième, à la fin de l'hiver, lorsque le vin nouveau était débouché. Elle comprenait un concours de buveurs de vin ouvert même aux petits garçons dès l'âge de trois ans (!) ;
- et la quatrième, en mars – avril, lorsque la vigne commençait un nouveau cycle. Elle se déroulait avec des joutes athlétiques et poétiques, des représentations théâtrales, un cortège triomphal, un couronnement du dieu...

Le mythe

Son culte trouve bien entendu son fondement dans la mythologie. *Dionysos* naquit d'une aventure de *Zeus* avec une mortelle, *Sémélé*, d'origine thrace. Poussée par la jalousie, *Héra*, l'épouse de *Zeus*, incita sa rivale à demander à son amant de pouvoir le contempler dans toute sa splendeur. Expérience néfaste pour un humain. Elle en mourut, en effet, à la grande satisfaction de l'épouse trompée. Mais *Zeus* eut le temps de retirer du sein de *Sémélé* l'enfant qu'elle portait et, pour le soustraire à la rage meurtrière de son épouse, il le cacha dans sa cuisse. Lorsque *Dionysos* en sortit trois mois plus tard, *Zeus* le déguisa en petite fille. Mais *Héra* le retrouva et frappa ses parents adoptifs de démence. *Zeus* alors le métamorphosa en chevreau que les nymphes du mont Nysa élevèrent. C'est là qu'il découvrit la vigne et qu'il parvint à transformer ses raisins en vin. *Héra*, une fois de plus, le trouva et le frappa à son tour de démence. Fou, il erra de pays en pays où il fit connaître sa trouvaille à tous ceux qui l'accueillaient. Mais il frappait à leur tour de démence ceux qui le repoussaient. Après moult aventures, délivré de sa folie par la déesse *Cybèle* (qui fusionna avec *Déméter*), il descendit dans l'Hadès chercher sa mère *Sémélé* et la transporta avec lui dans les cieux où tous les deux prirent place parmi les dieux olympiens.

Expérimenter le divin

La religion civique présentait aux Grecs l'image officielle, solennelle des dieux, garants de l'ordre, des lois, de la justice, protecteurs de la cité et de ses institutions. *Dionysos*, dieu fou, étrange, excentrique, hors norme, lui, leur révéla la face cachée du divin qui est énergie, dynamisme, vitalité paroxystique... Aux hommes, il leur donna d'expérimenter un tant soit peu, durant le temps d'une fête, la démesure du divin à travers l'ivresse : l'ivresse éthylique en s'enivrant du vin qu'il avait découvert et l'ivresse sexuelle en se travestissant comme il avait dû le faire, enfant. Aux femmes aussi, il leur donna le moyen de l'expérimenter en devenant « ménades » (délirantes). Elles se rendaient en groupes, la nuit, dans la montagne et les forêts et là, loin de tous regards, à la lueur des torches, elles se livraient, on ne sait par quels moyens, à la frénésie de la transe et, l'esprit fou, elles mettaient en pièces une bête : bouc, veau, chevreuil... matérialisant *Dionysos* que son père avait métamorphosé en chevreau, et se repaissaient de ses chairs fumantes. En buvant son sang, c'est le sang du dieu qu'elles buvaient. *Dionysos* prenait possession d'elles.

Le grand spécialiste de la Grèce ancienne, Jean-Pierre Vernant, résume fort bien, dans son livre *Mythe et religion en Grèce ancienne*, ce que pouvait apporter aux Grecs le culte de *Dionysos* :

Plénitude de l'extase, de l'enthousiasme, de la possession certes, mais aussi bonheur du vin, de la fête, du théâtre, plaisirs d'amour, exaltation de la vie dans ce qu'elle comporte de jaillissant et d'imprévu, gaieté des masques et du travesti, félicité du quotidien, *Dionysos* peut apporter tout cela si hommes et cités acceptent de le reconnaître. Mais en aucun cas il ne s'en vient pour annoncer un sort meilleur dans l'au-delà. Il ne prône pas la fuite hors du monde, ne prêche pas le renoncement ni ne prétend ménager aux âmes par un genre de vie ascétique l'accès à l'immortalité. Il joue à faire surgir, dès cette vie et ici-bas, autour de nous et en nous, les multiples figures de l'Autre. Il nous ouvre, sur cette terre et dans le cadre même de la cité, la voie d'une évasion vers une déconcertante étrangeté. *Dionysos* nous apprend ou nous contraint à devenir autre que ce que nous sommes d'ordinaire⁶.

Pour d'autres Grecs, cette évasion momentanée d'un quotidien difficile ne pouvait guère être satisfaisante. S'ils n'attendaient que peu de choses de cette vie, ils espéraient, cependant, trouver dans l'Au-delà un sort meilleur. Beaucoup donc s'adressèrent aux religions à mystères pour obtenir l'immortalité bienheureuse dans l'Au-delà en se faisant initié.

Fin du VII^e siècle, la religion à mystères d'Eleusis

La ville d'Eleusis, située en bordure de mer dans la plaine de Thria, à une vingtaine de km d'Athènes, formait une de ces cités-États dont nous venons de parler. À l'époque mycénienne déjà, un culte était rendu à *Déméter*, la déesse des moissons. Et selon la mythologie, c'est dans cette ville que cette déesse s'était arrêtée quelque temps lorsqu'elle était à la recherche de sa fille *Korê*. Aussi, lorsqu'au VII^e siècle, les Athéniens annexèrent cette ville, ils y construisirent un sanctuaire dédié à ces deux déesses. Et immédiatement leur culte connut un essor prodigieux, car ses prêtres donnèrent vie à une croyance qui n'avait pas cours en Grèce, mais qui avait déjà conforté les Crétois au II^e millénaire : la croyance en une nouvelle vie bienheureuse dans l'Au-delà, la croyance que la mort n'était qu'un chemin menant à une renaissance. Comme le grain doit être mis en terre à l'automne et pourrir durant l'hiver s'il veut renaître au printemps, ainsi l'homme doit-il mourir pour renaître à une nouvelle vie.

Le mythe

Cette croyance trouvait son illustration dans le mythe de *Korê*, la divinité qui veillait au bon déroulement du cycle annuel de la végétation. Elle était la nièce du dieu des Enfers, *Hadès*, qui en tomba éperdument amoureux. Il l'enleva, l'épousa et l'emmena dans son royaume souterrain. Sa disparition plongea dans la plus profonde douleur sa mère *Déméter*. N'ayant pas réussi à identifier l'auteur de ce rapt, celle-ci se mit, avec l'énergie du désespoir, à sa recherche partout sur la Terre. Au cours de ses pérégrinations, elle apprit finalement d'*Hélios* (le dieu Soleil qui voit tout) l'identité du ravisseur. Folle de douleur, elle s'enferma dans le temple que les habitants d'Eleusis lui avaient construit, lorsqu'elle s'était arrêtée chez eux, et délaissa sa fonction divine qui était de présider à la maturation du blé. Il s'en suivit sur Terre une famine si sévère qu'elle mit en danger l'existence des humains. *Zeus* intervint alors car si l'espèce humaine disparaissait, qui allait nourrir les dieux ? Il réussit à persuader *Hadès*, son frère, de rendre *Korê* à sa mère en obtenant le compromis suivant. Elle passerait l'hiver auprès de son époux dans les Enfers et le reste de l'année auprès de sa mère.

⁶ Vernant Jean-Pierre, *Mythe et religion en Grèce ancienne*, Paris, Éd. du Seuil, 1990, p. 102-103.

Ce mythe devint très populaire, car il apportait la réponse à deux questions vitales que l'homme se pose plus facilement en temps de crise qu'en temps de prospérité et de bonheur :

- Est-ce que les dieux sont sensibles à la douleur des humains ?
- Qu'advient-il de l'homme après sa mort ?

En insistant de manière très dramatique sur la douleur qu'éprouvait *Déméter* devant la disparition de son enfant, le mythe confortait tous ceux qui subissaient quelques souffrances. La déesse pouvait les comprendre. Et ce qu'elle avait fait pour sa fille, elle pouvait le faire pour ses adorateurs. Elle pouvait les soulager. La religion chrétienne agira de même en offrant à ses fidèles un Dieu partageant la souffrance humaine et subissant la mort sur une croix, et une mère, *mater dolorosa*, souffrant à ses côtés, au pied de la croix.

En célébrant les retrouvailles de la mère et de son enfant, le mythe transmettait un second message : après l'absence, la douleur, la mort, suivent les retrouvailles, le bonheur et une nouvelle Vie dans l'Au-delà. La résurrection du *Christ* sera porteuse du même message. *Koré* devint la messagère d'une formidable espérance.

La célébration des mystères

Le succès de ce culte tint encore à trois de ses éléments fondamentaux :

- Il n'était pas seulement formé de rites à accomplir, il demandait encore et surtout une participation personnelle sous la forme d'un engagement libre. En ce temps où les Grecs se battaient pour obtenir des droits et libertés civiques, le fait de pouvoir jouir de cette liberté personnelle en matière religieuse ne pouvait que leur plaire.
- Cette participation était offerte à tout le monde : hommes, femmes, riches, pauvres, citoyens, esclaves... Seuls celles et ceux qui ne parlaient pas grec et celles et ceux qui s'étaient rendus coupables d'un homicide étaient exclus. Pour les femmes, les pauvres, les esclaves, jouir d'un tel droit représentait une véritable révolution.
- Cette participation se faisait sous la forme d'une initiation partie publique à Athènes (participation à un sacrifice, bain rituel, procession...), partie secrète à Eleusis dont on ignore tout, car le silence était exigé des candidats, appelés mystes. Ce caractère secret de l'initiation ne pouvait qu'exciter l'imagination de Grecs déjà très sollicitée par leur mythologie. D'après les témoignages d'Aristote et de Plutarque, l'initiation ne consistait pas en un enseignement, mais en une mise en condition (jeûne, litanies indéfiniment répétées...) et en des représentations (scènes jouées, mimées, objets montrés, exhibés...) qui conduisaient le myste à éprouver toutes sortes d'émotions qui le faisaient passer de l'angoisse au ravissement. Il ressortait de cette initiation spirituelle avec la certitude de figurer, après sa mort, au nombre des élus. La vie devenait plus supportable, la mort moins angoissante.

Ces mystères connurent un tel succès qu'ils ne disparurent qu'avec la destruction du sanctuaire par les Goths d'Alaric, en 394 de notre ère.

Si, dans ces mystères d'Eleusis, l'immortalité était accordée de façon quasi « automatique » au myste, l'orphisme et le pythagorisme qui apparurent à la même époque exigèrent, eux, une véritable conversion personnelle de celles et ceux qui leur demandaient de leur ouvrir les portes du « Paradis ».

VI^e siècle L'orphisme

C'est à la fin du VI^e siècle avant notre ère que ce courant religieux vit le jour en Grèce. Il fut appelé orphisme car ses propagateurs - des devins errants, certains charlatans, d'autres de véritables saints hommes - firent d'Orphée le fondateur mythique de leurs croyances. Comme *Sémélé*, Orphée est d'origine thrace. La légende de ce musicien dont la magie de sa voix et de

sa cithare parvenait à rendre dociles les animaux et les hommes les plus sauvages et dont l'amour pour sa femme Eurydice le poussa à descendre aux Enfers pour l'arracher, en vain, à la mort, lui avaient conféré l'aura d'un mage initié aux secrets les plus profonds de la vie et de la mort. Veuf inconsolable, repoussant dès lors les femmes et refusant de chanter, il mourut dépecé par une bande de femmes thraces en furie.

Les orphistes lui attribuent la composition d'hymnes, appelés hymnes orphiques, qui leur servirent de « bible », de fondement à leurs croyances. En réalité, leur composition (ou leur collation) aurait pour auteur un certain Onomacrite, poète au service de deux tyrans d'Athènes, Hippias et Hipparque, fils de Pisistrate (527–510 avant notre ère).

La doctrine

Ces hymnes ont pour sujet un épisode de l'enfance de *Dionysos*. Mais bien que se référant au même dieu que le dionysisme, l'orphisme en a tiré une doctrine se situant aux antipodes de ce culte. Nous l'avons vu plus haut, lorsque *Dionysos* était enfant, *Zeus* tenta par tous les moyens de le soustraire à la furie meurtrière de sa femme *Héra*. Mais celle-ci, l'ayant trouvé, elle ordonna aux Titans de le capturer et de le tuer. Ce qu'ils firent. Ils le découpèrent en petits morceaux qu'ils firent bouillir dans un chaudron, puis ils le dévorèrent. Voyant cette abomination, *Zeus* les foudroya. Ayant pu sauver de justesse le cœur de son enfant, sa grand-mère *Rhèa* le reconstitua et lui redonna vie. C'est de la cendre des Titans foudroyés que naquirent les hommes. Mais cette origine titanique les pénalisait deux fois :

- une première fois, selon la justice d'alors qui reportait sur les enfants la faute des parents, les hommes portaient en héritage la faute des Titans : le démembrement du corps du dieu,
- une seconde fois, cette part titanique les poussait à faire le mal.

Mais ils portaient aussi en eux une « âme », une parcelle divine, immortelle, que leur avait léguée *Dionysos*. C'est cette parcelle divine que l'orphisme voulait faire sortir de la prison qu'est le corps de l'homme. À leurs yeux, une vie humaine n'y suffisait pas. Chaque homme devait vivre autant de vies végétales, animales ou humaines qu'il le fallait pour que cette parcelle divine l'envahisse totalement, lui permettant de fusionner avec le divin, considéré davantage comme une puissance unique que sous la forme d'un panthéon, et de jouir, dès ce moment-là, d'une éternité bienheureuse. L'orphisme prêche donc une doctrine de la réincarnation de l'âme humaine.

La morale

Pour expier ce « péché originel » (le démembrement du dieu et sa consommation) que les Titans leur avaient transmis, les orphiques devaient s'abstenir de manger de la viande, surtout celle des sacrifices, car elle rappelait leur monstrueux festin. Le végétarisme était la règle absolue.

La seconde obligation était de mener une vie de pureté morale afin de donner toute la place à cette parcelle divine.

La troisième était de fuir le plus possible le monde et de s'adonner, dans la solitude, à des exercices de contrôle et de concentration du souffle respiratoire et à des exercices d'ascèse, ceci afin de « quitter leur corps » pour rejoindre le monde divin. Au contraire du culte dionysiaque où c'était *Dionysos* qui prenait possession des hommes et des femmes, dans l'orphisme, c'était l'homme qui partait à la rencontre du divin. Par des exercices appropriés, il devenait aussi capable de se remémorer ses vies passées et de découvrir les causes de ses réincarnations successives. Grâce à cette connaissance, il était à même de ne plus répéter les mêmes erreurs.

Leur refus de participer aux sacrifices de la religion civique, leur végétarisme, leur isolement de la société marginalisèrent rapidement les adeptes de ce mouvement religieux qui aurait pu devenir une grande religion, car sa doctrine connut un immense succès populaire et parvint à intéresser nombre de philosophes antiques, tels Pythagore, Platon... Mais n'étant ni structuré ni animé par un clergé, il demeura une secte.

Fin du VI^e siècle Le pythagorisme

Le pythagorisme est un autre courant philosophico-religieux du VI^e siècle. Il fut fortement influencé par l'orphisme et se développa avant tout en Grande Grèce⁷.

Son fondateur fut Pythagore, esprit universel et fort religieux. Il vécut au VI^e siècle. On ne sait pas grand-chose de certain de sa vie, tant elle a été embellie de faits extraordinaires. D'après ce qu'en disent ses biographes, plus qu'un génial mathématicien, sa figure évoque un de ces chamanes des populations des steppes eurasiatiques que les Thraces et les Scythes firent connaître aux colons grecs des Balkans. Visionnaire inspiré, extatique, thaumaturge, guérisseur, médiateur entre les dieux et les hommes, doté de la capacité de lire autant le passé que l'avenir..., il était un peu tout cela. Les seuls éléments dont nous sommes à peu près certains se résument à ceci : il naquit à Samos (île de la mer Egée), il entreprit des voyages d'affaires et d'étude durant lesquels il aurait pu rencontrer des chamanes qui l'auraient initié à leurs croyances et à leurs techniques. Il s'exila pour échapper au tyran Polycrate qui gouvernait son île, à moins qu'il ne l'abandonnât avant qu'elle ne tombât aux mains des Perses. Il chercha refuge à Croton, en Grande Grèce, où il fonda une communauté.

Celle-ci était ouverte aussi bien aux hommes qu'aux femmes et aux enfants. Mais ne pouvaient en faire partie que celles et ceux qui avaient réussi les épreuves de l'initiation et accompli un « noviciat » de cinq ans.

Elle visait un triple objectif :

- religieux : rechercher la Vérité, la Sagesse ;
- moral : s'exercer au courage, à l'austérité, à la modération, à la maîtrise de soi ;
- politique : combattre l'injustice, la discorde, les dépenses, l'inégalité abyssale entre riches et pauvres...

Si les deux premiers objectifs attirèrent, au cours des siècles et jusqu'à aujourd'hui, une foule d'adeptes, l'engagement des pythagoriciens au service de leur cité connut rapidement un échec. Ils furent combattus et persécutés à cause de leur politique toute de rigueur.

Plus intéressant pour nous est l'enseignement religieux que donnait le Maître à ses disciples. Comme les orphiques, il leur enseignait que chaque être humain possédait une âme immortelle, parcelle divine emprisonnée dans le corps. Appelée à rejoindre l'Être suprême, elle devait, pour y parvenir, se purifier totalement. Or une vie n'y suffisait pas. L'âme devait donc passer par une série de réincarnations jusqu'au jour où, totalement purifiée, elle échappait enfin à la « roue des renaissances ». Cette purification s'obtenait par la méditation, l'ascèse, le végétarisme, le respect de toute une série de règles et d'interdits, avant tout alimentaires, le refus de tout sacrifice carné, mais aussi l'entretien de l'amitié, et plus prosaïquement, par des bains, des lustrations, de la danse, de la musique...

⁷ Dans cette brève présentation du pythagorisme, nous nous en tenons uniquement à l'aspect religieux de cette doctrine, laissant de côté tout son aspect scientifique.

Cette conception d'une âme humaine immortelle qui doit se purifier en se réincarnant autant de fois qu'il lui est nécessaire pour rejoindre le divin et connaître l'immortalité bienheureuse était une croyance tout à fait nouvelle dans le monde grec. Jusqu'alors les Grecs partageaient la croyance que l'on peut déjà discerner dans l'Iliade (seconde partie du IX^e siècle.) et l'Odyssée (vers le milieu du VIII^e siècle.). Homère et ses contemporains croyaient que l'homme possédait deux âmes, l'une qui définissait sa personnalité et qui était assimilée au sang chaud, bouillonnant, siège des passions, de la volonté et de l'esprit, mais qui disparaissait définitivement au moment de la mort, l'autre, assimilée au souffle qui quittait le corps, à ce moment-là, par la bouche ou par une blessure. C'est cette âme-souffle qui s'en allait chez *Hadès*. Et là, aux Enfers, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, une sorte de fantôme à la ressemblance du défunt.

Avec les Orphiques et les Pythagoriciens, l'homme possédait une seule et unique âme qui subsistait avant sa naissance, qui habitait son corps durant sa vie terrestre et qui rejoignait l'Être Suprême au terme d'une lente purification. Les mystères éleusiens accordaient l'immortalité immédiate au terme d'une initiation, l'orphisme et le pythagorisme l'accordaient au terme d'une série de réincarnations.

À bon droit, nous pouvons nous interroger sur l'origine de cette croyance. De nombreux témoignages attestent des contacts qu'entretenaient les Grecs de la mer Noire avec les Parthes et les Scythes, peuples qui connaissaient le chamanisme⁸. Nous l'avons souligné, plusieurs divinités et plusieurs mythes sont originaires de la Thrace. Les chercheurs actuels ne sont pas loin de penser que les croyances chamaniques ont pu jouer un rôle dans l'élaboration de cette conception nouvelle de l'âme humaine.

À la même époque, en Inde, les brahmanes enseignaient, eux aussi, l'immortalité de l'âme et le cycle des renaissances. En Gaule, les druides en faisaient de même.

Est-ce que la région entre mer Noire et mer Caspienne servit de laboratoire théologique où les uns et les autres purent confronter leurs recherches ? Qui a influencé qui ? Nous ne le saurons jamais. Mais il est tout de même étonnant que ces croyances émergent au même moment, sur une vaste région du continent eurasiatique.

En Grèce, Socrate, Platon et Aristote donnèrent à cette nouvelle conception de l'âme son fondement rationnel. Le christianisme s'en empara et l'intégra dans son enseignement, à l'exception de sa réincarnation. Et c'est toujours elle qui, aujourd'hui, prévaut encore largement en Occident : l'homme, c'est une âme immortelle dans un corps mortel.

Nos guides

- Aubriot-Sévin Danielle, *Prières, conceptions religieuses en Grèce ancienne jusqu'à la fin du V siècle av. J.-C.*, Lyon, 1992 (Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen, 22 ; Série littéraire et Philosophique, 5).
- Burkert Walter, *Les Cultes à mystères dans l'Antiquité*, Paris, 1992, (Vérité des Mythes) [trad. De l'original anglais de 1987].
- Defradas Jean, *Les Thèmes de la propagande delphique*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1954.
- Freyburger Gérard, Freyburger-Galland Marie-Laure, Tautil Jean-Christian, *Sectes religieuses en Grèce et à Rome dans l'Antiquité païenne*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2006, 2^e éd.
- Levêque Pierre, *Dans les pas des dieux grecs*, Paris, Éd. Tallandier, 2003.
- Motte André, « Mort et renaissance dans les mystères d'Eleusis », dans *Mort et fécondité dans les mythologies*. Actes du Colloque de Poitiers organisé par le Centre de Recherches mythologiques de Paris X, 1986, p. 71-82.
- Pettazoni Raffaele, *La religion dans la Grèce antique des origines à Alexandre le Grand*, Brionne, Éd. Gérard Monfort, 1982.
- Vernant Jean-Pierre, *Mythe et religion en Grèce ancienne*, Paris, Éd. du Seuil, 1990.

⁸ Cf. ch. 6. 9.

6.11

~639 - 609¹

Israël

***Yahvé*, seul et unique Dieu national**

La monolâtrie de l'ancien peuple d'Israël

À l'exemple de tous les peuples qui l'entouraient, l'ancien peuple d'Israël, avant d'être monothéiste, fut, dans sa grande majorité, monolâtre. La monolâtrie est une forme du polythéisme. Elle consiste pour un peuple à se choisir un dieu national parmi les divinités du panthéon sous la protection duquel il se met plus particulièrement et auquel il rend un culte officiel. Mais cette préférence n'est pas exclusive. Il peut aussi vénérer d'autres divinités.

Selon la Bible, l'ancien peuple d'Israël, comme tous les peuples sémites, croyait en l'existence d'un dieu suprême, *El*, qui avait confié à chacun des dieux qui lui étaient subordonnés une terre et un peuple à protéger.

Lorsque El donna en héritage les nations et répartit sur la planète les fils d'Adam, il traça les frontières des peuples selon les fils de Dieu. Le lot que reçut Yahvé, oui ! c'est son peuple et Jacob sa part d'héritage.
(Dt 32 : 8)

Les Moabites marchaient au nom de *Kamosh*, les Édomites au nom de *Qaus*, les Ammonites au nom de *Milkom*, les Damascènes au nom de *Hadad*, les Tyriens au nom de *Baal/Melqart*... Les Israélites décidèrent de marcher au nom de *Yahvé*.

Tous les peuples marchent chacun au nom de son dieu ;
Nous, nous marchons au nom de Yahvé notre Dieu,
Pour toujours et à jamais. (Mi 4 : 5)

Le *Livre de Josué* conserve le souvenir de ce choix ou plutôt la confirmation de ce choix, lors d'un rassemblement de tout le peuple à Sichem. Il situe ce rassemblement après la conquête du pays de Canaan par les Israélites auxquels ce chef de guerre leur aurait demandé de choisir entre les dieux cananéens, amorites et *Yahvé* :

S'il ne vous convient pas de servir Yahvé, choisissez aujourd'hui qui vous allez servir : soit les dieux qu'ont servis vos pères au-delà du fleuve, soit les dieux des Amorites dont vous occupez la terre. Quant à moi et les miens, nous servirons Yahvé.
Honte sur nous, répond le peuple, si nous abandonnons Yahvé pour servir d'autres dieux, car Yahvé est notre Dieu. (Jos 24 : 15-16)

Dieu national du peuple d'Israël, *Yahvé*, comme tous les autres dieux nationaux, combattait à la tête de ses troupes. Chaque victoire lui était attribuée, mais en cas de défaite, il courait le risque de voir son peuple se détourner de lui et chercher la protection d'un dieu plus fort. Ainsi le roi de Juda, Achaz (743 - 727). Après avoir subi une cuisante défaite de la part du roi de Damas, il conclut que les dieux de ce royaume étaient plus puissants que *Yahvé*.

¹ Les dates des règnes des rois hébreux suivent le *Anchor Bible Dictionary*, vol. I, p. 1010 ; et G. Galil, *The Chronology of the Kings of Israël and Judah*, Leyde, 1996.

(Alors) il sacrifia aux dieux de Damas qui l'avaient battu en se disant : « Puisque les dieux d'Aram les aident, je leur sacrifierai et ils m'aideront. » (2 Ch 28 : 23)

Quelles étaient ces divinités auxquelles les Israélites rendaient aussi un culte ?

La Bible nous révèle qu'Achab (873 - 852), roi d'Israël (Samarie), rendait un culte à *Baal*, la grande divinité des Phéniciens.

Ayant pris pour femme Jézabel, fille d'Etbaal, le roi des Sidoniens, il sert le Baal, se prosterne devant lui, dresse un autel au Baal dans le temple qu'il lui a bâti à Samarie, plante un arbre sacré et continue de faire ce qui irrite Yahvé, Dieu d'Israël. (1R 16 : 31-33)

Manassé (698 - 642), roi de Juda (Jérusalem), rendit non seulement un culte à *Baal*, mais il introduisit encore dans le Temple un culte des astres formant l'armée du Ciel, les astres divinisés de la mythologie assyro-babylonienne.

Il restaure les buttes² qu'avait détruites Ézéchias, son père, relève les autels au Baal, fait un arbre sacré comme avait fait Achab, roi d'Israël, se prosterne devant toute l'armée du ciel et lui rend un culte. Il bâtit des autels dans le temple de Yahvé, là où Yahvé avait dit : « Dans Jérusalem j'établirai mon nom. », il bâtit des autels à toute l'armée du ciel dans les deux cours du temple de Yahvé, il fait passer son fils par le feu, pratique l'incantation, la divination, le spiritisme et la nécromancie. (2R 21 : 3-6)

Dans le temple de Jérusalem, on trouvait aussi la statue d'une grande déesse, *Ashéra*, déesse de la fécondité et de la fertilité, vénérée par d'autres peuples sous le nom d'*Astarté*, *Ishtar*, *Vénus*...

Le petit-fils de Manassé, le roi Josias (639 - 609), ordonna, vers 625,

(de) sortir du Temple de Yahvé tous les objets fabriqués pour le Baal, pour l'*Ashéra*³ et pour toute l'armée du Ciel. (2 R 23 : 4)

L'archéologie confirme ce polythéisme.

Les découvertes archéologiques, faites à travers tout le pays de Juda, de figurines en terre cuite, d'encensoirs, de vases à libations et de présentoirs d'offrandes indiquent que la pratique de la religion était extrêmement variée, très décentralisée, et qu'elle ne se limitait pas au culte exclusif du seul Yahvé dans le Temple de Jérusalem⁴.

Deux exemples :

Les sceaux judéens datant d'avant la fin du VII^e siècle représentent des symboles sacrés liés aux cultes astraux assyro-babyloniens (étoiles, lune...).

Les archéologues ont découvert sur les sites des deux royaumes d'Israël (Samarie) et de Juda (Jérusalem) quantité de figurines en argile, datant des VIII^e et VII^e siècles, représentant *Ashéra*. Et sur divers sites, ils ont découvert plusieurs inscriptions et bénédictions l'associant à *Yahvé*.

Je vous bénis par Yahvé de Samarie et par son *Ashéra*.

Je te bénis devant/par Yahvé de Téman et son *Ashéra*.

Était-elle l'épouse de *Yahvé*, à l'exemple des autres divinités du Proche-Orient qui vivaient en couple ? D'aucuns le pensent.

² Sanctuaires bâtis sur des collines.

³ Elle était représentée sous la forme d'un tronc d'arbre, symbole de fertilité.

⁴ Finkelstein Israël – Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Éd. Bayard, 2002, p. 275.

Le « mouvement-du-Yahvé-unique »

Cependant, dès les origines, de fervents patriotes et adorateurs de leur dieu national ne cessèrent de lutter contre ce type de monolâtrie. Ils étaient partisans d'une monolâtrie exclusive. Ils voulaient imposer *Yahvé* comme seul, unique et exclusif dieu du peuple d'Israël. S'ils admettaient l'existence d'autres dieux, ils ne cessèrent d'exiger de leurs rois l'abolition de tous les cultes qui leur étaient rendus dans les deux royaumes. Vers le VIII^e siècle, il semble que cette volonté devint celle de tout un mouvement que l'on qualifierait aujourd'hui de fondamentaliste. L'historien Morton Smith l'a appelé le « mouvement-du-*Yahvé-unique* », d'autres l'ont appelé « école deutéronomiste » du nom du livre sacré, le Deutéronome, qu'elle commença peut-être de rédiger dans la seconde partie du VII^e siècle. Ce mouvement était animé par les prophètes, des prêtres du Temple de Jérusalem et des conseillers de la cour royale.

738 - 734 *Yahvé vaincu par Assour*

Alors qu'il commençait de s'affirmer, l'influence de ce mouvement fut contrecarrée par un autre dieu national, *Assour*, dieu des Assyriens. En 745, en effet, le nouveau souverain assyrien Téglat-Phalasar III refit de l'Assyrie une formidable puissance conquérante qui ne tarda pas à établir son hégémonie sur tout le Proche-Orient.

En 738, le royaume de Samarie et, en 734, le royaume de Jérusalem n'eurent d'autres choix que de se soumettre à cette nouvelle grande puissance. Ils en devinrent les vassaux et durent lui payer un lourd tribut annuel. *Yahvé* avait dû plier devant *Assour*. Ces inconditionnels de *Yahvé* expliquèrent alors que celui-ci s'était servi des Assyriens pour punir son peuple de ses infidélités. C'est parce qu'il continuait d'adorer d'autres divinités qu'il l'avait livré aux Assyriens. Aussi continuèrent-ils d'exiger de leurs rois l'abolition de leurs cultes.

722 la première Shoah

À la mort de Téglat-Phalasar III en 727, pensant que son fils Salmanasar V (727 - 722), appelé à lui succéder, aurait du mal à s'imposer, le royaume de Samarie entra dans une coalition des petits États syro-palestiniens sous la direction de l'Égypte. Mal lui en prit. Le nouveau maître de l'empire assyrien réagit violemment. En 722, il brisa cette coalition, raya de la carte du Proche-Orient le royaume de Samarie (Israël) qui devint province assyrienne et déporta une partie de sa population⁵. Le dieu *Assour* l'emportait une fois de plus sur *Yahvé*. Il ne subsistait donc plus qu'un seul royaume, celui de Juda (Jérusalem).

Le « mouvement-du-*Yahvé-unique* » persista dans son affirmation : cette catastrophe était à attribuer non pas à la faiblesse de *Yahvé*, mais aux Israélites et à eux seuls, parce qu'ils avaient rendu un culte à d'autres divinités.

Cela arriva parce que les Israélites avaient péché contre Yahvé leur Dieu (...) À la poursuite de la Vanité, ils sont devenus vanité, à l'imitation des nations d'alentour, bien que Yahvé leur eût commandé de ne pas faire comme elles, ils rejetèrent tous les commandements de Yahvé leur Dieu, et se firent des idoles fondues, les deux veaux, ils se firent un pieu sacré, ils se prosternèrent devant toute l'armée du ciel et rendirent un culte à Baal. Ils firent passer leurs fils et leurs filles par le feu, ils pratiquèrent la divination et la sorcellerie, ils se vendirent pour faire le mal au regard de Yahvé, provoquant sa colère. Alors Yahvé fut profondément irrité contre Israël et l'écarta de devant sa face. Il ne resta que la seule tribu de Juda. (2 R 17 : 7, 14-17)

⁵ Les historiens débattent encore aujourd'hui de savoir si la destruction de Samarie est à attribuer à Salmanasar V ou à Sargon II qui lui succéda cette même année 722.

722 - 701 La réforme avortée d'Ézéchias

Une occasion pour ce mouvement d'imposer sa vision du divin se présenta sous le règne d'Ézéchias (727 - 698), roi de Juda (Jérusalem). Sous le règne de Sargon II (722 - 705), l'Assyrie, fort occupée à combattre à l'est, relâcha quelque peu sa pression à l'ouest. Ézéchias en profita pour prendre quelque indépendance. Conseillé par le prophète Isaïe qui avait ses entrées au palais royal et qui était le représentant le plus éminent des partisans d'un dieu national unique, il décida, en homme pieux, qu'il était temps :

- d'éliminer de son royaume toutes les traces d'un quelconque culte à une divinité autre que *Yahvé*,
- d'imposer celui-ci comme seul et unique dieu national,
- de faire du Temple de Jérusalem le seul et unique lieu de son culte.

En 705, Sargon II mourut et son fils Sennécharib lui succéda. C'était un jeune roi qui peina, au début de son règne, à s'imposer. Les peuples soumis voulurent profiter de cette faiblesse. Ézéchias, contre l'avis cette fois-ci d'Isaïe, entra dans une nouvelle coalition anti-assyrienne toujours initiée par l'Égypte. Mais Sennécharib ne tarda pas à montrer qu'il était de la même trempe que son père. Il eut vite fait de redresser la situation. En 701, il vint en Palestine rétablir l'autorité de l'Assyrie. Devant le refus d'Ézéchias de rentrer dans le rang, il assiégea Jérusalem, mais il ne put la prendre. Il se mit alors à détruire systématiquement de larges portions du territoire et à amputer le royaume de ses meilleures terres qu'il donna aux Philistins, voisins des Israélites, et qui n'étaient pas entrés dans cette coalition. Ézéchias sauva alors ce qui lui restait de son royaume en acceptant de payer à l'Assyrie un tribut plus élevé que le précédent.

Assour, une nouvelle fois, avait vaincu *Yahvé*. Quant à sa réforme religieuse pilotée par le « mouvement-du-*Yahvé*-unique », elle avorta. Pire, la foi en *Yahvé* faiblit parmi la population qui avait vu ses biens anéantis. Les cultes de divinités étrangères reflourirent de plus belle sous le règne de son fils Manassé (698 - 642).

639 - 609 La réforme de Josias

Une nouvelle occasion se présenta une soixantaine d'années plus tard, sous le règne de Josias (639 - 609). La puissance de l'Assyrie commençait, cette fois-ci, à battre sérieusement de l'aile, alors que grandissait celle de l'Égypte. Profitant de ce que les Assyriens étaient occupés à repousser, au nord, des incursions scythes, à mater, à l'est, les révoltes permanentes des Babyloniens et des Élamites et à étouffer une guerre civile à l'intérieur même de l'empire, Josias mit tout en œuvre pour récupérer les territoires perdus, voire récupérer les terres de l'ancien royaume de Samarie et redonner à Jérusalem tout son éclat en y centralisant le culte de *Yahvé*.

La Bible présente son règne comme celui de l'apogée de la monarchie israélite.

Il n'y eut avant lui aucun roi qui se fut, comme lui, tourné vers *Yahvé* de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, en toute fidélité à la Loi de Moïse, et après lui il ne s'en leva pas qui lui fut comparable. »
(2 R 23 : 25).

« Ces paroles ! » ou les Dix Commandements

Sa réforme religieuse s'appuya sur un document dont le « mouvement-du-Yahvé-unique » venait ou était en train de rédiger la première mouture⁶. Ce document fut retravaillé durant les deux siècles suivants par les rédacteurs finaux de la Bible qui l'appelèrent « Devarîm », des deux premiers mots du texte « *Ces paroles par Moïse proclamées à l'adresse de tout Israël* » et il fut intégré dans les livres qui formèrent la Torah⁷. Lorsque les juifs traduisirent la Bible en grec au III^e siècle avant notre ère (Bible des Septante), ils l'appelèrent *Deutéronome*, qui signifie seconde loi, seconde par rapport à la première loi qu'aurait donnée Yahvé au peuple hébreu par l'intermédiaire de Moïse, lorsqu'il séjournait dans le désert.

Dès le XVIII^e siècle, les biblistes avaient constaté les similitudes évidentes entre les descriptions du livre de la Loi découvert dans le Temple et le Deutéronome. Les parallèles précis et directs entre le contenu du Deutéronome et les idées qui ont présidé aux réformes de Josias indiquent clairement qu'ils partageaient l'un et l'autre la même idéologie. Le Deutéronome est le seul livre du Pentateuque qui affirme exprimer les « paroles de l'alliance » (Dt 28 : 69 ; 29 : 9) auxquelles tout Israël doit se soumettre. C'est le seul livre qui interdit le sacrifice ailleurs que dans « le lieu choisi par Yahvé votre Dieu » (Dt 12 : 5), alors que les autres livres du Pentateuque se réfèrent en permanence, sans soulever d'objections, aux cultes rendus sur les autels bâtis à travers le pays. Le Deutéronome est le seul à décrire le sacrifice national de la Pâque offert sur un autel national (Dt 16 : 1-8). Bien entendu, des rajouts furent introduits ultérieurement dans le texte final mais, dans l'ensemble, le Deutéronome colle étroitement à tout ce que Josias a décidé de promulguer, « pour la première fois », à Jérusalem, en 622 av. J. C.⁸.

But de la réforme de Josias

Ce livre voulait convaincre chaque Israélite que son bonheur ne se trouvait que dans la fidélité à la loi du Seigneur. Pour lui donner toute l'autorité nécessaire, ses rédacteurs le rédigèrent sous la forme de quatre discours prononcés par Moïse peu avant sa mort. C'est la raison pour laquelle les rédacteurs de ce texte parlent d'Hébreux, ce qu'ils étaient encore à l'époque de Moïse et non d'Israélites. Et s'il est bien vrai que ce livre est le premier du Pentateuque à avoir été rédigé, il contient la première version des dix Paroles (ou dix Commandements de Dieu) qui résument fort bien la réforme religieuse de Josias. Elle comportait trois volets :

- Imposer à l'intérieur de son royaume le culte unique du dieu national des Israélites ;
- Le célébrer dans le seul temple de Jérusalem, tout particulièrement lors de grandes fêtes nationales. Pâques fut l'une de ces fêtes. Josias la célébra pour la première fois en 622. Selon le second *Livre des Rois*, elle n'avait pas été célébrée jusque-là sous la royauté. (2R 21 : 22)
- L'accompagner de toute une législation propre à renforcer l'unité nationale autour de Yahvé et du roi, son serviteur.

Les Dix Paroles (Dt 5 : 6-21)

Les quatre premiers commandements établissent le culte unique de Yahvé. Les six derniers déclinent les règles familiales et sociales que le peuple doit absolument respecter pour s'attirer sa bienveillance. La religion de Yahvé ne se limite pas à accomplir des rites, elle consiste encore

⁶ En 622, le grand-prêtre Hilqiyyahu remit au scribe Shafân, avec l'argent destiné à payer les ouvriers, un mystérieux document qu'il aurait découvert dans les archives du Temple et lui demanda d'en faire la lecture au roi (2 R 22 : 1-13). Ce document, selon les exégètes de la Bible, constitue les chapitres 12 à 26 du *Deutéronome*. Il constitue peut-être la première mouture de ce livre.

⁷ La Torah ou Pentateuque comprend les cinq premiers livres de la bible juive : *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome*.

⁸ Finkelstein, op. cit., p. 318.

dans l'observance d'une morale personnelle, familiale et sociale. Pour donner à ces Dix Paroles tout leur poids, les auteurs du *Deutéronome* les placèrent dans la bouche même de *Yahvé*.

1. Un seul Dieu (Dt 5 : 6-7)

Je suis, moi, Yahvé ton Dieu qui t'ai fait sortir du bagne où tu croupissais en Égypte. Il n'y aura pas pour toi d'autres dieux que moi-même. (Dt 5 : 6-7)

(Vers 625, Josias ordonna) de retirer du sanctuaire de Yahvé tous les objets de culte qui avaient été faits pour le Baal, pour l'Ashéra et pour toute l'armée du ciel. (...) Il transporta du Temple de Yahvé en dehors de Jérusalem, à la vallée du Cédron, l'Ashéra et il la fit brûler dans la vallée du Cédron ; il la réduisit en cendres, jeta les cendres à la fosse commune. Il démolit les maisons des prostituées sacrées qui étaient dans le Temple de Yahvé, là où les femmes tissaient des robes de lin pour l'Ashéra. (2 R 23 : 4-7)

Josias ne contestait pas l'existence de ces divinités. Elles n'avaient tout simplement plus leur place dans le royaume. Il ne détruisit pas seulement leurs statues, il détruisit encore tous les sanctuaires locaux et fit mettre à mort leurs prêtres et concentra le culte de *Yahvé* uniquement dans le Temple de Jérusalem dans lequel se dérouleraient désormais les trois grandes fêtes en son honneur : « Pâque », en souvenir de la sortie d'Égypte, « Semaines » pour le remercier de la récolte du blé, les « Tentes » pour la vengeance⁹. Enfin il ordonna la mise à mort de tous les Israélites qui s'adonneraient ou propageraient un culte d'autres divinités. Cette monolâtrie radicale induisait une politique non moins radicale d'auto-ségrégation. Aucune alliance politique ou matrimoniale ne fut tolérée avec d'autres ethnies pour éviter toute contamination ou altération de l'identité du peuple israélite, de ses valeurs ethniques et religieuses (Dt 7 : 2-4).

2. Pas d'images des dieux (Dt 5 : 8-10)

Tu ne feras pas d'idole, aucune image de ce qui est dans les cieux en haut, ou de ce qui est sur la terre en bas, ou de ce qui est dans les eaux sous la terre. Tu ne te prosterner pas devant elles et tu ne les serviras pas. Car moi, Yahvé, ton dieu (Elohim), je suis un dieu (el) jaloux, punissant la faute des pères sur les fils, sur la troisième et sur la quatrième génération, pour ceux qui me haïssent, et faisant grâce jusqu'à la millième pour ceux qui m'aiment et qui observent mes commandements. (Dt 5 : 8-10)

Ce deuxième commandement ne sanctionne pas, comme on le croit trop souvent, l'interdiction de représenter *Yahvé*. Il ne fait que répéter sous une autre forme le premier commandement. Ce que les Israélites n'ont pas le droit de faire, ce sont des représentations des divinités exclues du royaume. Les représenter, c'est courir le risque de se mettre à leur rendre un culte. Le simple fait de peindre ou de sculpter une image d'une divinité, c'est s'intéresser à elle, c'est donc déjà trahir *Yahvé*. C'est un dieu jaloux qui ne supporte pas que l'esprit des Israélites puisse être accaparé par une autre divinité, qu'un seul instant puisse être consacré à une autre divinité, qu'elle fasse l'objet de la moindre attention. Si ce commandement ne concerne pas *Yahvé*, un autre passage du Deutéronome interdit cependant sa représentation.

Prenez bien garde à vous-mêmes : puisque vous n'avez vu aucune forme, le jour où Yahvé vous a parlé, à l'Horeb, du milieu du feu. N'allez pas vous pervertir et vous faire une sculpture. (Dt 4 : 15-16)

Pour les rédacteurs de la Bible, personne à l'exception de quelques privilégiés (Moïse, Aaron...) n'a pu contempler le visage de *Yahvé*. C'est trop dangereux. Son visage est si fulgurant qu'il foudroie instantanément celui qui le contemple. Ainsi *Yahvé* s'était-il caché au

⁹ Après l'exil, ces deux dernières fêtes furent mises en relation avec l'Exode. *Semaines* (ou Pentecôte) célébrait l'événement du Sinaï, les *Tentes*, le séjour de quarante ans dans le désert.

milieu du feu pour s'adresser à son peuple à l'Horeb. Puisqu'il n'a pas jugé bon de révéler son visage à son peuple, celui-ci n'a donc pas à le représenter, à l'imaginer. Toute image serait trop imparfaite, trop insultante pour lui. On peut cependant, à partir de l'ensemble du Deutéronome, tirer un portrait moral de *Yahvé*, tel que l'imaginaient ses rédacteurs. C'est un dieu excessif, excessivement jaloux, capable d'un amour fou pour son peuple pour lequel il n'hésitera pas à « faucher les nations » qui occupent la Terre qu'il lui a promise (Dt 19 : 1). Il est aussi sans pitié non seulement pour ceux qui le rejettent, mais encore pour leur descendance. Cependant son amour l'emporte sur sa fureur. Il s'étend jusqu'à la millième génération, tandis que sa colère ne dépasse pas la quatrième.

3. Respect du nom de *Yahvé* (Dt 5 : 11)

Tu n'utiliseras pas à mauvais escient le nom de Yahvé ton Dieu, car Yahvé n'acquittera pas celui qui utilise son nom à mauvais escient. (Dt 5 : 11)

Utiliser le nom de Dieu dans un juron est commettre un grave péché. Tel était le commentaire de mon curé de ce troisième commandement. Or ce n'est pas le sens de ce verset. Utiliser à mauvais escient le nom de *Yahvé* signifie simplement que, dans un procès, il est interdit de faire un serment mensonger en prenant *Yahvé* à témoin. Mais le prendre à témoin pour faire un serment véridique est permis, voire nécessaire. Tout juge doit pouvoir mettre toute sa confiance dans les témoignages portés au nom de *Yahvé*.

4. Respect du jour du sabbat (Dt 5 : 12-15)

Observe et sanctifie le jour du shabbat, comme te l'a ordonné Yahvé ton Dieu. Six jours durant tu travailleras et vaqueras à tes occupations, et, le septième, c'est shabbat pour Yahvé ton Dieu : ni toi, ni ton fils ou ta fille, ton serviteur, ta servante, ton bœuf, ton âne ou toute autre de tes bêtes, ni l'immigré non plus séjournant dans tes murs, aucun d'entre vous ne se livrera à quelque activité que ce soit. Ainsi, comme toi, pourront se reposer ton serviteur et ta servante. Tu te rappelleras que tu as été esclave en terre d'Égypte et que Yahvé ton Dieu, main de fer et bras foudroyant, t'en a fait sortir. C'est pourquoi Yahvé ton Dieu t'a ordonné de respecter ce jour du shabbat. (Dt 5 : 12-15)

L'institution du sabbat est une invention propre au peuple israélite. Pour ceux qui croient à la véracité historique de l'Exode, le sabbat aurait été créé par Moïse pour commémorer, selon le *Deutéronome*, la libération du travail forcé en Égypte, ou, selon l'*Exode*, pour imiter Dieu qui s'était « reposé » le 7^e jour après six jours de travail de création de l'Univers. Pour ceux qui pensent que l'Exode n'est qu'un mythe fondateur, il n'est pas possible encore aujourd'hui de savoir quand le sabbat a été institué. Avant Josias en tous cas, s'il est toujours bien vrai que la première mouture du *Deutéronome* remonte à ce roi.

Dans ce commandement, un repos bienvenu pour tous, hommes et bêtes, est la raison invoquée de ce jour sans travail. Mais ce repos n'est pas vu comme un moment de détente, de loisirs. Toute activité doit cesser, même celle de cuisiner. Et cet interdit est un interdit majeur, car ceux qui le transgressaient devaient être mis à mort comme Moïse l'ordonna pour un malheureux qu'on avait surpris en train de ramasser du bois pour sa cuisine (Nb 15 : 32-36). Pourquoi une telle sévérité ? Parce que ce jour-là est consacré à *Yahvé*, et à lui seul. De même que les Israélites doivent lui verser une part de leurs récoltes et de leurs troupeaux, de même doivent-ils lui consacrer un jour qu'ils auraient pu consacrer pour leurs propres besoins..., comme les six autres jours. En se privant une fois par semaine d'un jour de travail pour ne s'adonner qu'à une seule et unique activité, la prière, les Israélites reconnaissaient la prééminence de *Yahvé* sur tous les biens terrestres qu'ils pouvaient créer ou désirer. En retour, en respectant à la lettre ce commandement, ils pouvaient espérer de *Yahvé* bénédictions et récompenses de leur travail accompli durant les six autres jours.

5. La soumission à ses parents (Dt 5 :16)

Honore ton père et ta mère, ainsi que te l'a ordonné Yahvé ton Dieu. De cette façon, pour ton bonheur, tu subsisteras durablement sur cette terre que te donne Yahvé ton Dieu. (Dt 5 : 16)

Après les devoirs à observer envers *Yahvé*, ce Décalogue énumère les devoirs familiaux et sociaux à observer pour assurer l'unité du peuple. Et le premier devoir que tout Israélite doit observer scrupuleusement est une obéissance stricte et sans faille à ses parents. Tout fils qui continue de se rebeller contre ses parents malgré leurs remontrances sera puni de mort.

Si un homme a un fils dévoyé et rebelle, se refusant à écouter la voix de son père et celle de sa mère, et si, réprimandé par eux, ce même fils ne leur obéit pas, ses parents s'empareront de lui et, à la porte de ce lieu, le feront sortir devant les anciens de la ville. À ceux-ci, ils déclareront : « Notre fils ici présent est un dévoyé, rebelle, qui ne nous écoute pas et, glouton, buveur, fait la sourde oreille à nos remontrances ». Tous les citoyens alors le lapideront jusqu'à ce que mort s'ensuive. Tu élimineras le mal en ton sein. (Dt 21 : 18-21)

Comme on le constate, ce n'est pas parce qu'il fait ripaille que le fils doit être exécuté, mais parce qu'il persiste à ne pas vouloir écouter ses parents. Mais, comme on le constate aussi dans ce texte, ce ne sont pas les parents qui ont droit de vie ou de mort sur leurs enfants, comme dans d'autres civilisations. Ce sont les Anciens, les sages de la communauté. Les enfants doivent obéir à leurs parents parce qu'ils ont le savoir, l'expérience. Ce savoir, ils le tiennent des Anciens qui, eux, le tiennent de Moïse, qui, lui, le tient de *Yahvé*. Obéir à ses parents revient à obéir à *Yahvé*. Leur désobéir, c'est désobéir à *Yahvé*, ce qui est passible de la mort.

6. Tu ne tueras pas (Dt 5 : 17)

Voilà un commandement qui, dans sa formulation lapidaire, pourrait laisser entendre qu'il est absolu, universel, valable pour tous les hommes et pour tous les temps, comme beaucoup le pensent encore aujourd'hui. Or telle n'était pas la pensée des rédacteurs du *Deutéronome*. Ce commandement est à mettre en parallèle avec tous les ordres de tuer qu'ils insérèrent dans leur document et qu'ils attribuèrent aussi bien à *Yahvé* qu'à Moïse.

Yahvé, ton Dieu, en ton sein, est un Dieu jaloux : veille à ce que la colère de Yahvé ton Dieu n'éclate pas contre toi : il t'éliminerait de la surface de la terre (Dt 6 : 15)

Plusieurs fois, *Yahvé* réitère cette menace¹⁰. D'autre part, le *Deutéronome* nous apprend que celui-ci ne s'est pas gêné pour massacrer ou faire massacrer les habitants des terres qu'il destinait à son peuple. Dans ses discours, Moïse ne cesse d'utiliser les expressions « *Yahvé les balaiera* », « *Yahvé les exterminera* », « *Yahvé les fauchera* » ... Et cette extermination ne concerne pas seulement les armées ennemies que le peuple s'apprête à affronter, elle concerne encore leurs femmes et leurs enfants.

Sans qu'aucune ne nous échappe, nous avons à cette époque conquis toutes les cités, au nombre de soixante, du district d'Argov, royaume d'Og en Bashân. À l'exception des villes des Perizzites, fort nombreuses, toutes ces cités étaient fortifiées, avec hautes murailles et portes barrées. Ainsi que nous avons déjà procédé à l'encontre de Sihôn, roi d'Heshbôn, nous avons exterminé l'ensemble de ces villes, hommes, femmes et enfants compris. (Dt 3 : 4-6)

Quelle peut être la justification de l'extermination de ces soixante cités programmée par *Yahvé* et réalisée par son peuple ? Il n'y en a qu'une seule. Pour les peuples d'alors, elles prouvaient que *Yahvé* était un dieu fort, efficace, un « bon Dieu », qui faisait son travail de dieu

¹⁰ Dt 6 : 15 ; 7 : 4 ; 7 : 10 ; 8 : 19-20 ; 9 : 14 ; 9 : 19 ; 9 : 25 ; 11 : 17 ; 18 : 20 ; 28 : 20, 61 ; 29 : 17 ; 32 : 26.

national à merveille, comme le faisait *Assour* pour les Assyriens, *Marduk* pour les Babyloniens, *Amon-Rê* pour les Égyptiens... Son peuple pouvait s'appuyer sur lui en toute confiance.

Dans ce Proche-Orient du I^{er} millénaire, pour ne parler que de lui, qui voit une série d'empires se faire et se défaire et une multitude de petits peuples être conquis, massacrés, déportés, menacés de disparition, ces dieux nationaux ne pouvaient être qu'à l'image de leurs adorateurs : violents, cruels, sans pitié. C'était une question de survie.

Si *Yahvé* peut et doit tuer pour assurer la survie de son peuple, qu'en est-il des hommes ?

Moïse, dans ses discours, donne, à première vue, des ordres qui semblent contradictoires. Dans le passage des Dix Paroles, il dit : « *Tu ne tueras pas* ». Mais dans huit autres passages au moins, il ordonne « *Tu élimineras le mal en ton sein* ». Il ordonne, en effet de tuer les faux prophètes (Dt 13 : 6), les Hébreux qui adoreraient d'autres dieux que *Yahvé* (Dt 17 : 7), les fils qui persistent dans leur rébellion (Dt 21 : 18-21), les faux témoins (Dt 19 : 19), les jeunes filles qui se marient sans être vierges (Dt 22 : 21), les adultères (Dt 22 : 22), l'homme et la femme fiancée à un autre homme qui coucheraient ensemble (Dt 22 : 23), l'Hébreu qui commettrait le rapt d'un autre Hébreu et le vendrait comme esclave (Dt 24 : 7). Ce commandement « *Tu ne tueras pas* » qui concerne, comme les autres commandements, uniquement le peuple d'Israël, signifie donc qu'en principe, un Israélite n'a pas le droit de tuer un autre Israélite, sauf si celui-ci appartient à une de ces huit catégories de coupables qui menacent la cohésion religieuse, familiale et sociale du peuple.

7. Tu ne commettras pas d'adultère (Dt 5 : 18)

Dans cette société patriarcale qu'était la société israélite, la fréquentation des prostituées, sacrées ou non, était admise pour les hommes. Ils ne commettaient donc pas d'adultère s'ils leur rendaient visite. En revanche, ils commettaient un adultère s'ils avaient des rapports sexuels avec une femme mariée. Mais la faute qu'ils commettaient à ce moment-là n'était pas d'abord une faute envers leur propre femme, mais envers le mari de leur maîtresse à qui ils lui prenaient son bien. Et pour ce « vol », ils devaient mourir. Quant à la femme, en se donnant à un homme marié ou non, elle aussi lésait son mari dont elle était la propriété. Et pour cette faute, elle devait aussi mourir. C'est donc en termes de propriété que les affaires de sexe étaient traitées. Et parce que toute atteinte à la propriété menaçait la cohésion sociale en provoquant colère, vengeance, vendetta..., une sentence de mort était, à cette époque, jugée seule capable de rétablir cette cohésion.

8. Tu ne voleras pas (Dt 5 : 19)

Comme nous venons de le dire, toute atteinte à la propriété était une atteinte à la cohésion sociale. Mais le *Deutéronome* ne se contente pas de dire qu'il ne faut pas voler, il ordonne encore toute une série de mesures visant à atténuer les trop grandes disparités économiques entre les Israélites et qui pourraient inciter les plus pauvres à prendre aux plus riches et les plus riches à prendre encore le peu que possèdent les pauvres.

Quelques exemples :

Un Israélite n'a pas le droit de dérober un animal égaré. Il doit le ramener à son propriétaire (Dt 22 : 1).

Il n'a pas le droit de prêter avec intérêt aussi bien de l'argent que de la nourriture à un autre Israélite (Dt 23 : 20).

Il n'a pas le droit de garder, le soir, le manteau qu'un pauvre lui a donné en gage contre un peu d'argent ou de nourriture, car il en a besoin pour dormir (Dt 24 : 10-13).

Il a l'obligation de payer le soir même son salaire à l'ouvrier qu'il a engagé. Il est pauvre, il en a besoin (Dt 24 : 14-15).

Après six ans, une dette est effacée et l'Israélite qui s'est constitué esclave pour dette sera libéré (Dt 15 : 12-15).

Le droit des fils des épouses répudiées à hériter est préservé (Dt 21 : 15-17).

Ces prescriptions ne sont pas inspirées par une morale universelle prônant l'amour du prochain. Encore une fois, elles n'ont d'autre objectif que d'assurer aussi bien que possible l'unité nationale et la cohésion sociale du peuple.

À la même époque, en Grèce, les premiers législateurs prenaient eux aussi la défense des plus faibles pour assurer la cohésion sociale dans chaque cité-État. Mais à aucun moment ils n'allèrent aussi loin dans leur défense.

Et cette législation voulue et imposée par *Yahvé* corrige quelque peu son portrait moral. S'il est un Dieu à la *main de fer et au bras foudroyant* pour tous les ennemis de son peuple et pour ceux qui, au sein de son peuple, le rejettent, il est aussi le dieu qui veille sur les petits, les humbles, les faibles, les laissés-pour-compte.

9. Tu ne déposeras pas de faux témoignages contre ton voisin (Dt 5 : 20)

Faire condamner un innocent en déposant un faux témoignage est aussi une atteinte à l'unité nationale et la cohésion sociale. Non seulement le condamné pourrait chercher à se venger, mais toute sa famille et son clan pourraient prendre fait et cause pour lui et enclencher des opérations de vendetta.

10. Non à la convoitise (Dt 5 : 21)

Tu ne convoiteras pas ni la maison, ni le champ d'un autre, tu ne convoiteras pas la femme d'un autre, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne et rien de ce qui est à lui. (Dt 5 : 21)

Être maître de ses désirs, source de tous les maux avec l'oisiveté et la colère, tel est ce dixième commandement.

Dans ces discours, à aucun moment, Moïse ne dit pourquoi *Yahvé* donne à son peuple ces commandements. Il affirme simplement que lui obéir est bien et que lui désobéir est mal. *Yahvé* n'a pas à se justifier. En revanche, il ne cesse de décrire les conséquences du choix que feront les Hébreux.

Vois, je te propose aujourd'hui le choix entre vie et bonheur, mort et malheur. (Dt 30 : 15)

Choisir de lui obéir, c'est opter pour la vie, le bonheur, choisir de lui désobéir, c'est opter pour la mort et le malheur. Cette vie et ce bonheur que décrit Moïse ne sont pas la vie et le bonheur éternels après la mort. Cette mort et ce malheur ne sont pas non plus une promesse de l'enfer. Les Israélites de cette époque-là ne croyaient pas à une vie dans l'Au-delà. La vie, la vraie vie était celle qu'ils vivaient sur cette Terre. Aussi les bienfaits que leur promet *Yahvé* sont-ils tous en vue de leur assurer la vie la meilleure possible que les hommes de cette époque-là pouvaient espérer : vivre longtemps, manger à sa faim, échapper aux maladies graves, aux fléaux, avoir des enfants, beaucoup d'enfants pour devenir un grand peuple, et vivre en paix dans la Terre promise, dans un pays « *qui s'abreuve de la pluie du ciel* » (Dt 11 : 11). Car vivre dans un pays frappé par la sécheresse, c'est la mort assurée. Vivre, c'est vivre dans une « *terre de blé, d'orge, de vignes, de figuiers, de grenadiers, d'oliviers, d'huile et de miel* ». (Dt 8 : 8)

Échec de la réforme

Sous le règne de Josias, le formidable empire assyrien vivait ses dernières heures, épuisé par ses guerres de conquêtes et ses guerres défensives. Mèdes, Perses et Babyloniens lui portèrent le coup mortel en prenant et en détruisant ses deux capitales : Assour en 614 et Ninive en 612. L'Assyrie se lança alors dans une résistance désespérée. Elle rappela toutes ses troupes de l'Ouest, laissant le champ libre à l'Égypte pour établir son protectorat sur la Palestine. En 609, elle obtint même une aide militaire du nouveau pharaon Nékaou (610 - 594) qui ne tenait pas à voir Mèdes, Perses et Babyloniens à ses frontières. Josias qui, lui, ne tenait pas à tomber sous la coupe de l'Égypte après avoir subi le joug de l'Assyrie, partit, avec sa petite armée, affronter les troupes égyptiennes à Meggido. Un véritable suicide dicté par une foi absolue en la victoire que son dieu, *Yahvé*, « *main de fer et bras foudroyant* », ne saurait manquer de lui donner, en récompense de son entière et totale fidélité.

Soyez forts, montrez-vous fermes, ne craignez rien et ne tremblez pas devant eux : Yahvé ton Dieu, lui, t'accompagnera dans ta progression et ne te délaissera ni ne t'abandonnera. (Dt 31 : 6)

Josias était courageux. Il crut en cette parole que Moïse laissa à son peuple, la veille de sa mort. Malheureusement pour lui, *Amon-Rê* fut plus fort que *Yahvé*. Son armée fut balayée et lui-même mourut, percé d'une flèche égyptienne.

Soumis à l'Égypte, le royaume de Juda dut alors lui payer un lourd tribut jusqu'en 605, où il tomba, cette fois-ci, sous la coupe des Babyloniens. N'acceptant pas cette nouvelle servitude, son roi Sédécias se révolta en 589. Sa révolte lui valut la destruction de sa capitale Jérusalem en 587 et la déportation d'une partie de sa population à Babylone. Ce fut la seconde shoah du peuple hébreu. Josias emporta dans la tombe sa réforme religieuse. Ses quatre derniers successeurs rétablirent les cultes des divinités qu'il avait chassées de son royaume et qui, à leurs yeux, leur semblaient plus « fiables » que *Yahvé*.

Le prophète Jérémie qui vécut la réforme de Josias et l'exil en Égypte après la destruction de Jérusalem, se souvint des paroles que lui jetèrent à la figure les exilés qui s'étaient réfugiés avec lui sur les bords du Nil :

Ce que nous ferons, c'est selon la parole qui sort de notre bouche : brûler l'encens à la reine des Cieux, lui offrir des libations comme nous l'avons déjà fait, nous et nos pères, et nos rois et nos chefs dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem. Alors nous étions rassasiés de pain, nous étions bien, nous ne voyions pas le malheur. Mais, depuis que nous avons cessé de brûler l'encens à la reine des Cieux et de lui offrir des libations, nous manquons de tout, nous périssons par l'épée et par la famine. Oui, nous allons brûler l'encens à la reine des Cieux et lui offrir des libations. (Jr 43 : 17-19)

Nos guides

- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Finkelstein Israël – Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Éd. Bayard, 2002.
- *Historia*, n° 698, février 2005.
- Barnavi Elie, *Histoire universelle des Juifs*, Paris, Éd. Hachette, 1992.
- Lebeau Richard, *Une Histoire des Hébreux*, Paris, Éd. Tallandier, 1998.
- *Le Monde de la Bible*, n° 117, mars - avril 1999 ; n° 137, sept.-oct. 2001 ; n° 164, mars-avril 2005.
- *Le Monde de la Bible, Naissance de la Bible*, hors-série printemps 2006.
- Paul André, *Et l'homme créa la Bible*, Paris, Éd. Bayard, 2000.
- Potin Jean, *La Bible rendue à l'histoire*, Paris, Éd. Bayard, 2000.
- *Sciences et Avenir*, n° 113, décembre 1997- janvier 1998.
- Soler Jean, *Aux origines du Dieu unique. L'invention du monothéisme*, Paris, Éd. de Fallois, 2002.
- Soler Jean, *La Loi de Moïse*, Paris, Éd. de Fallois, 2003.